

530 P42C
vendredi 14 mai 1937
dix-septième année, nos 7 et 8

Bibliothèque de l'Université
de Liège — PÉRIODIQUES

18 MAI 1937

publication hebdomadaire
un an : 75 frs; six mois : 40 frs
le numéro : 2 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921
sous les auspices du
CARDINAL MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

SOMMAIRE

L'Angleterre est protestante
La Hongrie et le Traité de Trianon
Louis XVbis
Le cardinal Mercier à Paris
En quelques lignes...
Le chanoine Hector Hoornaert

Les origines du culte de Notre-Dame
L'artisanat en Russie soviétique
Aerenthal

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une Vie nouvelle de la Sainte Vierge, Mgr J. Schyngens

Hilaire BELLOC
Vicomte Ch. TERLINDEN
Maurice GARÇON
Georges GOYAU
* * *
Comte CARTON de WIART
Chan. R. HOORNAERT
Jean d'ESCALETTE
Comte SOLTYKOFF
Comte PEROVSKY

Bruxelles, 57, rue Royale

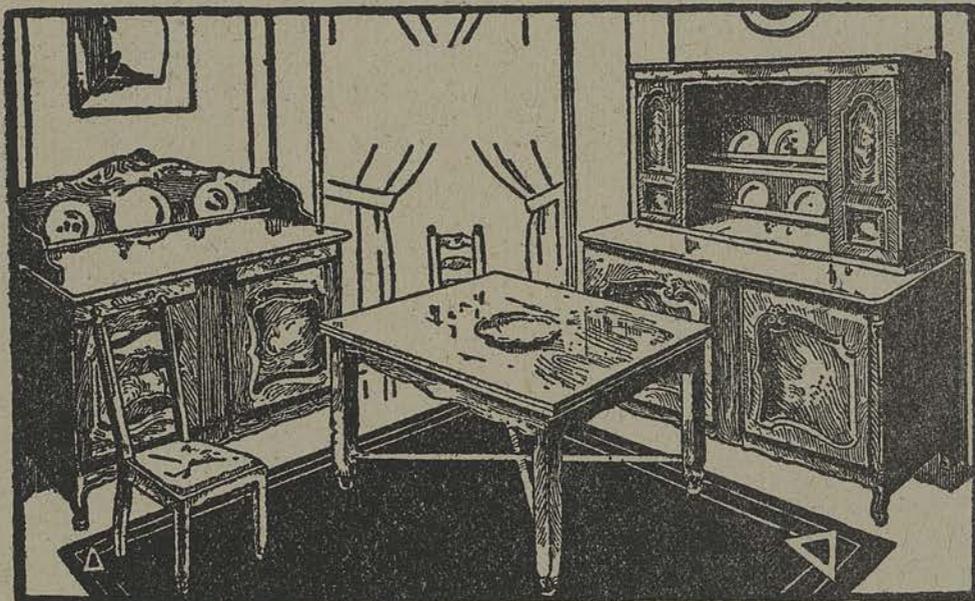
Tél. 17.20.50 Compte-chèque postal 489.16

meubles
d'art

bureaux et salles d'exposition
8789 av. du Midi Bruxelles

A. Van Eynde

style moderne
style anglais
arts décoratifs



chambre à coucher 2350 - salle à manger 2500

Chemins de Fer Nord-Belge

Le Réseau Nord-Belge dessert des **RÉGIONS TOURISTIQUES**
du plus grand intérêt.

La vallée de la Meuse :

Ses villes historiques :

LIÈGE, la Cathédrale et son trésor. — Le Palais des Princes-Evêques. — Les églises de style roman, gothique et renaissance. — Les Musées. — Superbes panoramas sur la ville et sur la région industrielle d'Ougrée, Seraing, Tilleur.

HUY, la Collégiale, une des plus belles églises du pays. — Le château fort, l'ancienne abbaye fondée par Pierre l'Ermite. — Le vieux pont.

ANDENNE, l'église renaissance. — Tombeau et chasse de sainte Begge.

NAMUR, la Cathédrale et son trésor. — Le Musée archéologique. — Le ravissant circuit de la Citadelle. — Le Théâtre d'été et le stade de jeux.

DINANT, la Ville Martyre. — La Collégiale au clocher bulbeux; — L'antique Citadelle. — Les grottes. — Les rochers.

Ses Châteaux qui s'échelonnent le long du fleuve;

Ses anciennes Abbayes, ses ruines de Bouvignes, de Poilvache; Ses Grottes de Dinant, et d'Engihoul, ses cavernes préhistoriques de Montaigne, de Furfooz, de Goyet, et Trou-Manto;

Ses Chaînes de rochers à MARCHE-LES-DAMES, Frênes, Profondeville, Lustin, etc.

Pendant la saison d'été, **CIRCUIT EN AUTOCAR HAUTE-MEUSE, LESSE, ARDENNES**, au départ de **DINANT**.

La vallée de la Sambre :

Ses vieilles villes de **THUIN** et de **LOBBES**. — Ruines de la célèbre Abbaye d'Aulne.

Un cadeau prend toute sa valeur
s'il est signé

Neuhauss
Confiseur

USINE

25-27-29, rue Van Lint, Bruxelles

Tél. 12.68.59

Exportation - Emballage spécial pour les pays chauds
très demandé au Congo Belge

CADEAUX :

23-25-27, Galerie de la Reine, BRUXELLES

Tél. 12.63.59

POUVEZ-VOUS DÉSIRER UNE MACHINE A COUDRE
SANS DÉSIRER LA MOUVILLE

SINGER

206 D 1

TOUS LES TRAVAUX DE COUTURE!

Nos anciens clients peuvent s'adresser dans tous nos Magasins
et à tous nos Représentants pour obtenir un BON permettant
la réparation gratuite de toute machine SINGER de famille.

Exposition Internationale de Bruxelles : Membre du Jury.

Siège social : rue des Fripiers, 31, BRUXELLES



Anciens Etabliss. François PEETERS

Sous-Toitures Économiques et
très légères en Ciment armé
formant Plafonds clairs et unis
Dalles pour Cours

BRUXELLES, Avenue des Nations, 9

Registre du Commerce
de Bruxelles : 836

Compte Chèques
Postaux : 118.84

Téléphone 48.07.55

Usine raccordée à la Gare de HAREN-NORD

POUR LA COUTURE
N'EMPLOYEZ QUE

LA SOIE A COUDRE
CORDONNET POUR BOUTONNIÈRE
" **Au Baton** "

OU

LES SIMILI-SOIES

" **La Bella** "

3 fils

ET " **Opera** "

2 fils

CE SONT LES MEILLEURES

POUR REPRISER

La Nouvelle

ET

" **Sepco** "

LAINES MAMY

CE SONT DES PRODUITS S. E. P.

Fabrication belge En vente dans toutes les merceries

A. LECOCQ & S^r, S. A.
CHOCOLATERIE-CONFISERIE

25, rue Sergent De Bruyne

BRUXELLES (Midi)

Téléphone 21.89.08

CHOCOLATS

(bâtons, bouchées, pralines)

CONFISERIE

(dragées, toffees et caramels, pastilles, articles gommes
et réglisses, etc.)

MAZOUT



Le meilleur combustible pour votre

CHAUFFAGE CENTRAL

Qualité, Service, Conseils techniques

TOUT EST DE PREMIER ORDRE CHEZ :

BELGIAN GULF OIL C^y S^{TE} A^{ME}, 99, avenue de France, Anvers

PHENIX WORKS

Soc. Anon.

FLEMALLE-HAUTE (Belgique)

TOLES GALVANISÉES ONDULÉES POUR TOITURES
TOLES GALVANISÉES PLANER TOLES PLOMBÉES.
FEUILLARDS GALVANISÉS.
CHENEAUX GOUTTIÈRES TUYAUX DE DESCENTE
ARTICLES DE MÉNAGE GALVANISÉS.
ARTICLES DE MÉNAGE ÉMAILLÉS.

1118

SOCIÉTÉ ANONYME DES ATELIERS DE CONSTRUCTION
ET DE GALVANISATION

SAUBLEINS

20, rue Wattlear, à JUMET Téléphone. Charleroi 509.94

Tôles galvanisées, planes ou ondulées, droites ou cintrées. —
Toitures en tôles ondulées, droites ou cintrées. — Cheneaux,
gouttières, tuyaux de descente et tous les accessoires de toitures
— Clôtures en tôles ondulées galvanisées. — Garage pour vélos
Constructions métalliques. — Charpentes en fer.
Ouidronnerie en fer et en ouivre, réservoirs.
Tuyaux pour charbonnages (canars) Tuyauteries en tôles
galvanisées.
GALVANISATION à façon de petites et grosses pièces
GALVANISATION RICHE A CHAUD

Pour tout ce qui concerne le Matériel d'Incendie, une seule firme :

"Comptoir des Flandres"

27, rue de Dixmude, GAND - Tél. 133.03

INSTALLATIONS COMPLÈTES à eau ou gaz et neige
carbonique, AUTOMATIQUES et MANUELLES.
Extincteurs Belges « CHAMPION » de tous systèmes.

LOCATION — VENTE — LOCATION-VENTE

Vannes murales, tuyaux, lances, raccords, motopom-
pes, etc., etc.

DEVIS SANS ENGAGEMENT

LES PRODUITS REFRACTAIRES DE GAND E. J. DE MEYER

ALLÉE VERTE, 120, à GAND

Téléphon : 1 928 — Compte Ch Post. 205030

Usine de Briques et Pierres Réfractaires de toutes formes et
dimensions pour toutes les industries, pour tous les usages.
Spécialité de Briques Réfractaires à haute teneur d'Alumine
Prix sur demande.

Les Glaces de Sécurité spéciales

POUR

Pensionnats, Asiles, etc.

excessivement résistantes aux chocs
de la marque SECURIT



Vous éviteront énormément de casses, de remplacements
et même de blessures.

Pour conditions et renseignements, s'adresser à l'

UNION COMMERCIALE DES GLACERIES BELGES
chaussée de Charleroi, 81, à Bruxelles

Agence générale de vente de la

S. A. GLACERIES RÉUNIES, à Jemeppe-sur-Sambre.

Constituée par :

- S. A. Glaceries de la Sambre, à Auvélais;
- S. A. Glaver, à Bruxelles;
- Compagnie de Saint-Gobain, usine de Franière;
- S. A. Glaceries de Saint-Roch, à Auvélais;
- S. A. des Glaces d'Auvélais, à Auvélais;
- S. A. des Glaces de Moustier, à Moustier-sur-Sambre;
- S. A. des Glaces de Charleroi, à Roux;
- Nouvelle Société Néerlandaise pour la Fabrication des Glaces,
à Sas-de-Gand;
- S. A. des Glaces de Courcelles, à Courcelles.

REMISE A NEUF DES FAÇADES

par le

SILEXORE L. M. de Paris

Peinture directe inaltérable sur ciment sans brilage
Protège les murs contre les intempéries. — Résiste à l'air
salin. — Application facile et économique.

Distributeur général pour
la Belgique

LES FILS LEVY FINGER

32-34, rue Edm. Tollenaere
BRUXELLES

Agent général pour le Hainaut
S. A.

Établiss. FIDELE MAHIEU

96, aven. de Philippeville
MARCINELLE

NOMBREUX DÉPOSITAIRES

Demandez-nous le moyen d'obtenir gratuitement
le Manuel de la Décoration Plastique dans l'Art Moderne.

Céramiques de la Lys

Société Anonyme

Carreaux Céramiques à Dessins
et Unicolores en tous genres

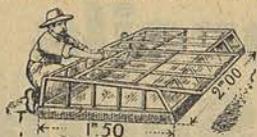
Rue de Reckem, 69, MARCKE-lez-COURTRAI

Téléphone 629

Compte Chèques Postaux 223012 Reg. du Comm., Courtrai

COUCHE en FER

**N° 44 SOUDÉE,
CHASSIS
GLISSANTS
BREVETÉS**



**CONSTRUITE
EN PANNEAUX
DE 2x1m,50**

Panneaux sans pignon : 217.80 fr.; encadrement démontable en béton armé : fr. 38.00.

Panneaux avec un pignon : fr. 246.00; encadrement démontable en béton armé : fr. 52.25.

Panneaux avec deux pignons : fr. 274.20; encadrement démontable en béton armé : fr. 66.40.

Y compris verres coupés à dimensions, et mastic, emballage gratis, mis sur wagon Blandain.

S'adresser à :

DELECŒUILLER E (N. BODART Soc.) Serres Blan'ain
Grand Prix Florales Gantoises 1933 (Téléph. : 495 Tournai)

Sté Ame L'Outil

143, rue du Laveu, LIÈGE

Fondée en 1902,

Registre du Commerce de Liège n° 784

Téléphone 116.74

Outillage pour tous métiers

Estampage - Emboutissage - Découpage

Vie — Chaînes — Câbles — Appareils de levage

Ernest LENDERS

2, Place Constantin Meunier — UCCLE I - BRUXELLES

Téléphone : 44.95.38

L'ACOUSTIQUE

dans le bâtiment

SON !

CHALEUR !

LES FONDEURS HUTOIS

Société Anonyme

HUY-Nord

Pièces mécaniques en fonte ordinaire et spéciale - Fonte perlitique - Fonte au nickel-chrome - Fonte au molybdène-chrome - Fonte résistante aux acides - Fonte trempée - Fonte résistante aux températures élevées - Analyses et structures garanties

SOCIÉTÉ ANONYME de Produits Galvanisés et de Constructions Métalliques

Anulenne firme J.-F. JOWA, fondée en 1851, LIÈGE

Bâtiments coloniaux en tôle ondulée galvanisée

Spécialité de toitures pour Églises, Missions, Bâtiments d'administration

ENVOI DE L'ALBUM ILLUSTRÉ SUR DEMANDE

Tôles galvanisées planes. — Tôles galvanisées ondulées pour toitures, planchers, parois, tabliers de ponts, etc.

Fers marchands et feuillards galvanisés, Réservoirs galvanisés.

Renseignements & Références

67, Boulevard E de Laveleye Liège



SOLUTIONNE tous problèmes d'ÉTANCHEITÉ

S. A. G. DUMONT & Frères

Usines à Plomb et à Zinc

— à SCLAIGNEAUX —

SOLAYN

(Province de Namur, Belgique);

Adresse télégraphique :

Dumfrer Sclaigneaux Belgique

Téléphone:

Andenne 14 (quatre lignes)

ZINC OUVRE, en feuilles, tuyaux, couvre-joints, pattes, etc.
ZINC BRUT en lingots — **PLOMB LAMINÉ** — **PLOMB TUYAUX** — **PLOMBS A SOELLER** — **SOUDURE D'ÉTAIN** — **PLOMB BRUT** en saumons — **SIPHONS ET OUVRES EN PLOMB** — **LAINES ET FIL DE PLOMB** — **ACIDE SULFURIQUE**
Arseniate de plomb — Sulfate de zinc — Cadmium électrolytique

BÉTON ARMÉ

Constructions Industrielles, Centrales, Ouvrages d'Art, Fondations, Pieux, Poteaux, etc.

BUREAU D'ÉTUDES

FER. REGNIER - Ingénieur A. I. G.

Bureau :

BRUXELLES

31, avenue du Boulevard

Adresse privée :

GAND

5, plaine St-Pierre

Fabrication des
ORNEMENTS EN ZINC,
CUIVRE, PLOMB, ETC.
pour
le Bâtiment et l'Architecture

APPAREILS SANITAIRES
Baignoires,
Distributeurs, etc.
MÉTAUX
Zinc, Plomb, Cuivre, Étain,
etc.

Anciennes Usines Claudoré

Adm. Délégué : Armand Soucy

6, boulevard Charles-Quint, MONS
Téléphones 427-1427

Appareils Sanitaires EN GROS

Tous les appareils, tuyauteries, métaux et accessoires
concernant les installations sanitaires

Charles RACHIN Avenue Georges Henri 484-486
BRUXELLES Tél. 33.82.03

Salle d'Exposition : 19, rue du Midi

Appareils Sanitaires EN GROS

R. Van Marcke

Place du Casino, 7, Courtrai

Pompes électriques. — Tuyauteries.
Métaux
et tous accessoires pour installations sanitaires.
Multiples références.

Téléphone 92108 Maison fondée en 1894 C. C. P. 47127

R. & A. Meirschaeft Frères

Sapin du Nord et d'Amérique
Triplex - Orégon - Sapin - Chêne - Aulne
Scierie & Raboterie mécaniques

306-310, chaussée de Bruxelles, MELLE (lez Gand)

Livraison franco wagon
franco camion à domicile

BOIS DE TOUTES ESSENCES

Établissements «Louis BODSON»

138, rue de Visé, JUPILLE-LIEGE

TÉLÉPHONES : 705.12 - 705.31

Toujours en stock bois pour menuiserie et ébénisterie

DEMY

MEUBLE et DÉCORE
EN

ANCIEN et MODERNE



SALLES D'EXPOSITION
Rue Méan, 23, Liège
Tél. 274.97

ATELIERS-BUREAUX
Val-St-Lambert
Tél. 302.98

Collabore à la restauration du
Palais des Princes-Évêques de Liège

MEUBLES ET ÉBÉNISTERIE D'ÉGLISES, COUVENTS,
ÉCOLES, INSTALLATION ET TRANSFORMATION DE
BUREAUX, MAGASINS, HOTELS, SALLES DE RÉUNIONS
ET DE SPECTACLES, ETC.

BOIS DU NORD ET D'AMÉRIQUE
MOULURES — CHÊNES

MAISON

DAPSENS-SOYER

Société Anonyme

9, AVENUE DE MAIRE
TOURNAI
Téléphone : 109.57

Reg. du Commerce Tournai 408

Moteurs Deutz

Diesel
Gaz
Essence

AGENTS RÉGIONAUX

VALCKE Frères, S.A. Ostende

BRUXELLES

30, rue des Bogards

PARIS

32, av. Pierre 1^{er} de Serbie

*Programme de fabrication le plus étendu
qui nous permet d'offrir le moteur le
mieux approprié à votre industrie.*

**Plus de cent types différents de
moteurs dans les puissances
de 4 à 1,000 CV.**

Moteurs verticaux, horizontaux, à 2 temps,
à 4 temps, à marche lente et rapide.

Moteurs Diesel pour véhicules automobiles.

Société Belge de l'Azote

Société Anonyme au capital de 128.550.000 francs

Usines à **RENORY-OUGRÉE (Belgique)**

Téléphones :
Liège 328.80 et 308.90

Adresse télégr. :
Azote-Ougrée

Fabrication d'ammoniaque synthétique suivant les procédés G. Claude

Amoniac anhydre — solutions ammoniacales — acide
nitrique de toutes concentrations.

Nitrate d'ammoniaque et nitrate de potasse pour explosifs.

Engrais divers marque « Feuille de Trèfle » : sulfate d'am-
moniaque — nitrate d'ammoniaque agricole — sulfo-
nitrate d'ammoniaque — nitrate de soude — nitrate
de chaux ammoniacal — engrais pour jardins.

Alcool éthylique synthétique — acétone — éther 720 et
725 — solvants.

Alcool méthylique (Méthanol) — Formol 30-40 % —
hexaméthylènetétramine pharmaceutique et technique
— trioxyméthylène,

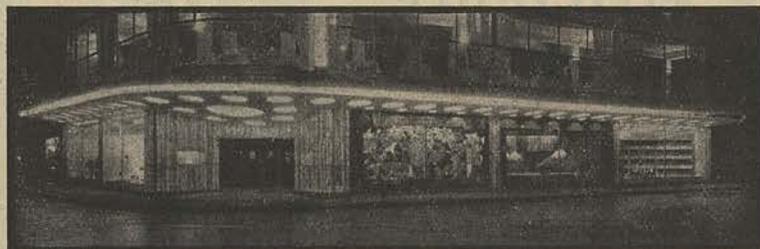
Résines synthétiques et vernis spéciaux — Poudre à
mouler.

Fongicides — herbicides — insecticides.

Antigel. — Anhydride sulfureux et dérivés.

Karel Maes 21, chaussée de Mons Bruxelles

Menuiserie. — Ebénisterie. — Agencement de magasins
Décoration. — Travaux d'après dessins.



INSTALLATIONS FRIGORIFIQUES

DKW

Ateliers Raymond STRICKAERT

1-3, rue de l'Acétylène, BRUXELLES

Téléphone 21.04.48

Chèques postaux 1274.27

FABRIQUE DE MEUBLES

A. DE TAEYE

USINE :

Boul. du Strop, 47-49, GAND

Tél. 120.92 - 141.22

Magasins de vente :

Rue de Courtrai, 6, GAND

Tél. 121.45

Rue du Midi, 89, BRUXELLES (près la Bourse)

Tél. 12.63.63

Spécialité d'installations complètes pour PENSIONNATS,
HOTELS, RESTAURANTS, VILLAS, etc.

LA PLUS FORTE PRODUCTION DU PAYS!

Bois du Nord & d'Amérique

Entrepôt et Magasin à Anvers.

LES ÉTABLISSEMENTS

Aug. DERMINE

Société Anonyme.

NAMUR, 21, Boulevard de Merckem
BRUXELLES, 13, rue Albert de Latour

Téléphones : Namur 483 — Bruxelles : 15.14.53.

Compte chèques postaux : 279.852 — Reg. Com. : Namur, n° 88.

S. A. MARBRES BELGES

à **BASÈCLES** (Hainaut)

Tous marbres belges et étrangers

Fabrication de cheminées, capucines,
lambris, carreaux de pavement, etc., etc.

Maison spécialisée dans les
grands travaux d'art religieux.

Références : Eglise St-Martin à Ypres, N.-D. du Sacré-Cœur à Anvers, Nouvelle église de Moll, Chapelles des Frères maristes à Bonsecours, des Sœurs de la Verte-Feuille à Tournai, Couvent des R. P. Jésuites à Enghien, etc., etc.

CARRIÈRES de MARBRE & FOURS à CHAUX

"MARCHAUX" Société anonyme
à **PÉRUWELZ**
(Hainaut)

Téléphone : Péruwelz 101 Registre du Comm. Tournai 7172

GRANDES SCIERIES, POLISSOIRS ET ATELIERS MÉCANIQUES

Nos Spécialités : Dessus de Meubles, Lavabos et Tables de nuit. —
Cheminées de Style et ordinaires. — Travaux
d'Art et de grande Décoration. — Sculpture
Antique et Religieuse.

Vente de Blocs et de Tranches brutes et polies

Nos Clients sont invités à visiter notre Salle d'Exposition où ils
trouveront nos modèles de Cheminées de style.

Nombreuses références parmi le clergé et les congrégations religieuses.

Carrières et Fours à Chaux de la Dendre

à **MAFFLES** lez-ATH

**PIERRES BLEUES · FETIT GRANIT · POUR BATIMENTS,
MONUMENTS**

**TRAVAUX D'ART. — SPÉCIALITÉ DE BLOCS FONDÉS
POUR MARBRERIE**

**PIERRES BRUTES ET SOIÉES. — BORDURES. — PAVÉS.
CHAUX GRASSE POUR PLAFONNER, MAÇONNER
ET POUR L'AGRICULTURE**

**Pour vos travaux
voici la firme efficiente**

A. & J. Hillaert Frères

117, boulevard d'Akkergerem, GAND

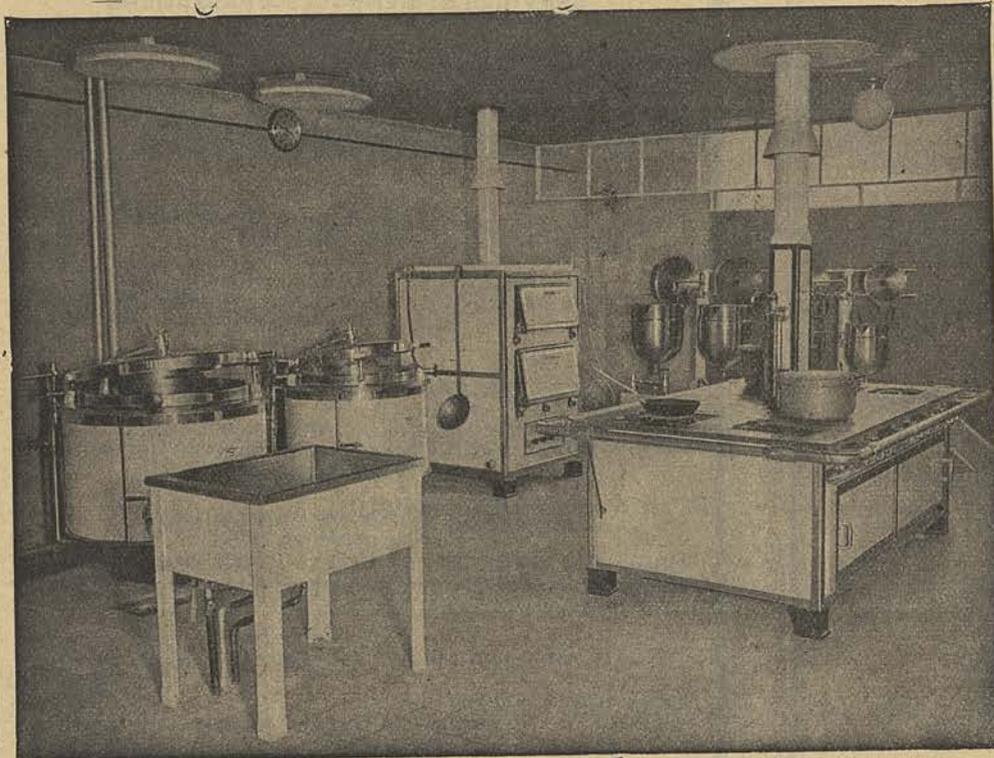
Téléphones : Bureaux 140,63
Privés 142,68 et 326,36

SPÉCIALITÉS

Béton armé - Pilotage - Terrassements
Conduites d'eau - Égouts - Routes
pavées, bétonnées ou asphaltées



Cuisine de la Centrale Jociste à Bruxelles, installée par la **S. A. LE CHAUFFAGE**



Siège-social :

55, Cantersteen, Bruxelles
Tél. 12.76.33 C. C. P. 3050.20 R. C. 479.75

Succursale :

93, r. de la Cathédrale, Liège
Tél. 297.50 C. C. P. 2081.17

SPÉCIALITÉS :

Toutes les installations de grandes cuisines pour hôpitaux, restaurants, pensionnats, etc.

Fours et appareils pour pâtisseries et charcutiers

Appareils de ménage.

Gaz - Vapeur - Electricité

RÉFÉRENCES :

Hôpital Saint-Jean, à BRUGES.

Hôpital Civil d'Anderlecht.

Hôpital Civil de Charleroi.

Hôpital de Genck — Nouvelle Centrale Jociste. Etc., etc.

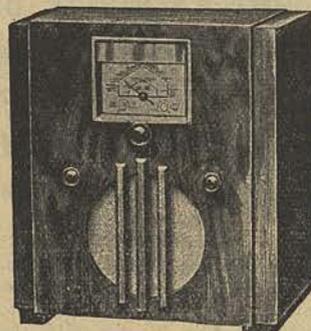
Principaux restaurants à l'Exposition

**ÉTUDE, DEVIS & PROJETS
SANS ENGAGEMENTS**



LA PREMIÈRE

DES MARQUES BELGES

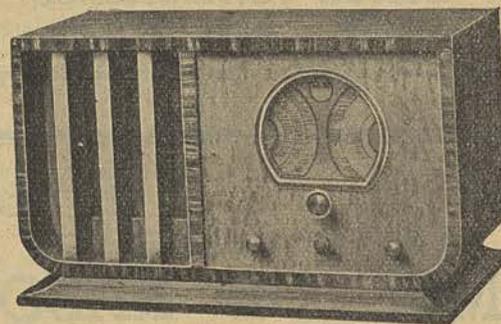


A PRIX ÉGAL
LA MEILLEURE QUALITÉ

A QUALITÉ ÉGALE
LE MEILLEUR PRIX

Toute une gamme
d'appareils depuis **750 fr.**

Le crédit le plus avantageux
depuis 1 fr. par jour



Demandez tous
renseignements

R. R. RADIO

44-46, rue des Gouvjons
Anderlecht-Bruxelles

Tél. 4 lignes: 21.66.98 ou 99 — 21.25.46 ou 47

Visitez l'Italie

Pour les lettres de crédit et pour les chèques touristiques.

Pour les bons d'hôtel à prix fixe.

Pour les billets de chemin de fer avec réduction.

Pour tout voyage individuel et collectif.

Pour tout renseignement sur l'Italie.

Adressez-vous

à la

C. I. T.

Agence officielle des Chemins de fer italiens de l'État

BRUXELLES

42, boul. Adolphe Max

Téi. 17.99.10

N. Y. K. LINE

(Ligne postale japonaise).

sous le haut patronage du Gouvernement belge.

SERVICES BI-MENSUELS A PASSAGERS

de

LONDRES, GIBRALTAR, MARSEILLE ET NAPLES

Vers

L'ÉGYPTE, CEYLAN, STRAITS, LA CHINE ET LE JAPON

PAR PAQUEBOTS DE LUXE DE 10.000 A 12.000 TONNES

Prix de passage réduit, aller/retour

en 1^{re} classe de MARSEILLE au JAPON — £ 125.—

de

LOS ANGELES ET SAN FRANCISCO
VIA HONOLULU

vers

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 16.500 TONNES

de

SEATTLE, VANCOUVER ET VICTORIA B. O.

vers

LE JAPON, LA CHINE ET MANILLE
PAR DE NOUVEAUX NAVIRES A MOTEURS
DE 11.500 TONNES

PASSAGES COMBINÉS DE L'EUROPE

EN CORRESPONDANCE

AVEC LES SUSDITS SERVICES TRANSPACIFIQUES

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents généraux :

PHS. VAN OMMEREN,

COMPTOIR MARITIME ANVERSOIS, S. A.

A ANVERS

A GAND

Plaine Falcon, 18

40, rue Fiévé

ou à la

NIPPON YUSEN KAISHA

88, LEADENHALL STREET, LONDON, E. O. S.

Société Anonyme

USINES FRIGORIFIQUES DE BECK

Bureaux : 43, qual de Marlemont, à BRUXELLES

Téléphones : 21.48.27 — 21.37.31

ENTREPOSAGES FRIGORIFIQUES

24.000 m³ réfrigération, température de 0 à +2°

20.000 m³ congélation, température de 0 à -10°

GLACE ARTIFICIELLE

Production journalière : 100 tonnes.

Registre du Commerce :
Bruxelles 80.709

Compte Chèques Postaux 160.32
Téléphone : 17.33.75

Fabrique Nationale de LAMES DE RASOIRS

Société Anonyme

41, rue aux Choux, BRUXELLES

Succursale :

A. B. Svensk Stalindustri

HALMSTAD (Suède)

(AÇIERS)



UNE RAQUETTE DE
Grande race
POUR JOUEURS DE
Grand style

La raquette « DONNAY » est celle qui aide le mieux le joueur : légère, bien équilibrée, d'un maniement aisé, résistante, elle assure un jeu rapide, un tir précis. Faite d'un bois de frêne, serré et souple, élégante de forme et de présentation, elle a de la « race ». Comme le bois d'un violon crée la sonorité de l'instrument, le bois de la raquette en fait la valeur.

DONNAY

«stradivarius»,
du tennis

CARRIÈRES, SCIERIES et MARBRERIES

ÉTIENNE

Anciennement : Arthur ÉTIENNE

MAZY (Belgique)

Téléphone : Gembloux 45

Carrières à **ISNES-GOLZINNES** (Noir).
WARNANT-BIOULX (Bleu belge).
VILLERS-DEUX-ÉGLISES (Rouge).
Scieries et Ateliers de Marbrerie à **MAZY**.

Tous les marbres en blocs, tranches, bandes, carreaux. — Travaux de grande décoration

Spécialité de travaux d'art religieux

RÉFÉRENCES

BATIMENTS RELIGIEUX : Eglise du Sacré-Cœur à Turnhout. — Eglise de Raevens. — Eglise de Walhain-Saint-Paul. — Eglise Sainte-Alice à Schaerbeek. — Institut de l'Enfant-Jésus à Etterbeek. — Eglise de Waerschoot-Beke. — Couvent Sainte-Gertrude et église du Saint-Sépulcre à Nivelles. — Eglise de Mazy. — Eglise de Perbais. — Eglise de Moustier-sur-Sambre. — Couvent des Pères Salésiens à Grand-Halleux. — Chapelle des Oblats à Jambes. — Chapelle des Pères Salésiens à Courtrai. — Eglise de Zonnebeke. — Eglise Saint-Nicolas et église des Pères Carmes à Ypres. — Eglises de Warneton et Bas-Warneton. — Eglise d'Edeghem. — Eglise du Sacré-Cœur à Saint-Servais. — Institut Médical Marie-Médiatrice à Gand. — Hôpital Saint-Joseph à Arlon. — Eglise de Rieme-Ertvelde. — Abbaye de Cortenberg. — Basilique de Cointe. — Chapelle de la Maillebotte à Nivelles. — Eglise Notre-Dame-Médiatrice à Berchem (Anvers). — Eglise Notre-Dame du Sacré-Cœur à Anderlecht. — Institut de l'Enfant-Jésus à Brugelette. — Scolasticat des RR. PP. Jésuites à La Pairelle. — Eglise de Middelkerke, etc...

BATIMENTS CIVILS : **Bruxelles** : Palais du Roi; Grands Magasins de la Bourse; Palais du Gouvernement Provincial. — **Anvers** : Bâtiments Prist. — **Namur** : Pâtisserie Berotte et Magasin Bocca. — **Ostende** : Hôtel des Postes. — **Gand** : Palais de Justice. — **Saint-Josse-ten-Noode** : Bassin de natation. — **Mondorf** : Grand Hôtel des Bains. — **Charleroi** : Hôtel de Ville, etc...

LE PEINTRE SE RÉPÊTE, LE MARBRE JAMAIS

UN HOME SANS MARBRÉ EST UN ÉCRIN SANS VELOURS

Un Paneau de Marbre est un Tableau dont chaque coup de Pinceau représente des Siècles.



LE "MOSAN"

POÈLE BREVETÉE DANS TOUS LES PAYS

SPÉCIALEMENT construit pour le chauffage des grands locaux

**ÉGLISES, ÉCOLES
SALLES DE FÊTES**



Le "Mosan"

est le plus

Propre

Économique

Hygiénique

Pratique

Solide

Élégant

et absolument sans danger

Société Anonyme

LES FONDERIES DE LA MEUSE

HUY (Belgique)

LA ROYALE BELGE

SOCIÉTÉ ANONYME

d'assurances sur la Vie
et contre les Accidents

— Fondée en 1868 —

Fonds de garantie : plus de 600.000.000 de francs

Vie

Accidents

Vol

Adresse télégraphique
Royabelass

Téléphones 1
12.30.30 (6 lignes)

SIÈGE SOCIAL :

**74, rue Royale
et 68, rue des Colonies
BRUXELLES**

269



C'est une bière Léopold

Donc une bière de Qualité

En fûts et en bouteilles

53, rue Vautier, BRUXELLES

ÉDITIONS

TOURNAI



CASTERMAN

PARIS

G. PLATTEAU

LA FEMME

dans

LA SOCIÉTÉ

In-douze, 260 pages, 18 francs.

« Etude objective sur la femme de tous les siècles, solidement documentée et agréable. »
(Le Rappel.)

« Vision kaléidoscopique de l'histoire fort intéressante, extraordinairement suggestive. »
(Mgr SCHYRGENS.)

« La documentation historique est présentée avec les couleurs mêmes de la vie. »
(J. CAPPE, La Nation belge.)

« Toute l'évolution de la femme est contée avec une fine et sûre sobriété, un choix heureux de citations et d'anecdotes. L'ouvrage mérite la plus large audience. »
(G. RENCY.)

« Il réalise le miracle d'être complet sans surcharge et érudit sans pédanterie. »
(G. SNEYERS.)

DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

La revue catholique des idées et des faits

L'Angleterre est protestante
La Hongrie et le Traité de Trianon
Louis XVbis
Le cardinal Mercier à Paris
En quelques lignes...
Le chanoine Hector Hoornaert

Les origines du culte de Notre-Dame
L'artisanat en Russie soviétique
Aerenthal

Hilaire BELLOC
Vicomte Ch. TERLINDEN
Maurice GARÇON
Georges GOYAU

* * *

Comte CARTON de WIART
Chan. R. HOORNAERT
Jean d'ESCALETTE
Comte SOLTYKOFF
Comte PEROVSKY

Les idées et les faits : Chronique des idées : Une Vie nouvelle de la Sainte Vierge. Mgr J. Schyrgens.

Pour mieux comprendre l'Angleterre contemporaine⁽¹⁾

L'Angleterre est protestante

L'emploi d'un terme aussi général que « protestant » serait pratiquement vain si, ce terme, nous ne le définissons pas. Quand nous disons d'un homme ou d'une société qu'ils sont protestants, nous entendons deux choses : une chose négative, d'abord, dont la définition dépend de la connaissance de ce contre quoi on proteste; une chose positive, ensuite, et capable d'être appréciée en soi.

Dans ces deux sens, positif et négatif, le mot « protestant » s'applique parfaitement à l'Angleterre contemporaine.

Dans le sens négatif, le mot « protestant » signifie : qui est « en réaction contre », « en contradiction avec les revendications de l'Eglise catholique ». Mais, ici encore, l'ambiguïté du langage moderne rend nécessaire une définition de plus. En anglais ordinaire et courant, l'« Eglise catholique » désigne l'Eglise catholique romaine : c'est-à-dire le corps des fidèles qui, restés en communion avec cet évêque de Rome appelé le Pape, admettent la suprématie du Pape et tiennent pour vrai que dans cette communion seule réside la pleine et entière continuité avec le passé chrétien. Mais l'expression est également employée par certains Anglais pour désigner — simplement — l'ensemble des chrétiens, sans que l'on songe à préciser davantage : elle comprendrait apparemment tous ceux qui revendiquent le nom de chrétien.

On se sert aussi de la même formule pour désigner tous ceux qui sont organisés sous une hiérarchie épiscopale, quelles que soient la doctrine de l'épiscopat ou la communion dont ils se réclament. Le mot « catholique » a d'autres sens encore; il signifie notamment, depuis quelque temps, les membres de l'Eglise d'Etat anglicane désireux de retourner à l'ancienne tradition orthodoxe et à l'ensemble de la doctrine romaine, bien qu'ils refusent d'admettre, d'ailleurs, la suprématie du Siège romain.

En tant que définition purement verbale, cette définition négative du protestantisme — à savoir la réaction contre Rome — est suffisante. Mais nous savons tous que le fait de rejeter une doctrine particulière ou, plutôt, d'entrer en réaction contre une collectivité particulière (sociale, politique et religieuse : et n'importe quelle collectivité d'êtres humains est tout cela à la fois) et de s'y opposer, ce fait regarde beaucoup plus directement les *effets* d'une doctrine sur la mentalité que cette doctrine elle-même.

Tout ce qui a été jusqu'à ces derniers temps catholique romain possède une qualité qui lui est propre, baigne dans une atmosphère connue, rend un son caractéristique, possède une certaine saveur spéciale et qui est due, en fin de compte, à l'élément religieux. C'est la saveur particulière de la vie belge, française, irlandaise, italienne, espagnole. Contre cette qualité-là l'esprit anglais se rebiffe; il répugne à cette saveur : il est leur résolument hostile.

Dans son sens positif, le mot « protestant », en tant qu'il s'applique à un ensemble d'habitudes de pensée, de relations sociales, etc., n'est pas susceptible d'être défini, c'est trop évident; car le protestantisme n'est pas autre chose que la manifestation d'un organisme vivant : nous le reconnaissons très bien quand nous le rencontrons, mais il nous faut en rester là. Nous disons à juste titre que les Etats-Unis sont protestants, comme le sont les nations scandinaves, comme le sont les Prussiens, et en majorité les Etats de l'Allemagne du Nord, comme le sont aussi pour avoir été longtemps formés et dirigés par un gouvernement protestant, les Hollandais, encore que ceux-ci comprennent une très forte minorité catholique. Nous opposons Belfast et Dublin (telles qu'elles sont aujourd'hui), et nous disons que Belfast est protestante, tandis que Dublin est catholique (à cette réserve près : que chacune de ces deux villes possède une importante minorité de citoyens qui se réclament de l'autre religion).

(1) Voir *La Revue Catholique* des 9 et 23 avril.

Dans les deux sens, positif et négatif, l'Angleterre est depuis longtemps essentiellement protestante. Jusqu'à présent, ni l'affaiblissement de la doctrine, ni l'indifférence croissante à l'égard des dogmes religieux n'ont altéré cette saveur sociale si prononcée. Etant donné que le caractère de la culture dépend de la religion et que la religion elle-même dépend d'un corps de doctrine, toute perte de doctrine doit, à la longue, affecter la mentalité générale de la société qui la subit. Et la chose est bien vraie pour ces sociétés qui sont encore protestantes à l'heure actuelle. Toutefois, dans le cas de l'Angleterre, pareille décadence de la doctrine protestante, bien que très avancée, n'a, jusqu'à ce jour, affaibli en rien le caractère protestant, très marqué, du pays.

A l'heure actuelle, peu d'Anglais reconnaissent la Bible comme l'autorité suprême. En fait, très peu la lisent habituellement. Mais la masse des agnostiques et des athées anglais n'en ont pas moins conservé, dans le domaine de la morale et dans leur façon d'envisager les choses, la même mentalité « chrétienne-biblique » chère à leurs pères.

L'histoire nous apprend que toute société protestante a fini par posséder un caractère propre, bien à elle; et cela vient de ce que le protestantisme est fondé sur le primat du jugement personnel, qu'on y accepte des groupes différents et qu'on y refuse une seule discipline collective en matière de religion. Comme toutes les autres nations protestantes, l'Angleterre possède ce caractère propre et d'une façon très particulière. C'est ainsi, par exemple, que le protestantisme anglais comporte un élément fort important et quasi universel de puritanisme, élément qui varie d'intensité d'après les endroits et d'après les classes, mais qui se retrouve à peu près partout. A l'heure actuelle, ce puritanisme se révèle étrangement confus dans le domaine de la question sexuelle; mais il s'affirme toujours prédominant en d'autres matières « sensuelles », si l'on peut dire, notamment sur le chapitre de la consommation des liqueurs fermentées.

Un trait bien plus particulier et local du protestantisme anglais est la profonde influence qu'exerce sur lui une certaine traduction de la Bible hébraïque. Mais nous reviendrons plus loin sur ces aspects particuliers, après que nous aurons considéré les caractéristiques protestantes plus générales.

La plus marquante d'entre elles est celle qui peut s'appeler « confiance en soi » (si l'on est indulgent), ou (si l'on penche vers le péjoratif) « suffisance ». Peu importe le nom, d'ailleurs! La chose revient à ceci : le protestant s'admire lui-même, il a le sentiment que son propre type est supérieur au reste de l'humanité; en particulier, il entretient en lui la conviction que son propre pays, sa propre nation jouissent de cette supériorité. De là découle qu'à ses yeux des sociétés plus ou moins similaires, douées d'un tempérament protestant semblable au sien (les Etats-Unis, la Hollande, la Scandinavie, etc.) sont nécessairement supérieures aux nations à culture catholique (France, Belgique, Pologne, Espagne, etc.).

Cette confiance dans sa propre supériorité, qui se retrouve dans toute nation protestante, est particulièrement forte en Angleterre.

Il me faut bien répéter ici, même au risque de lasser mes lecteurs, que ce que j'affirme est affaire de degré. Chaque nation se sent, très naturellement, supérieure aux nations étrangères; tout étranger tend à admirer l'étranger qui fait bien ce que lui-même et ses compatriotes font bien, et à mépriser les étrangers qui font mal ce que ses compatriotes font bien; tout homme tend à tenir pour négligeable l'habileté d'un peuple étranger en une matière où son propre pays est malhabile.

Ces tendances se retrouvent partout; elles sont communes à l'humanité entière : mais il se fait qu'elles sont particulièrement fortes en Angleterre.

Pour les Anglais le mot « étranger » a un sens péjoratif; c'est un terme général qui sert à décrier, et, s'il s'agit de nations à culture catholique, le décri va jusqu'au mépris. C'est ainsi que l'Anglais respecte le Prussien (qu'on appelle l'« Allemand »), alors qu'il déteste bien des particularités prussiennes. Il ne respecte pas l'Italien. A l'intérieur même des Iles Britanniques il respecte l'Ecossois, mais pas l'Irlandais. Et ce sentiment est tellement puissant qu'il affecte même, jusqu'à un certain degré, la politique étrangère du pays; car il influence profondément, quoique obscurément, ce sentiment général anglais qu'aucun gouvernement ne peut heurter de front. Nous venons de le voir à l'œuvre au cours de cette campagne d'excitations contre une Italie forte.

Cette confiance en soi (pour lui donner son nom le plus favorable) n'est pas seulement une marque spéciale que le caractère anglais doit au protestantisme : vous entendrez souvent des Anglais vous affirmer qu'elle est une force en soi. Ils vous diront que, si un groupement d'hommes se trompent dans l'instant même où ils se croient supérieurs aux autres hommes, cette conviction n'en fortifiera pas moins leurs relations mutuelles : « Pensez-vous supérieurs et vous serez supérieurs. » C'est là, évidemment, une manifestation de ce subjectivisme qui s'introduisit avec la Réforme et qui a marqué si profondément les nations dont les traditions remontent aux courants religieux nés à cette époque.

Ce caractère, qui était déjà naturel à l'Angleterre en tant que nation protestante, fut encore fortifié par les progrès matériels et militaires de la culture protestante au XIX^e siècle. Dans le dernier tiers du siècle, après que la Prusse eut remporté une victoire décisive sur la France; après que les Etats-Unis eurent surmonté une guerre civile au sortir de laquelle ils allaient devenir un pays fortement uni à puissance rapidement croissante; après que l'Angleterre elle-même eut joui, pendant trois générations, d'une expansion ininterrompue au triple point de vue de la richesse, de la population et de la domination, l'idée prit force d'axiome. La supériorité de la culture protestante sur la culture non-protestante allait de soi. L'Anglais était aussi certain de cette supériorité qu'il était certain de la réalité du monde extérieur, tel que l'appréhendent nos sens. Et il se mettait au tout premier rang de ce groupe de peuples protestants, groupe toujours plus séparé des nations catholiques qui avaient, elles, résisté à la révolution religieuse qu'on désigne sous le nom de Réforme.

Il faut noter ici un phénomène bien intéressant. Jamais il n'est fait étalage de ce sentiment de supériorité dans le vocabulaire religieux; on se garde même d'en parler aussi longtemps qu'il s'agit des effets séculiers de la religion : on en parle uniquement à propos de la *race*! Le mépris pour la culture catholique s'exprime, à l'endroit des Allemagnes catholiques, quand l'Anglais dit : les « Allemands du Sud »; à l'endroit de l'Italie, de l'Espagne, de la France, de la Belgique, quand il dit : les « Latins »; et à l'endroit de l'Irlande catholique, quand il parle des « Irlandais du Sud » ou bien des « Celtes ».

La raison de pareils euphémismes apparaît, si l'on considère la nature de la thèse protestante, du moins dans son intégrité première. Qui dit jugement personnel dit aussi que la religion est affaire individuelle et privée : il semblerait indécent d'en parler comme d'un facteur primordial de la vie publique. Rien de plus commun que d'entendre des hommes qui détestent et méprisent la culture catholique affirmer sincèrement leur sereine indifférence pour la doctrine catholique. Les fruits de la doctrine frappent leur attention : mais ils ignorent sur quel arbre ces fruits poussent.

Un autre caractère général commun à toute la culture protestante et partagé par l'Angleterre est l'intérêt tout particulier qu'on y accorde à l'ordre matériel, ainsi qu'en témoignent la propreté, la netteté des pays protestants, plus mécanisés et moins patriarcaux que n'importe quels autres.

L'esprit protestant de l'Angleterre, après qu'il fut devenu toujours plus puissant pendant le XVII^e siècle, s'étendit à la nation entière au début du XVIII^e et eut, depuis lors, entre autres résultats, celui de rétrécir les limites du rituel dans le domaine de la dévotion. Toutefois, l'imagination anglaise, parce qu'elle est si vive, n'allait pas permettre de maintenir longtemps pareille attitude. Bien que tenue pour étrangère, — détestable, donc, — une liturgie organisée du culte qui s'adresse à Dieu se mit à renaître au cours du XIX^e siècle; et l'un des principaux facteurs du mouvement moderne qui s'appelle « anglo-catholique » est bien le désir et la pratique d'une telle liturgie.

D'autre part, alors que les Anglais continuent à se défier, assez généralement, de tout ce qui ressemble à la liturgie dans leurs églises, leur vigoureuse puissance d'imagination développe à l'extrême des formes quasi liturgiques dans les manifestations de la vie sociale et politique.

Un formalisme très précis pénètre la classe dirigeante et détermine les fonctions de l'Etat. Un rituel des plus compliqué règle et commande toute l'action du Parlement, des tribunaux et des universités. Les rites extérieurs sont tellement naturels au peuple anglais qu'on les retrouve même dans leurs divertissements les plus modernes, divertissements dont ils fixent les plus minutieux détails (exemple : le golf). Le rite y acquiert une sorte de caractère sacré, comparable aux rites extérieurs d'une religion. Impossible de croire que l'on comprend les Anglais, si l'on n'a pas remarqué cette fascination universelle et très efficace qu'exercent sur eux les rites et, surtout, si on ne l'a pas attribuée à sa véritable cause.

Fermons la parenthèse et passons à l'influence du protestantisme sur l'histoire officielle anglaise. Cette histoire officielle est enseignée avec une unanimité nationale caractéristique : non seulement, par tous les professeurs, depuis l'école primaire jusqu'à l'université, mais par toute la presse, par tout le théâtre et par *presque* toute la « conversation ». Et il en va de la littérature comme de l'histoire. L'ensemble de la littérature anglaise est de caractère protestant; ce qui entraîna, entre autres effets, l'échec de ceux-là qui voulaient établir une langue classique. Les contemporains anglais de Louis XIV et de Louis XV s'y essayèrent. Dryden, Swift et Pope approchèrent le plus près du but; mais la tentative échoua. Même avant 1800, l'esprit romantique emportait tout.

Il faut encore attribuer, sans aucun doute, à la culture protestante de l'Angleterre le fait que le caractère mercantile du pays se développa comme il le fit. Et c'est encore le protestantisme qui rend raison de cette association intime entre l'Angleterre et le peuple juif, association qui commença également au XVII^e siècle, pour devenir d'une importance extrême à la fin du XIX^e, et pour atteindre son apogée dans l'expérience sioniste qui se poursuit actuellement.

Ce dernier trait — l'influence considérable et croissante des Juifs sur la société anglaise — est plutôt propre à l'Angleterre que commun aux nations protestantes. Il est vrai que nous trouvons quelque chose de similaire (quoique bien moins intense, d'ailleurs) en Hollande; mais le phénomène se manifeste très peu dans les pays scandinaves protestants, y compris la Baltique. Aux Etats-Unis, l'influence juive ne s'exerce guère en dehors de New-York, où le nombre des Juifs et leur activité sont extrêmement frappants. Aucune autre ville, si l'on excepte les communautés de Pologne et de Russie, ne compte autant de Juifs. On connaît l'actuelle répugnance qui dresse contre les Juifs l'Allemagne protestante, et comment le récent triomphe de

Berlin sur l'ensemble du Reich fit dégénérer cet antisémitisme en une véritable persécution.

* * *

Parmi les manifestations particulières du protestantisme anglais, la plus caractéristique est, sans contredit, l'influence qu'eut sur lui la traduction en langue vulgaire de l'ancienne Bible hébraïque. L'Anglais moderne a été « coulé » et modelé dans le moule de l'Ancien Testament en langue anglaise, qui porte ce nom : « *the authorised version* » (la version autorisée).

Evidemment, la chose eût été impossible sans cette prétention protestante : que l'Écriture constitue le seul fondement de la Foi et que le lecteur doit l'interpréter pour lui-même. Mais la force étonnante de l'influence biblique en Angleterre, la profondeur à laquelle elle a pénétré l'esprit anglais, l'universalité de son action et son extraordinaire persistance, même à notre époque où toute l'ancienne base religieuse s'effondre : tout cela dérive d'une vertu spéciale que peuvent seuls comprendre ceux dont l'anglais est la langue maternelle.

Cette vertu, c'est la *puissance du verbe*. Il faut bien se dire que la traduction de l'Ancien Testament, faite par un grand Comité d'ecclésiastiques protestants, au début du XVII^e siècle, sous le roi Jacques I^{er}, est rédigée dans la prose la plus étonnante et compte de nombreux passages, souvent fort longs, tout soulevés par la plus belle rhétorique que connaisse la langue anglaise.

La portée religieuse de l'œuvre fut ainsi plus que doublée par son charme littéraire. L'âme émotive des Anglais, cette âme très impressionnable et qu'il faut rapprocher de leur puissante imagination visuelle, fut prise d'assaut par ce splendide *monumentum* poétique. Aucune autre nation, aucune nation mentionnée dans l'histoire ne fut à ce point affectée par la valeur littéraire d'un livre. Quand fût publiée, il y a plus de trois cents ans, cette traduction (la « version autorisée »), le ton en avait déjà quelque chose d'archaïque : on y apercevait déjà ce parfum de langage vieilli, qui rehausse singulièrement, la valeur poétique d'une œuvre. Ses rythmes incomparables, elle les avait hérités des maîtres du siècle précédent.

Ce livre tout à fait étonnant exerça sa première influence sur la minorité puritaine des protestants (entre 1620 et 1650). Il ne devait affecter que plus tard la masse même de la nation. Mais ceux qui en furent imprégnés dès le début étaient aussi les chefs de cette révolte qui allait être couronnée de succès contre la Couronne royale. Les protestants de toutes nuances (et aussi une très grande minorité d'Anglais qui, au fond, n'étaient pas du tout protestants) entendirent, chaque semaine, la lecture de longs fragments de la Bible dans les églises des campagnes; car tout le monde allait à l'église paroissiale, dans l'Angleterre presque entièrement agricole de cette époque. Sous Charles I^{er}, environ un tiers des Anglais sympathisaient encore plus ou moins ouvertement avec le catholicisme; mais, tous les dimanches, on leur servait la Bible à l'office religieux, et la Bible finit par pénétrer la nation tout entière.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, après la victoire des puritains sur le roi Charles I^{er}, l'influence de l'Ancien Testament à l'anglaise s'étendit rapidement. Au début du XVIII^e siècle elle était universelle. Toutefois, même alors, la Bible anglaise n'avait pas encore atteint son rayonnement maximum, ni sur la littérature, ni sur les mœurs. Cet apogée était réservé au XIX^e siècle. En même temps que diminuait la croyance à l'oracle, l'empreinte se marquait en profondeur sur l'esprit anglais, et, plus encore, l'empreinte sur les lettres anglaises. La « version autorisée » a créé, chez le *gentleman* moyen, le besoin et l'admiration d'une vague rhétorique dans la prose : elle est devenue comme la « réserve » d'où extraire tout beau style.

En voici un exemple probant. Deux poètes, l'un grand à ses heures, l'autre qui ne le fut jamais, l'un et l'autre les plus fameux

dans leur art de leur temps, tous deux de notre époque, différaient autant qu'il est possible à deux hommes de différer de manières, de naissance, de sensibilité : de tout. Leurs noms sont universellement connus : Algernon Charles Swinburne et Rudyard Kipling. Eh bien, ces deux poètes, tout à fait différents, voire opposés, sont tous les deux imprégnés par les rythmes et par la langue de l'Ancien Testament anglais!

Autre exemple. Lors des tristes débats de la Chambre des Communes (qui sont bien de troisième qualité), des termes et des phrases de la Bible reviennent continuellement; d'autre part, la bonne rhétorique anglaise de nos jours (elle ne court pas les rues) répète le même écho.

Aujourd'hui, partout, la Bible est comme incorporée dans la chair même de l'Anglais. Elle a, c'est trop naturel, soutenu puissamment cette autre conception protestante de la supériorité racique; et elle a conduit beaucoup d'hommes — la masse de la nation, en réalité — à se considérer comme les fils d'un peuple élu.

* * *

Enfin, il faut bien se rendre compte de ceci (que j'ai déjà signalé plus haut et que je reprendrai dans ma conclusion) : le déclin de la croyance religieuse, la vague de scepticisme et d'indifférence n'ont affecté en aucune manière, jusqu'à présent, — et, vraisemblablement, n'affecteront pas d'ici longtemps, — le caractère protestant de l'Angleterre. Demain comme hier, nous le verrons à l'œuvre, ce caractère protestant. L'Angleterre est devenue grande, riche, puissante pendant qu'elle extirpait, péniblement d'ailleurs, son catholicisme. Les Anglais sentent instinctivement que le changement de religion, qui a été inauguré tout au début, sous Elisabeth, par une petite clique de gouvernants impopulaires et despotiques (la clique menée et contrôlée par les Cecils, que vont continuer, plus tard, les descendants de ceux qui s'étaient enrichis pendant la Réforme, que vont renforcer, plus tard encore, tous ceux qui se ressentent de l'influence de la Cité de Londres et, bientôt, la majorité croissante de la nation), les Anglais, dis-je, sentent que ce changement les a faits ce qu'ils sont. C'est le Protestantisme qui leur a donné toutes leurs qualités et toutes ces possessions dont ils sont si fiers.

L'affaire prit du temps; car l'Angleterre (à la différence de la Scandinavie, des Etats allemands et des villes du Nord) fut d'abord une province de l'Empire romain, et elle avait profité de la haute culture européenne pendant quinze siècles avant que ne se dessinât sa révolution religieuse. L'Angleterre n'avait même pas été conquise, comme l'Ecosse le fut, par l'effort calviniste organisé en vue de la fondation d'une contre-Eglise. En Angleterre, il fallut un siècle et demi pour extirper le catholicisme du sein d'une nation qui répugnait à l'opération : un siècle et demi, c'est-à-dire le temps qui s'écoula entre le schisme de Henri VIII et l'expulsion des Stuarts. Même au moment de cette dernière catastrophe, — il n'y a pas plus de deux siècles et demi, — un bon quart des Anglais restaient, à des degrés divers, sympathiques à l'ancienne religion nationale, et de ceux-ci la moitié avouaient courageusement et publiquement leur loyalisme catholique, malgré tout ce qui leur en coûtait, socialement et financièrement, malgré une persécution incessante. L'Angleterre ne fut pleinement protestante que depuis la mort de Louis XIV.

Mais pendant la période qui va de 1688 à 1722, le catholicisme anglais s'écroule. Une flamme vacillante se maintient jusqu'à la malheureuse tentative des Stuarts, en 1745. Puis, le catholicisme anglais disparaît. Un très petit nombre de familles bourgeoises clairsemées et quelques familles terriennes (dont la plupart avaient, à un moment donné, apostasié) afficheront encore leur catholicisme comme une espèce de preuve pittoresque de leur ancienneté; et elles conserveront, autour d'elles, chacune un groupe de sujets... Mais, vers 1790, c'est à peine si un Anglais

sur cent gardait encore quelque notion de la messe. Les prêtres catholiques (une poignée) furent réduits à l'apparence extérieure de laïcs. Quelque chose avait cessé d'être...

Aujourd'hui, malgré les efforts de ces anglicans dits « anglo-catholiques », le sentiment d'hostilité contre Rome et contre toute la culture catholique de l'Europe est aussi essentiel, aussi fort que jamais. D'ailleurs, l'Eglise catholique est tout aussi étrangère aux anglo-catholiques, ses imitateurs, qu'elle l'est au plus convaincu des « Evangéliques » ou des dissidents. Elle est odieuse, parce qu'étrangère. Il est vrai qu'on a pu constater, parmi les gens instruits, et, sous leur influence, dans certains milieux moins aisés, un renouveau marqué, non de catholicisme, certes, mais d'intérêt pour les formes et pour les textes catholiques.

Beaucoup de ministres anglicans se font appeler prêtres, comme ils sont légalement autorisés à le faire, au demeurant; car tout ministre protestant ordonné dans les ordres anglicans est dit « prêtre » dans les documents originaux qui confèrent à l'Eglise anglicane son statut constitutionnel. Quelques-uns vont plus loin et se présentent sous le titre conventionnel de « father » un tel (titre d'origine irlandaise, qui se répandit chez les catholiques anglais au XIX^e siècle, après la grande famine d'Irlande, et qui est maintenant généralement reçu). Beaucoup désignent leur « service de communion » du nom de « messe ». Il y en a un plus grand nombre qui copient la liturgie romaine de plus ou moins près (mais presque toujours en anglais) et qui vont jusqu'à s'appropriier plus ou moins les ornements liturgiques du clergé romain. Ils pratiquent même des cérémonies catholiques qui datent d'après la Réforme, comme le Salut. Ils adoptent les confessionnaux, les chemins de croix et autres coutumes relativement récentes de la religion romaine. Ne sont pas rares ceux qui admettent la primauté de Rome; et j'ai moi-même entendu parler de l'un d'entre eux qui acceptait l'infaillibilité pontificale.

Pourtant, malgré ce sentiment « anglo-catholique » si vigoureux, malgré ces pratiques qui tendent à se développer parmi les anglicans, l'Eglise catholique elle-même, l'Eglise romaine catholique (cette chose unique et qui ne trompe pas) est détestée. Et à tous ses membres, dans la mesure de leur activité, on fait sentir tout le poids de ce ressentiment. Cela est manifeste, bien plus encore dans la compagnie d'Anglicans pratiquants que dans celle d'autres protestants.

Dans d'autres pays de langue anglaise, notamment aux Etats-Unis, il n'en va pas ainsi. Là, l'Anglo-catholique est membre d'un groupe restreint, mais riche, riche et donc influent, nettement distinct de tout le reste, et qui est en sympathie assez vive avec la communion romaine. Mais en Angleterre, l'anglo-catholicisme, inventé il y a un siècle comme une soupape de sûreté contre l'influence française et irlandaise, n'est rien d'autre qu'une fraction de l'Eglise nationale, pour laquelle (comme pour tout ce qui est national) les choses internationales, romaines ou autres, sont haïssables.

Car ce n'est pas le protestantisme qui est la religion des Anglais. Leur religion, c'est le patriotisme.

HILAIRE BELLOC.

Comme de coutume, à l'occasion de la Pentecôte, LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS ne paraîtra pas la semaine prochaine.

La Hongrie et le Traité de Trianon

Dans le train qui nous menait de Vienne à Budapest, j'eus la bonne fortune de lier conversation avec une personnalité hongroise qui a joué un grand rôle dans la vie politique de son pays et qui paraît appelée à y jouer un plus grand encore. Tout naturellement, nos propos portèrent sur la situation actuelle de la Hongrie. Comme, en traversant la « Petite plaine », je parlais, par contraste, de montagne, mon interlocuteur me dit : « On nous a pris la montagne ! » ; comme je parlais de la mer, il répliqua : « On nous a coupés de la mer » ; et comme, admirant, en ce moment, la splendeur du Danube que nous longions, je disais : « Au moins on vous a laissé le fleuve », mon compagnon de voyage, me montrant la rive opposée, s'écria : « Oui ! mais regardez dans quelles conditions ! » Précisément nous passions devant Komárom (Komorn), cette antique place forte, boulevard de l'indépendance hongroise au temps des invasions turques et dernier refuge de la liberté nationale en 1849, lors de la glorieuse défense de Klapka contre Haynau. Or, de cette cité essentiellement hongroise, si intimement mêlée à l'histoire millénaire de la Hongrie, le traité de Trianon n'a laissé à ce pays que la gare de Uj-Szöny sur la rive droite, attribuant la ville même à la Tchécoslovaquie, tout comme ce traité avait, en violation flagrante de l'ethnologie et de l'histoire, donné à ce même pays Pozsony (Presbourg), l'ancienne capitale de la Hongrie chrétienne, avec sa cathédrale Saint-Martin, l'église du couronnement !

Quelques jours plus tard, au sud de l'actuelle Hongrie, on me montrait, dans les environs de Szeged (Szegedin), une frontière tout aussi arbitrairement tracée en travers de la Tisza (Theiss) et je pouvais constater, sur place, mieux encore que dans des livres, combien avaient été ignares les auteurs des traités qui prétendaient asseoir à jamais la paix du monde sur le triomphe de la justice. Car ce n'est pas seulement l'histoire, la géographie et l'ethnographie que Trianon méconnut dans son œuvre néfaste, il ne tint pas mieux compte des nécessités essentielles de la vie économique dans les régions danubiennes, qu'il jeta dans un désastreux chaos.

* * *

Mais l'ignorance de ses auteurs ne suffit pas à expliquer la façon brutale dont le traité démembra la Hongrie, lui enlevant 67,8 p. c. de son territoire d'avant-guerre et ne lui laissant que 92.963 Km² sur 282.870 ; lui faisant perdre, en même temps, 58,3 p. c. de sa population, dont 3 millions et demi de Hongrois de race pure, habitant, pour la moitié environ, le long de la frontière actuelle.

Les forces occultes qui dirigèrent l'élaboration des traités étaient animées à l'égard de la grande puissance catholique, qu'était la monarchie dualiste, de sentiments de haine et de vengeance ; sa destruction devait être un châtement, non seulement parce qu'on lui imputait une part prépondérante dans la responsabilité de la guerre, mais aussi parce qu'on lui reprochait d'avoir tenu, sous un joug intolérable, les nombreuses minorités ethniques éparpillées sur son territoire.

Nous n'avons pas à discuter ici la part de vérité qu'il pourrait y avoir à retenir à charge de l'ancienne Autriche dans ces accusations. Depuis 1867 les choses avaient complètement changé et l'on peut affirmer, sans crainte de se tromper, que les « pays

successieurs » se trouvent actuellement, au point de vue des minorités, dans une situation tout à fait semblable à celle de l'ancienne monarchie (1), sans avoir, pour surmonter ces difficultés, les ressources que donnent le prestige d'une dynastie historique et la force de traditions militaires et administratives.

Quoi qu'il en soit, il est profondément injuste de faire peser la moindre responsabilité sur la Hongrie d'avant-guerre. On connaît l'opposition du comte Tisza à la politique aventureuse du comte Berchtold et de son entourage, et si les conseils venus de Budapest avaient pu l'emporter dans l'esprit de François-Joseph sur ceux dont on le circonvenait à Vienne, il est fort probable que les événements eussent pris une tout autre tournure.

Quant au traitement des minorités ethniques, nul pays ne l'avait mieux compris que la Hongrie, et cela depuis le Moyen âge. Comme l'écrivit l'historien français E. Denis : « Les Magyars, pendant la plus grande partie de leur histoire, traitèrent avec douceur les races étrangères, Slaves et Latins, qui partageaient avec eux le sol de la Hongrie, et leur politique généreuse et libérale fut une des causes de leurs progrès... » « Faible et débile est le royaume, disait le roi apostolique saint Etienne, qui n'a qu'une langue et des coutumes uniformes. » Aussi les étrangers ou *hospites* jouissaient-ils de libertés étendues ; c'est ce qui explique qu'ils arrivèrent en foule et que non seulement des Allemands, mais aussi des Flamands et des Liégeois fondèrent en Hongrie des colonies nombreuses et prospères.

Plus tard, les Hongrois, ayant souffert eux-mêmes de la domination étrangère, à commencer par celle des Turcs, qui ne parvint pas cependant à briser leur étonnante vitalité, se gardèrent de faire peser le joug sur les populations allogènes que le compromis de 1867 avait unies à la couronne de saint Etienne. Les Serbes conservaient leur patriarcat orthodoxe, leurs églises, leurs écoles, leur autonomie religieuse ; les Saxons de Transylvanie, descendants de anciens colons allemands, formaient une petite nation gardant ses usages et ses mœurs ; les Slovaques, population essentiellement rurale, n'avaient guère de revendications politiques ; la Croatie-Slovénie avait conservé son gouverneur (ban), sa capitale d'Agram et sa Diète, en un mot, une autonomie presque complète. Cela n'avait pas empêché, surtout après la crise de l'occupation de la Bosnie, en 1878, l'esprit national de se développer chez toutes les populations yougoslaves et roumaines unies à la Hongrie et des politiciens de métier avaient fait des questions linguistiques un instrument d'agitation électorale dont il ne faut pas cependant exagérer l'importance. Aussi, lors de l'effondrement de la double monarchie, ce ne furent pas des poussées internes mais uniquement des forces extérieures qui provoquèrent le démembrement de la Hongrie.

* * *

Des traités secrets, conclus au cours de la grande guerre, avaient réglé d'avance ce démembrement. La république tchécoslovaque avait été reconnue anticipativement à l'étranger par les Puissances de l'Entente, dès l'été 1918, alors qu'il lui manquait un territoire, si petit fût-il, élément indispensable cependant à la constitution d'un Etat. Le traité du 18 août 1916 avait promis aux Roumains, non seulement la Transylvanie tout entière, mais aussi une partie considérable de la « Grande plaine » hongroise. Le Conseil suprême de l'Entente avait, en juin 1918, décidé la création d'un Etat des Slaves du Sud, comme un des buts mili-

(1) Voici dans les pays de la Petite-Entente la proportion entre la nation dominante et les minorités :

En Tchécoslovaquie, Tchèques 49 %, minorités 51 % ;
En Yougoslavie, Serbes 39 %, minorités 61 % ;
En Roumanie, Roumains 69 %, minorités 31 %.

taires à atteindre. Toutes ces décisions ne pouvaient être réalisées qu'à la condition de morceler la Hongrie; ce pays était ainsi condamné sans avoir été entendu.

Lorsque la Conférence de la Paix s'occupa des affaires hongroises, son siège était fait. Les délégués hongrois se virent refuser les passeports nécessaires pour se rendre à Paris et ce ne fut que lorsque le texte en eût été définitivement rédigé, sans qu'il ait été tenu le moindre compte des trente-huit notes détaillées et documentées envoyées de Budapest, qu'on invita les représentants de la Hongrie à apposer leur signature au traité qui morcelait leur patrie.

On avait accepté à Paris, comme fondées, toutes les revendications formulées contre la Hongrie au nom du droit des peuples de disposer d'eux-mêmes, sans s'enquérir des sentiments réels des populations intéressées. Suivant, sans les contrôler, les indications des agents slaves et roumains, les Puissances de l'Entente se laissèrent entraîner à refaire la carte de l'Europe danubienne sans tenir compte ni des réalités ethniques, ni des nécessités économiques, ni des intérêts politiques et économiques de l'Europe.

La monarchie austro-hongroise formait un des éléments constitutifs de l'équilibre européen, ce grand principe sans lequel la paix ne sera jamais possible. Elle formait également une unité économique remarquable dans laquelle les activités et les intérêts des divers peuples soumis à la double couronne se complétaient harmonieusement. Séparés les uns des autres, ces peuples ont cru trouver dans un système de rigoureuse autarchie le moyen de s'assurer une vie économique indépendante. Le résultat a été déplorable; certaines activités créées artificiellement n'ont pu subsister qu'au moyen de sacrifices ruineux pour les activités naturelles propres à chacun de ces pays. Il en est résulté, comme nous le disions, un chaos, dont seule une entente économique, large et intelligente, entre tous les pays danubiens pourra avoir raison, les pays à économie agricole collaborant avec ceux à économie industrielle. Sinon, c'est à bref délai la faillite et certains pays qui, comme on le dit familièrement, ont eu « les yeux plus grands que le ventre » seront les premiers à sombrer dans une banqueroute, dont il est impossible que les conséquences restent d'ordre purement économique et financier.

Une entente économique danubienne, peut-être même un *Zollverein* danubien, est la seule solution capable d'éviter pareille catastrophe.

* * *

Mais s'il est vrai que l'économique domine la politique, il est cependant impossible de réaliser une entente économique complète et sincère entre des pays que séparent des haines politiques; or, ces haines ne peuvent disparaître tant que l'on n'aura pas rendu à la Hongrie les enfants que lui ont brutalement et injustement arrachés les traités. Tant que le drapeau national continuera à pendre à mi-mât dans toutes les villes et tant que les statues ou les emblèmes des provinces enlevées rappelleront aux Hongrois le sort injuste qui leur a été fait, l'apaisement ne sera pas possible.

Les Hongrois sont gens trop raisonnables pour exiger le rétablissement intégral de la situation antérieure à 1919. Ils savent que la politique est le sens des possibilités et ils se bornent à demander l'établissement d'une frontière qui correspondrait aux conditions ethniques des populations. Les travaux d'ethnographes tchèques, tels que MM. Lubor-Niederle, Ch. Kadal et Antoine Bohac, ou russes, tels que M. Petrov, ont démontré la possibilité de tracer, d'une façon ethnographiquement précise, une frontière hungaro-slovaque, tout comme une frontière hungaro-ruthène, totalement différentes des frontières actuelles. Rien que dans les quatorze districts contigus à la Hongrie, il y a,

d'après le recensement tchécoslovaque de 1930, 447.807 Hongrois formant la majorité de la population.

Quant à la frontière entre Roumains et Hongrois, M. Tardieu reconnaissait à la Conférence de la Paix que celle qui avait été fixée par le traité ne correspondait nullement à la limite ethnographique qui se trouvait à 20 kilomètres plus à l'est.

Comme l'écrivait Sir Robert Gower, membre de la Chambre des Communes, « les frontières de Trianon ont taillé dans la chair vive de la Hongrie, et des blocs de population hongroise, contigus les uns aux autres, ont été arbitrairement séparés. La violation du principe des nationalités au détriment de la Hongrie est d'autant plus inadmissible que des frontières ethniquement plus justes auraient pu parfaitement être tracées. »

Ce n'est qu'au sud, dans le triangle compris entre le Banat et la Voïvodine, annexée à la Yougoslavie, ainsi que dans la partie du Banat attribuée à la Roumanie, que nous trouvons cette « confusion inextricable » des nationalités, à laquelle on fait souvent allusion. Mais, même dans ce fameux triangle, la population se répartit ainsi : les Serbes ne forment qu'une minorité de 28,3 p. c. contre une majorité non-serbe de 71,7 p. c. Nous trouvons tout au nord de la Yougoslavie, dans la Voïvodine, de larges zones habitées presque exclusivement par des Hongrois que les nouvelles frontières séparent de leurs frères de Hongrie. Dans la partie du Banat qui a été annexée à la Roumanie, la population roumaine ne possède qu'une très faible minorité.

Même si l'on admettait l'impossibilité d'une frontière ethnographiquement nette et conforme en tous points aux exigences du principe des nationalités, on ne saurait prétendre qu'on n'eût pu faire mieux qu'on n'a fait. On pourrait parfaitement tracer une frontière qui créerait un meilleur équilibre ethnique et mettrait fin à la disproportion qui existe entre les diverses nationalités encadrées par les divers Etats de l'Europe centrale. Entre l'Allemagne et la Pologne, par une délimitation judicieuse, une bien plus juste répartition a été obtenue en Haute-Silésie, et c'est en vertu du même principe qu'a été partagé le Banat entre la Roumanie et la Yougoslavie. « On n'a pas fait de même pour la Hongrie, conclut Sir Robert Gower; une véritable partialité a constamment joué contre elle. »

Dans l'ensemble, on pourrait rendre à la Hongrie, dans les territoires actuellement attribués à la Tchécoslovaquie, une zone de 15.643 km² comprenant 1.122 villages, avec 858.308 Hongrois (73,3 p. c. de la population totale), 21.156 Allemands (1,8 p. c.), 220.012 Slovaques et Ruthènes (18,8 p. c.). Du côté de la Roumanie, en restituant une zone de 5.230 km² avec 220 villages, 413.104 Hongrois (81 p. c.) retourneraient à la Hongrie, avec seulement 61.784 Roumains (12,1 p. c.) et 17.324 Allemands (3,4 p. c.). Si l'on étendait cette rectification aux contrées des Hongrois appelés Sicules et aux territoires hongrois contigus, 28.848 km² comprenant 1.338 villages et habités par 1.203.606 Hongrois, 466.195 Roumains et 17.324 Allemands pourraient être rattachés à la Hongrie. De la Hongrie du Sud, attribuée à la Yougoslavie, il y aurait à restituer à la mère patrie une bande de 11.884 km², habitée par 374.073 Hongrois, 220.733 Allemands, 212.143 Serbes et 56.106 autres Slaves du Sud. Ainsi, dans l'ensemble, 2.435.897 Hongrois seraient réincorporés dans l'Etat magyar avec 956.456 allogènes, tandis que plus d'un million de Hongrois resteraient encore maintenus sous la souveraineté tchécoslovaque, roumaine et yougoslave.

La Hongrie, comme l'a jadis proclamé le comte Béthlen, ne demande que la restitution des provinces dont la population est presque exclusivement hongroise et contiguë à ses frontières actuelles. Quant aux territoires plus éloignés, ayant une population ethniquement mixte, elle demande simplement qu'on y applique le droit des peuples de disposer d'eux-mêmes.

Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

**INSTITUT
St-Jean-Baptiste
de la Salle**

19, rue Moris
ST-GILLES-BRUXELLES

Internat-Externat

Classes préparatoires

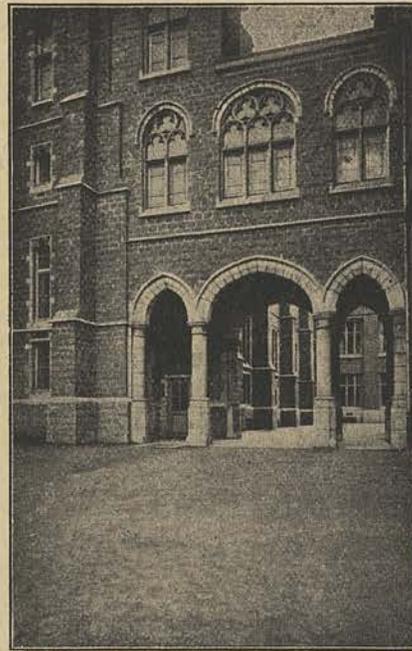
HUMANITÉS MODERNES
SECTION COMMERCIALE

**Préparation à l'École Militaire et aux
Universités.**

Institut SAINT-BONIFACE

82, rue du Viaduc, Bruxelles
65, rue du Conseil, Bruxelles

Externat - Demi-Pensionnat - Interna



Section
scientifique

Humanités
anciennes

Humanités
modernes

Section
préparatoire

Collège SAINTE-BARBE

Fondé en 1833 à GAND Fondé en 1833

sous la direction de la Compagnie de Jésus.
Association sans but lucratif.

Section préparatoire, avec 4 années d'études.

**SECTION GRÉCO-LATINE PRÉPARATOIRE
AUX GRADES ACADÉMIQUES**

Pensionnat — Demi-pensionnat — Quart-pensionnat —
— Externat —

CUISINE SOIGNÉE

DOUCHES — CAMPAGNE —
RÉDUCTION AUX FAMILLES NOMBREUSES

Pédagogie St-Augustin

DIRIGÉE PAR LES

Chanoinesses Régulières de la Congrégation
de Notre-Dame de Jupille

1, rue St-Hubert - LOUVAIN

Reçoit les jeunes filles fréquentant les
cours de l'Université

DAMES BÉNÉDICTINES

DE L'ABBAYE DE LA

PAIX NOTRE-DAME

Boulevard d'Avroy, 54, LIÈGE

INTERNAT — EXTERNAT — DEMI-PENSION
HUMANITÉS ANCIENNES

COURS PRIMAIRES, MOYENS, SUPÉRIEURS



Les Grands Établissements d'Enseignement de Belgique

Institut de la Sainte-Famille

Helmet — Bruxelles 3

Trams 93-94-56

INTERNAT — EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ménage Sainte-Marthe.

THIELT (Flandre Occidentale)

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Humanités anciennes. — Ecole normale primaire. — Ecole normale moyenne.

BRUXELLES

5, rue Guimard, Quartier-Léopold

DEMI-PENSION EXTERNAT

Enseignement primaire, moyen et supérieur. — Section spéciale pour petits garçons de six à huit ans. — Jardin d'enfants.

BERCHEM-ANVERS

95, rue Jan Moorkens

(Trams 7 ou 5)

Jardin d'enfants. — Enseignement primaire, moyen et supérieur. Humanités anciennes. — Internat. — Demi-pension. — Externat.

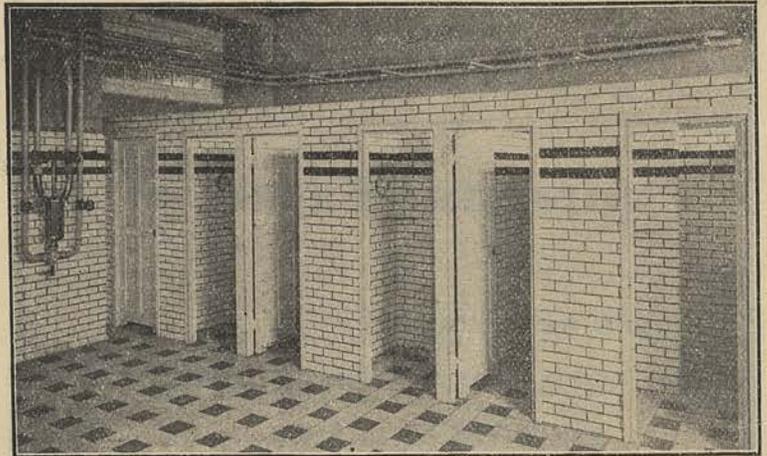
Institut "l'Immaculée",

Dirigé par les Sœurs de Marie

Avenue Bailly, BRAINE-L'ALLEUD

Section primaire. — Section moyenne professionnelle. — Section normale professionnelle. — Section ménagère. — Section commerciale. — Cours spéciaux d'art et de peinture, de diction et de musique, de modes

L'Institut reçoit des élèves int. et ext. — Prix modérés
Réductions pour enfants d'invalides et de familles nombreuses



Salle de douches

Situation idéale au grand air. — Confort et installations modernes —
Éducation physique soignée

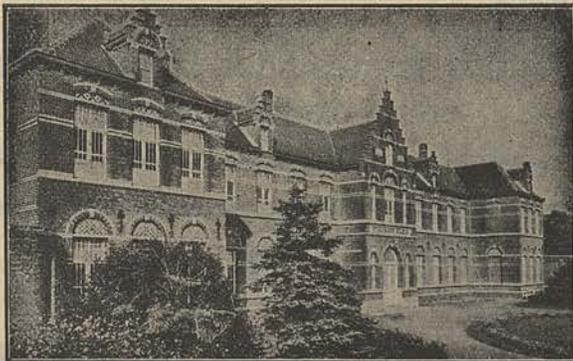
A L'HERMITE, sous Braine-l'Alleud
Pensionnat Séjour de vacances
Demandez prospectus et conditions

Institut des Frères Alexiens

GRIMBERGEN

lez-BRUXELLES

(A deux kilomètres de l'Exposition)



Traitement d'hommes atteints de maladies nerveuses ou mentales (neurasthénie, surmenage, phobie) et pouvant eux-mêmes supporter les frais de pension.

SECTION FERMÉE et SECTION OUVERTE

Renseignements donnés à l'Institut, tous les jours, de 9 à 11 et de 2 à 5 heures.

Téléphone : Bruxelles 26.39.53

Collège de Melle

LEZ-GAND

SOUS LA DIRECTION DES PP. JOSÉPHITES
1837-1937

Section préparatoire Humanités anciennes
SECTION FRANÇAISE ET FLAMANDE
ÉCOLE SPÉCIALE de COMMERCE et d'INDUSTRIE
SECTION SCIENTIFIQUE



Installations modernes de premier ordre : 350 chambres avec eau courante, électricité, chauffage central. Chambres communes pour frères. Soins matériels et sanitaires confiés aux religieuses. Les élèves, admis dès l'âge de 8 ans, sont groupés en trois collèges distincts et indépendants. — Vie au grand air. — Terrains de jeux et de sports. Bassin de natation. Conditions hygiéniques excellentes.
Demandez prospectus et conditions.

ON N'ADMET QUE DES INTERNES

Ce règlement serait non seulement à l'avantage de la Hongrie, il serait aussi d'un intérêt général. Débarrassés de minorités qui n'ont point perdu le sentiment national hongrois et qui sont prêtes à le défendre avec énergie, les Etats de la Petite-Entente récupérerait en solidité ce qu'ils perdraient en étendue et en nombre d'habitants et seraient débarrassés sur le plan intérieur d'une question qui empoisonne leur vie politique comme leur expansion économique.

La Hongrie redeviendrait capable de jouer dans le centre de l'Europe son rôle traditionnel d'Etat intermédiaire entre le germanisme et le slavisme, rôle qui n'est pas sans analogie avec celui que la Belgique joue en Occident comme Etat intermédiaire entre le germanisme et la latinité. La question hongroise se présente ainsi avec un caractère nettement international et sa solution peut seule ramener la paix et la prospérité dans le bassin danubien.

Pour résoudre cette question point n'est besoin de recourir à des moyens violents. L'article 19 du Pacte de la Société des Nations prévoit que : « L'assemblée peut, de temps à autre, inviter les membres de la Ligue à procéder à un nouvel examen des traités devenus inapplicables, ainsi que des situations dont le maintien pourrait mettre en péril la paix du monde. »

La situation de la Hongrie figure incontestablement parmi celles ainsi prévues par l'article 19 et une revision des clauses du traité de Trianon s'impose, tant pour réparer une criante injustice que pour servir l'intérêt général de la paix et de la rénovation économique en Europe centrale. Lorsqu'il proclamait, en septembre dernier, devant l'Assemblée de Genève, que « ce serait une erreur de vouloir essayer d'enfermer les affaires du monde dans un cadre rigide, tel qu'il existe à une date donnée », M. Eden prouvait combien il comprenait la nécessité de pareille revision.

Que la Société des Nations prenne l'initiative de cette revision du traité de Trianon et l'on verra la Hongrie, conformément aux déclarations maintes fois répétées de ses hommes d'Etat responsables, accepter comme définitive toute frontière tracée et établie à la suite d'un plébiscite sérieux, organisé sous contrôle neutre, dans les provinces qu'elle revendique.

Ce serait le seul moyen de liquider le litige territorial qui sépare si gravement les pays danubiens et de mettre fin, dans cette importante région de l'Europe, à un malaise économique qui ne fait que s'accroître.

Vicomte Ch. TERLINDEN,
Professeur à l'Université de Louvain.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeraient beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (28, 25 ou 17 belgas, suivant les pays), soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnement accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

- | | |
|---|-----------|
| I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg | 17 belgas |
| II. — Pour le Congo belge | 25 belgas |
| III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Lettonie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Ethiopie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Egypte, Mexique et Equateur | 25 belgas |
| IV. — Pour tous les autres pays | 28 belgas |

Louis XVbis

Le dépôt d'archives de l'Etat à Liège contient un curieux dossier; il se compose de onze pièces remontant à 1812 et est relatif à une opération de police ordonnée par le préfet du département de l'Ourte sur un rapport qui lui avait été fait par l'inspecteur de l'imprimerie au sujet d'un certain Dacht.

Alerté par le préfet, le commandant de la gendarmerie impériale avait procédé dans le village de Voroux-Goreux, aux environs de Liège, à une perquisition chez un ancien prêtre soupçonné de tenir une imprimerie clandestine. La perquisition fut fructueuse; on saisit en effet 400 exemplaires non encore répandus dans le public d'un ouvrage intitulé *Tableau historique des malheurs de la Substitution*. Sur l'ordre de Réal, 549 kilos de papier furent pilonnés et vendus les 17 et 18 février 1812 pour le prix de 65 fr. 95. Le 20 août suivant les presses saisies furent mises à leur tour aux enchères et rapportèrent la somme nette de 185 fr. 90.

Le décret du 5 février 1810 sur l'imprimerie était sévère et les saisies étaient si fréquentes sous l'Empire chez les fabricants de libelles que le dossier ne mériterait pas d'arrêter l'attention si une phrase un peu énigmatique ne laissait surpris.

Une lettre de Réal du 9 mars 1812 dit en effet : « Le sieur d'Aché est un ancien moine prémontré qui rêve et cherche à persuader depuis quarante ans qu'il est le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin père de Louis XVI et par conséquent le véritable successeur de Louis XV... Par le mot *substitution* le sieur d'Aché entend celle qu'il dit avoir été faite à son lieu et place. C'est pour prouver ces faits et ses droits au trône de France qu'il a composé cet ouvrage, ramassis d'idées folles et extravagantes. Il y a nécessairement un parti à prendre contre cet effronté visionnaire. »

De tous temps des imposteurs qui prétendaient appartenir à d'illustres familles, régnantes de préférence, manifestèrent leur activité. Les périodes troublées furent particulièrement favorables à l'éclosion de leurs ambitions. Même quelques-uns firent des carrières illustres. Déjà aux temps antiques un faux Smerdis régna sur la Perse après la mort de Cambyse. L'histoire enseigne qu'il fut un prince bon, paisible et vertueux, diminuant ce qui est appréciable — les impôts de ses sujets. Même il finit comme un véritable monarque de ces temps lointains, c'est-à-dire qu'il périt victime d'une conspiration de palais. Plus tard, un certain Prompale se fit passer pour le fils aîné de l'illustre Antiochus et le frère d'Antiochus Eupator. Il rassembla une armée, défit Démétrius, conquit la Syrie, devint roi et s'allia avec Ptolémée. Il finit mal aussi et fut massacré en Arabie.

Ceux-là du moins régnèrent et menèrent loin leur imposture. D'autres ne réussirent qu'à grouper temporairement quelques partisans.

Vers 144 avant notre ère, Andriscus, jouant d'une ressemblance qu'il avait avec Philippe de Macédoine, mort pourtant depuis trente ans, souleva les Macédoniens et réunit une troupe qui le proclama roi; la vigilante police romaine eut vite fait de mettre ordre à cette fantaisie.

Pendant qu'Othon et Vitellius se disputaient l'empire, un esclave fugitif d'Italie, qui avait le son de la voix, le port et la stature de Néron, parut en Orient se disant Néron lui-même sorti de Rome pour se soustraire aux injustes persécutions du Sénat. Il parcourut ainsi la Grèce groupant quelques partisans, mais il échoua misérablement à Délos où il fut égorgé.

Ainsi vit-on également un faux Alexis Commenes, empereur

d'Orient, un faux Baudouin empereur d'Orient et comte de Flandre, un faux Frédéric II en 1284, un faux Voldemar, électeur de Brandebourg, en 1354.

En Angleterre un faux Edouard V agita l'Irlande en 1488; et en 1495, séduit sans doute par l'exemple, un faux Richard qui se disait second fils d'Edouard IV brigua la couronne.

Au Portugal en 1598 un faux Sébastien parut qui prétendit s'être échappé des geôles marocaines après vingt ans de captivité. Il sollicita l'appui de Venise pour reprendre son trône et fit quelques dupes.

La Turquie en 1553 connut les revendications d'un faux Mustapha et la Russie en 1606 celles d'un faux Démétrius qui régna quelque temps, plus heureux que la fausse grande-duchesse qui à l'heure actuelle essaie en vain de réunir en Amérique une Cour d'émigrés crédules.

La France n'a pas eu le privilège d'échapper à l'ambition des imposteurs. On sait qu'après Jeanne d'Arc une dame des Armoises tenta de faire croire à la survie de l'héroïne et qu'après la Révolution les faux dauphins furent légion. L'un après l'autre Mathurin Bruneau, Hervagault, Richemont et combien d'autres se prétendirent fils de Louis XVI. Naundorf fut le seul qui parvint sinon au succès du moins à assurer, par sa mystification, sa vie matérielle de son vivant et celle de sa descendance pendant un siècle.

Tous ces imposteurs furent de mauvaise foi. Ils tentèrent des aventures, souvent périlleuses et n'ont laissé que le souvenir de fripons plus ou moins habiles et rusés. Beaucoup plus rares furent ceux qui, de bonne foi, se crurent de naissance illustre et élevèrent des revendications qu'ils pensaient légitimes. Il faut être déséquilibré pour nourrir pendant toute sa vie une illusion décevante et dangereuse qui ne peut, si son auteur n'est pas un escroc, rapporter que des déconvenues.

Il est rare au surplus que les imposteurs de bonne foi conduisent leur rêve bien longtemps. En général, surtout sous les gouvernements forts, leur carrière est tôt interrompue. Autrefois le bourreau paraissait le meilleur truchement pour arrêter de pareilles illusions. Aux époques plus récentes et moins inhumaines l'Auguste Faculté s'est chargée de mettre fin aux réclamations importunes des prétendants par quelque certificat d'internement.

Ainsi la destinée de ces imposteurs honnêtes ne peut suivre son cours. Pourtant on peut penser qu'il serait curieux de connaître l'existence d'un de ces illuminés et de savoir les avatars qui peuvent survenir lorsqu'il se trouve, sans brusque interruption prématurée, mêlé à la vie sociale. Si le monde n'était encombré que de gens raisonnables, peut-être que les affaires publiques seraient en meilleur état, mais il est incontestable qu'il manquerait de fantaisie. Sans doute il ne faut pas, par un seul goût pervers, souhaiter le règne de déséquilibrés, mais du moins, s'ils sont inoffensifs, peut-on désirer connaître les hasards de leur histoire.

Le dossier de Liège révélant qu'un pauvre homme se crut pendant quarante ans fils du grand Dauphin méritait qu'on tentât de reconstituer sa carrière. La recherche eût été décevante car il ne paraît avoir laissé aucune trace. Les biographes l'ont à peu près ignoré et son œuvre semblait avoir été détruite avant même d'avoir vu le jour. Une courte notice parue sous la signature de notre excellent confrère Henri Heuse dans la *Vie wallonne* de 1925 résume le dossier de police de Liège mais révèle l'individu plus qu'elle ne le décrit. On ne sait rien de lui.

Les ouvrages de *Dachet* furent détruits à l'exclusion, pensons-nous, de trois exemplaires. Celui que nous avons pu consulter est annoté par le préfet de l'Ourte. C'est celui qui fut envoyé à Paris au Ministère de la police. On eût pu croire qu'il était perdu. La bonne fortune nous a permis de nous convaincre qu'il était celui conservé à la Bibliothèque nationale (1). Les notes

marginales manuscrites correspondent en effet à l'analyse faite par le Préfet et dont la minute est demeurée à Liège.

L'ouvrage se compose de six volumes in-octavo imprimés en caractères plus durs que des têtes de clous sur un méchant papier vaguement bleuté. Il rappelle assez certaines impressions de Rétif. La lecture en est fastidieuse. Tout est enchevêtré, sans ordre et sans suite. Il faut être un lecteur intrépide pour entreprendre l'analyse d'un écrit parfois hermétique et où les initiales remplacent souvent les noms volontairement déformés et où les considérations les plus étranges côtoient les faits exactement rapportés. Nous nous y sommes pourtant employés. Ainsi avons-nous pu suivre notre héros parmi ses chimères.

Relativement à Dachet il existe également un dossier aux Archives de Namur. Ce sont les pièces du procès en sécularisation qu'il introduisit contre le prieur de l'abbaye de Floreffe en 1788. Ce dossier avait été analysé par M. Courtoy dans la revue *Wallonia* de 1913. Nous nous y sommes utilement reportés. Toutes les pièces constituent un ensemble de documents assez rare qui permet de démêler la vérité. Un pauvre fou s'est cru prince. Beaucoup de gens s'amuserent de lui. On le mystifia, il n'en fut que plus ancré dans son opinion et lutta toute sa vie pour essayer en vain de faire triompher son erreur. Il vécut une existence atroce et magnifique. Sans cesse persécuté, il s'était par l'imagination porté jusqu'aux marches du trône de France. En même temps que la vie de Dachet offre ainsi à la curiosité un indiscutable aliment, on peut, le suivant à la trace, saisir des côtés parfois insoupçonnés de la vie wallonne à l'époque révolutionnaire et cela aussi méritait d'être noté.

* * *

Au mois de septembre 1757, un petit garçon d'un âge variant entre six et neuf ans se promenait aux environs de Frappecu tenu à la main par son père nourricier. Frappecu est un petit village situé sur la rive droite de la Meuse à deux lieues et demie au-dessus de Namur.

Le père nourricier était un forgeron allemand, Nicolas Leclerc, qui avait épousé une demoiselle Dachet. Il prétendait que l'enfant qu'il élevait était fils d'un frère de sa femme Jacob Dachet, ferblantier à Namur. A ceux qui voulaient des précisions, on disait que l'enfant était né légitime le 17 janvier 1748 et avait été baptisé le même jour en l'église Saint-Loup. Même on montrait l'extrait de son acte de baptême.

Pourtant en ce jour mémorable de septembre 1757 alors que le petit Pierre-Joseph Dachet devait avoir neuf ans, son père nourricier eut avec le curé de Profonde, rencontré par hasard sur la route, une conversation dont le souvenir ne devait plus s'effacer.

— Est-ce votre fils? aurait demandé le curé.

— Non, aurait répondu Nicolas Leclerc, c'est le fils d'un Français... il s'appelle Louis...

Et Leclerc aurait encore ajouté que l'enfant était né à Versailles et que son père s'appelait Burdon ou Burton ou Buhon.

L'enfant qui avait écouté en conclut aussitôt qu'il était le fils du roi de France (Bourbon) et demanda à être conduit chez son père.

On prit peu garde à sa réclamation. Il résolut en conséquence de prendre la fuite et, s'échappant de la maison où il était élevé, il suivit la Meuse, traversa Dinant et arriva à Givet. C'est là qu'on le rejoignit alors qu'il mourait de faim. Ni les raisonnements, ni les coups ne purent le détourner de sa chimère. A chaque fessée il répondait :

— Je veux aller chez mon père à Versailles.

On le tint assez serré pendant trois ans et on l'envoya dès

(1) L. N. 27, 72, Réserve.

Grande Maison de Blanc

MARCHÉ-AUX-POULETS

BRUXELLES

Agrandissement des Rayons
d'Ameublement — Rideaux
— Linge de Table —

Nos prix sont de 20 à 25 % au-dessous des cours actuels



Fournisseur de la Cour

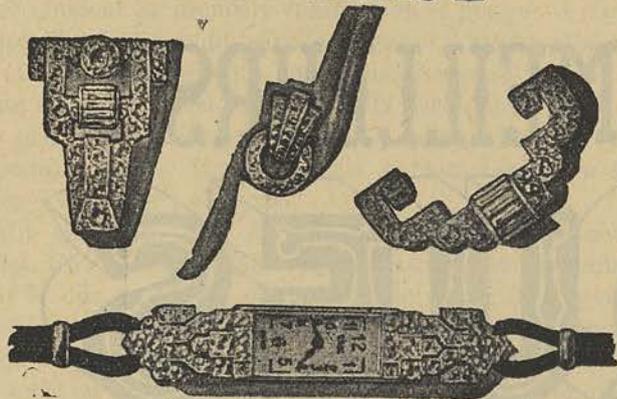
SIMONET-DEANSCUTTER

EXPERT.
FABRICANT.

JOAILLIER ET ORFEVRE.

72 rue Coudenberg

— BRUXELLES —



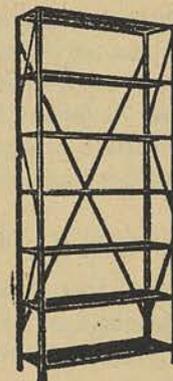
Le montre DUOPLAN.

Maison H.-E. LONGINI

22, rue d'Arenberg

BRUXELLES

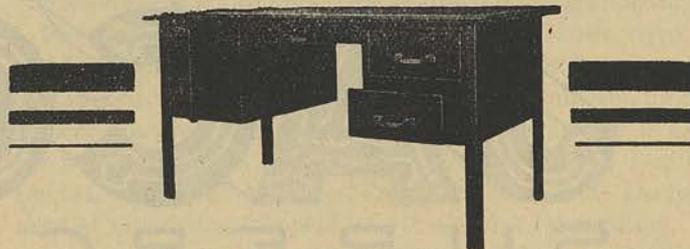
Téléphone : 12.30.40 (3 lignes)



Tous les meubles en acier

Toutes machines de bureau

TOUTES RÉPARATIONS





100.000 PRANCS EN ARGENT

1.000 PRIX pour les fines bouches

L'amateur de Superchocolat Jacques est comblé. En renvoyant, avant le 15 juin prochain, le plus possible de Bulletins du « Tournoi des 6 Meilleurs Jacques », il pourra gagner une somme rondelette (Premier prix 10.000 frs). Et ses chances augmenteront avec le nombre de ses réponses, pour lequel il n'y a pas de limite fixée.

Ajoutez donc au plaisir de savourer, voire de « découvrir », une gamme de chocolats incomparables, l'espoir de remporter un prix qui sera toujours le bienvenu...

IL EST TEMPS DE DEMANDER A VOTRE FOURNISSEUR LE RÉGLEMENT DU

TOURNOI DES 6 MEILLEURS
JACQUES
SUPERCHOCOLAT

qu'il fut en âge, parachever ses études au Collège des Jésuites de Namur où il fut admis le 14 avril 1760.

Bien qu'en apparence il parut tranquille, Datchet n'en était pas moins tourmenté par son rêve. Un jour il se sauva avec 10 liards en poche et prit la direction de la France. Repris après quelques lieues on le battit de verges sans lui enlever son illusion. Au surplus tout était entrepris pour entretenir sa chimère, et c'est un point qui, malgré lui et sans qu'il le comprenne, transparaît de ses écrits. A tant raconter son histoire, il encourageait les mystificateurs. Ainsi les innocents sont aisément la dupe des mystificateurs qui flattent leurs manies pour en tirer des sujets de railleries. Faut-il attribuer la lettre qu'il reçut à une plaisanterie de ses camarades? C'est probable. Il reçut le 8 septembre 1765 la lettre suivante où l'on retrouve assez le latin de collégien :

Versaliis, 5 septembris 1765.

Natus es hic, fili me. In domo principis Elisabeth, quia pestis erat in castro, et nulla recepisti sacramenta; alias recepisses etiam extremam unctionem et alia Sacramenta. Sed rex valet et vir fortis es tu; crux est armatura fortis, reliqua nihil sunt et ego ero tecum. Carissime mi fili vale

L. D.

Theresia soror carissima scripsit has litteras et toto corde le salutavit; has ego subscripsi, sed pone eri tua custodiam (sic).

Quel document pouvait fournir une plus grande certitude en même temps qu'une plus effroyable révélation? L. D. signifiait évidemment Louis Dauphin mais Datchet, en même temps qu'il était renseigné sur sa naissance, apprenait qu'il n'avait point été baptisé.

Vers le même mois on lui communiqua — est-ce encore quelque camarade de collège? — une lettre qu'aurait écrite la Grande-Dauphine :

« ... Les dispositions dans lesquelles mon fils a tâché de s'approcher de la Sainte Communion m'ont fait verser des larmes bien douces. Je tâcherai de profiter de vos avis pour lui. Dieu m'a mise dans le cas de la reine Blanche; j'ai le plus vif désir de l'imiter. Je sens combien je suis en-dessous d'elle mais j'espère que le Bon Dieu malgré mon indignité me donnera les forces et les talents de faire de mes enfants des sujets dignes de lui. *L'ainé* paraît pénétré de tout ce qui regarde la religion et avoir horreur du vice. Je me flatte que son père et son frère ne l'oublient pas devant Dieu non plus que moi et mes autres enfants... »

Cette lettre pour Datchet qui savait lire entre les lignes était d'une grande clarté et confirmait tout ce qu'il soupçonnait déjà.

La Dauphine ne disait pas *mon fils a communiqué* mais *a tâché de s'approcher de la Sainte Communion*. Or Datchet avait en effet, fait récemment sa première communion et comme il n'était pas baptisé, l'hostie lui avait brûlé la langue et il était tombé évanoui. Il prétendait que pendant son évanouissement il avait craché le pain consacré. Ainsi s'expliquait la parole de la princesse.

De plus la Dauphine se comparait à la reine Blanche. Il fallait comprendre qu'elle faisait allusion à Saint-Louis, son fils prisonnier à l'étranger, en Syrie.

Enfin en disant *mon fils* elle paraissait désigner nettement Datchet. En effet, la Dauphine avait eu cinq fils : les trois cadets savoir le duc de Berry, né en 1754, le comte de Provence, né en 1755 et le comte d'Artois, né en 1757, n'étaient point encore en âge d'approcher la Sainte Table; le second fils, né en 1753, était mort en 1755. Restait seul en âge de faire sa première communion l'ainé, duc de Bourgogne, né en 1751. Sans doute on le disait mort depuis le 22 mars 1765, mais précisément il était le

seul qui, s'il avait vécu, pouvait correspondre à la lettre, laquelle révélait avec précision l'existence et l'exil du prince et par conséquent sa substitution.

Tant de preuves accumulées transportèrent Datchet qui dès lors adopta pendant plusieurs années une attitude distante et hautaine.

Datchet avait quitté Namur pour entrer, avec une bourse, au Collège Standonck à Louvain, lorsqu'il apprit la mort du Grand-Dauphin son père, le 1^{er} octobre 1765. Le jeune collégien observa qu'il était décédé à l'âge de trente-six ans, trois mois et seize jours. Ce chiffre 16, par une manifestation divine, révélait qu'il devait lui-même succéder à Louis XV.

Ses études terminées Datchet revint à Namur vers 1757. On lui donnait alors dix-neuf ans. On songea à le marier avec Mimie Houssard, fille d'un serrurier. Bien qu'il éprouvât pour elle un certain penchant, il refusa, ne voulant ni contracter une alliance incongrue, ni convoler sans la permission de Louis XV. Sollicité ensuite de s'unir avec une effrontée de dix-huit ans plus âgée que lui, il pensa qu'il ne pouvait échapper aux sollicitations féminines qu'en se réfugiant dans un cloître. On le refusa chez les Récollets, il n'eut pas plus de succès à l'abbaye d'Oignies et à l'abbaye de Granpré où vivaient des moines de l'ordre de Cîteaux.

* « Ici on me demandait l'habillement, là l'ameublement, ailleurs la dot. Partout, en un mot, il fallait de l'argent et je n'en avais pas. »

Il se fit, parce qu'il avait une bonne voix, admettre chez les Prémontrés à l'abbaye de Floreffe, sur la rive droite de la Sambre, à deux lieues au-dessus de Namur. Il y entra le 14 novembre 1768. Dès le 8 décembre suivant on lui permit de porter l'habit des moines sous le nom de frère Joseph.

Il avait été bien reçu. Celui dont l'accueil le toucha le plus fut un vieux moine vigneron que chacun disait un peu fou et qui nourrissait la manie de donner à chacun des surnoms bizarres. Il reçut frère Joseph par ces mots : Auguste César, Vénérable Saint-Sacrement! Bien que Datchet lui-même convint que l'homme avait la cervelle un peu à l'envers, il ne manqua pas d'observer que souvent les fous ont des visions assez exactes.

Pendant le jeune frère s'ennuyait. On l'employait seulement à chanter, balayer et porter du bois alors que sa destinée le préparait à mieux. En 1771 il reçut par une voie inconnue une lettre décisive :

« De Versailles le 14 juin 1771.

» Vous n'avez point été baptisé, par conséquent vous n'avez pu faire profession, ni prendre aucun autre engagement sacré; ainsi revenez ici par le chemin le plus court. Je le veux.

L.

Le général des Prémontrés étant venu de Soissons à Floreffe, Datchet sollicita l'autorisation d'aller voir son grand-père Louis XV à Versailles. L'autorisation fut refusée. La Providence montra aussitôt son mécontentement car lorsque le général partit, bien qu'il occupât une voiture neuve, le véhicule versa et la roue cassa.

Datchet avait maintenant reconstitué toute son histoire. Comme on peut le supposer elle n'était pas d'une grande simplicité.

Des personnages mystérieux, vêtus d'une belle livrée bleue cachée sous des manteaux gris et les cheveux liés, l'avaient apporté à Frappecu, de nuit, dans un panier, chez un forgeron du nom de Leclerc qui avait épousé une Datchet. On l'avait mis là en nourrice comme s'il était l'enfant né le 27 janvier 1748 d'un certain Datchet, ferblantier à Namur. En réalité l'enfant de Datchet était mort et on avait ainsi opéré une ténébreuse substitution.

Le frère prémontré avait de tout cela des preuves tirées de

mots entendus et interprétés par lui. En outre il était bien sûr de n'être pas le fils du ferblantier, car il avait fait prendre la mesure de ses pieds et avait pu se convaincre qu'ils n'avaient aucun rapport avec les siens. Un certificat de Joseph Harsée, cordonnier, attestait que le ferblantier chaussait 11 points, alors que le prémontré en chaussait 13.

Sans que tant de preuves parvinssent à convaincre l'entourage et sans écouter ses réclamations, on conféra à Datchet la prêtrise le 10 mars 1772. Rien n'était plus nul que cette ordination d'un individu non baptisé dont chaque messe était une profanation. Prisonnier dans son couvent il apprit avec désespoir la mort de Louis XV en 1774. Personne ne voulait l'écouter lorsqu'il racontait son histoire et le 3 décembre 1776 on l'envoya à Senenne en qualité de vicaire.

Datchet avait trente et un ans. C'était un homme robuste. La nature parlait en lui avec force. Il dut en subir les rudes conséquences. Le château de Huns, à une lieue de Senennes, était habité par une dame Sterclas Tilly, Autrichienne, fille du Hollandais Vanswicten, médecin de l'impératrice Marie-Thérèse. Le mari de M^{me} Sterclas Tilly était fou et interné aux petites maisons, seule la femme demeurait au château avec ses deux filles, jolies et charmantes.

Souvent les trois femmes venaient à la cure. Il faisait admirer les reliques à la mère et profitait de son attention détournée pour faire une cour assidue aux jeunes filles.

A l'une d'elles il dit un jour :

— Quand je monterai sur le trône, je vous ferai Reine.

Le badinage déplut. Il fut dénoncé et le prieur de l'abbaye le pria de regagner Floreffe.

« Nous faire crime de voir, de jouir de la société du beau sexe, ce serait nous interdire tout commerce avec le monde, nous fermer les portes du ciel, vouloir rester Dieu seul dans son saint Paradis », écrivit Datchet.

Comme il avait envoyé une lettre passionnée, on lui défendit d'écrire à l'avenir. On le conserva à Floreffe du 29 octobre 1779 au 11 juin 1780, époque à laquelle on l'envoya vicaire à Glandlez, duché de Brabant. Il était sans ressources. L'autel rapportait peu, aussi gagna-t-il plus à jouer au piquet qu'à baptiser et enterrer. En trois ans il économisa 132 écus de six francs.

Pour avoir montré encore un peu trop d'ardeur auprès d'une paroissienne, on le rappela encore à Floreffe. L'abbaye commençait à s'inquiéter d'une turbulence qui pourtant n'en était encore qu'à son début. Le rappel lui déplut. Il abandonna son vicariat et partit à l'aventure. On le rejoignit. Il fallut discuter longuement pour obtenir sa soumission et ce ne fut qu'après qu'on lui eut promis la place de vicaire à Wanze qu'on parvint à le ramener. Dès son arrivée le prieur le dépouilla au profit du couvent des 30 louis qui constituaient son bénéfice au jeu.

Trois fois par semaine il allait célébrer la messe à Wanze. Mais un an plus tard en septembre 1785, on devait encore être obligé de le révoquer. Ses assiduités auprès des paroissiennes devenaient un peu trop pressantes.

Datchet arriva à Floreffe le 7 septembre. Il prit le lit aussitôt, se déclara malade et sollicita un congé de convalescence qui lui fut refusé. Il méditait de s'enfuir lorsqu'un confrère auquel il s'était confié le dénonça. On décida d'en finir avec lui et le prieur du couvent le fit enfermer dans sa cellule.

Pendant un an il se tint tranquille. Il n'en nourrissait pas moins de noirs projets, mais du moins avait acquis un certain don de dissimulation. Le 2 novembre 1786, il entra de nouveau à l'infirmerie et sollicita quelques jours de vacances. Chaque année les religieux avaient le droit d'aller vivre seize jours dans leur famille. Il paraissait si adouci qu'on ne crut pas devoir refuser sa demande raisonnable. On le laissa donc partir le 11 décembre.

En réalité Datchet préparait un coup de force. Il estimait que, pour un homme de sa naissance, le sort qui lui était réservé était trop médiocre. Il se rendit directement à Wanze où se trouvaient quelques religieux de Floreffe et, déclarant qu'il était envoyé par le supérieur de la maison mère, il se proclama prieur. Ayant pris officiellement possession de sa charge, il revint à Floreffe le 18 pour annoncer son exploit, causa un horrible scandale et repartit le 21 décembre pour une destination inconnue avant qu'on eut le temps de songer à l'empêcher de continuer ses extravagances.

Pourtant le couvent se ressaisit et on courut à sa recherche. On le rejoignit à Corrière dans le comté de Namur où il chantait la messe de Noël. Les deux moines envoyés à sa recherche le supplièrent de les suivre. Après de longues palabres il consentit, à condition que ce fut à pied et les trois hommes partirent et couchèrent le soir dans un refuge. La nuit avait amené chez Datchet quelques réflexions. Au matin, il annonça qu'il avait changé d'avis et prenant son bâton, il souhaita bonne route à ses amis et s'enferma dans sa chambre.

A travers la porte on parlementa. Après plusieurs heures, il finit par consentir à rejoindre Floreffe, mais à la condition qu'on vint le quérir en voiture avec deux médecins pour le soigner, car il se prétendait malade.

Tandis qu'on allait chercher les médecins, il changea encore d'avis et s'enfuit par la fenêtre. Il passa à Wanze pour voir si tout, dans son prieuré, était en ordre, y jeta le trouble pendant quelques heures et était loin déjà lorsque ceux qui le poursuivaient arrivèrent.

C'est à Huy qu'il fut retrouvé. On se disposait à pénétrer dans sa chambre lorsqu'on fut prévenu qu'il avait disposé deux pistolets à la tête de son lit. Il fallait donc encore parlementer. Toutes remontrances et promesses furent inutiles. Profitant d'un moment d'inattention il repartit, engagea pour 16 couronnes sa montre et ses boucles au Mont-de-Piété et, lesté d'argent, se rendit à Liège chez le notaire Francotte auquel il fit dresser un acte constatant qu'il avait pris possession régulière de son prieuré de Wanze.

Armé de cet acte il courut chez l'avocat Bastin et le pria d'engager une procédure pour se mettre sous la protection du Prince.

Le prieur de Floreffe devant tant de scandales était venu à Liège en personne et s'était adressé au procureur général. Celui-ci, au moment où Datchet se croyait en sûreté, le fit arrêter et conduire en carrosse dans une maison où le prisonnier serait gardé jusqu'à son départ pour le couvent. A peine enfermé dans la chambre qui lui était réservée, Datchet se barricada, tirant les meubles devant la porte et menant un bruit d'enfer. On dut donner l'assaut, fendre les panneaux à coups de hache et s'emparer de sa personne de vive force. Les bras étroitement liés on le fit revenir à Floreffe escorté par un moine syndic de Huy, deux gardes du corps et « un grand chien danois qui le suivait la tête aux talons ». On le tint deux jours à l'infirmerie pendant qu'on garnissait de solides barreaux de fer la fenêtre de sa cellule.

Avant d'être réintégré dans sa chambre transformée en prison, on soumit Datchet à l'examen de deux médecins qui diagnostiquèrent un délire mélancolique et on obtint un décret pour l'enfermer définitivement. Puis on l'écroua et l'on se crut tranquille. On l'obligeait à manger sans couteau ni fourchette. Il paraissait réellement réduit à l'impuissance.

C'était mal connaître les ressources de l'activité de notre héros. Deux jours plus tard, au milieu de la nuit, il avait faussé compagnie à ses gardiens. Mais à quel prix!

Prenant une planche du fond de son lit, il en fit un levier qu'il glissa entre le panneau et la porte de sa garde robe. Après quelques pesées la serrure sauta. Cette garde-robe formait pla-

card et son premier effort ne tendait qu'à se procurer un morceau de fer. La serrure démontée de la garde robe lui servit d'outil. Avec la platine qui formait lame, il devissa sans peine les serrures de la porte. Dès lors, sans serrure, ladite porte ne tenait plus que par les verrous extérieurs. On pouvait un peu l'entrebailler. Il glissa sa planche et les verrous sautèrent. Une seconde porte lui barrait la route au bout du couloir qui précédait sa chambre. Il la força comme la précédente. Ses pantoufles à la main il passa devant la porte de son géolier qui dormait tranquille. Les moines occupés à chanter *Complies*, n'avaient rien entendu. Descendant en hâte l'escalier, il arriva sur une terrasse dominant le mur de clôture. Il attacha son essuie-main à une branche, mais il était trop court. Alors au risque de se rompre le cou, il sauta dans l'obscurité, tomba heureusement entre deux tas de pierres, se releva et se mit à courir. Il était libre.

« Je venais de briser mes fers pour me sortir de l'abbaye. Il aurait encore fallu m'arracher à la tyrannie des préjugés; c'était une mer à boire. Tout était contre moi dans le dénuement où je me trouvais. Pire qu'un galérien j'étais sans bonnet, sans chapeau, sans cravate, sans habit, sans soulier. J'enfonçais dans la boue jusqu'à mi-jambe. J'y laissais mes pantoufles à chaque pas. Je n'avais qu'une mauvaise veste de tricot pour me couvrir et une vieille soutane blanche pour me préserver d'une pluie violente qui tombait en trombe. »

Après avoir erré un moment dans les montagnes, il descendit à Malonnes sans avoir pu trouver un habit. A la première porte où il frappa, on le prit pour un déserteur français et on refusa de le recevoir.

Il insista ailleurs. Pris de pitié, des gens finirent par lui ouvrir mais pour lui permettre seulement de se réchauffer et après un quart d'heure on le pria de chercher un autre gîte. Il retourna dans la montagne et finit par se faire recueillir chez une vieille femme.

Le 13 février tandis qu'il était tapi chez son hôtesse il vit passer un chasseur (?) de l'abbaye nommé Quinaut qui était porteur d'un fusil. Il eut très peur et ne se montra pas. Il supplia alors celle chez laquelle il était caché d'aller à Namur chez ses parents chercher des vêtements qu'il avait en réserve. Elle consentit et revint rapportant outre un chapeau blanc, un frac gris et divers objets vestimentaires, une somme de 60 livres. Transformé, Dachet partit en hâte et alla coucher au château de Fooz, sur la Meuse. De là il gagna Warnant. A peine y était-il qu'on l'avertit que des moines de Floreffe l'attendaient en embuscade. Trouvant son chapeau blanc un peu voyant, il le troqua contre le chapeau noir du maieur sans la permission du propriétaire et gagna les bois dans la direction de Dinant. Il n'osait plus se montrer car ceux qui le poursuivaient avaient répandu le bruit qu'il était fou furieux.

Le 15 il sortit des bois à 8 heures du matin et arriva à Florenne vers 2 heures. Là encore on l'avait précédé. Le proviseur de Floreffe l'attendait. Tandis que pourtant il était entré à l'auberge et qu'il attaquait un bœuf à la mode qui devait être suivi d'un succulent fricandeau, deux hommes entrèrent, examinèrent le fugitif avec un peu d'insistance. Pris de panique, il abandonna son repas et s'enfuit. Sur la grand'route, il fut dépassé par un récollet à cheval qui le prévint obligeamment que derrière lui venait à toutes brides une berline remplie de moines chargés de s'assurer de sa personne. Il fila à travers champs assurant dans sa main un solide gourdin et prêt à défendre chèrement sa liberté.

Ainsi arriva-t-il jusqu'à la Porte de France des murs de Philippeville. Il appela la garde, on lui ouvrit et il entra. Il était temps! Au moment où il pénétrait dans la place, la berline se présentait à son tour. Les hommes de garde firent observer

à ses occupants qu'on était en terre de France et qu'ils ne pouvaient avancer davantage sans faire une violation de territoire. Les moines de Floreffe déçus durent rebrousser chemin.

Le duc de Bourgogne, Louis XVbis, venait de rentrer dans le Royaume d'où il avait été tenu éloigné depuis sa naissance, mais au cours de son arrestation, il s'était laissé prendre la lettre de Louis XV et toutes les preuves de sa naissance.

MAURICE GARÇON.

(A suivre.)

Le cardinal Mercier à Paris

Ces jours-ci, une plaque commémorative a été apposée sur la maison qu'habita, en 1887, à Paris, rue Notre-Dame-des-Champs, l'abbé Désiré Mercier, professeur à l'Université de Louvain, venu suivre les leçons du célèbre professeur Charcot. La cérémonie s'est déroulée sous les auspices d'un Comité dont faisaient partie :

S. Exc. le comte de Kerchove de Denterghem, ambassadeur de Belgique;

S. Em. le cardinal Baudrillart, recteur de l'Institut catholique de Paris, membre de l'Académie française;

M. Raymond Laurent, président du Conseil municipal de Paris;

M. Jean Chiappe, ancien président du Conseil municipal de Paris, conseiller municipal du quartier Notre-Dame-des-Champs;

M. Victor Bucaille, syndic du Conseil municipal de Paris;

Le général Weygand, de l'Académie française;

M. Georges Goyau, de l'Académie française;

Le baron Ernest Seillière, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques;

M. Jean Charcot (†), de l'Académie de médecine;

M. Pierre de Margerie, ambassadeur de France;

M. Paul Claudel, ambassadeur de France;

M. Etienne Gilson, professeur au Collège de France;

M. Jacques Maritain, professeur à l'Institut catholique de Paris;

Comte Léon de Laperouse, secrétaire général du Comité.

Voici le discours que prononça M. Georges Goyau, de l'Académie française :

Le souvenir que par la pose de cette plaque nous voulons aujourd'hui commémorer mérite de faire époque dans l'histoire de la philosophie contemporaine. Du jour où un prêtre qui professait à Louvain la philosophie, l'abbé Désiré Mercier, eut l'idée de venir à Paris étudier la psychophysiologie au centre médical de la Salpêtrière, sous la direction du professeur Charcot, de ce jour-là, date l'élan qu'allait prendre l'école de psychophysiologie de Louvain, dont le prestige a fait tant d'honneur à la vieille Université. Avant de devenir le fondateur et le chef de cette école, ce fut en ce coin de Paris que l'abbé Mercier vint faire un laborieux apprentissage. Il savait toute l'importance des travaux de laboratoire de Wundt à Leipzig, mais il savait, aussi, le prix qui devait s'attacher aux recherches de la science française, et il voulait se tenir aux écoutes de ce que disait cette science, de ce qu'elle suggérait.

Certaines anecdotes qu'il aimait à confier aux lecteurs de la *Revue néo-scolastique* nous montrent avec quel intérêt il en suivit les travaux. Un jour, raconte-t-il, ses gants sortaient à demi de ses poches; on tentait un sujet en état de somnambulisme, en lui suggérant à deux reprises de voler cette paire de gants. Le sujet s'y refusait. Alors l'interne insistait en disant : Mais prenez donc les gants de monsieur; ce sont les miens, il me les a confisqués hier dans un salon. Tout aussitôt, le sujet étendait la main sur les gants de l'abbé Mercier et se les appropriait. D'où l'abbé Mercier concluait qu'en ces états d'hypnose, il serait imprudent de considérer dans les sujets les captifs exclusifs de l'inconscience et de l'automatisme; il constatait, au contraire, chez le sujet qui avait fini par le frustrer de ses gants, un sens moral très net, une délibération morale très ferme. Ainsi, cette expérience à laquelle il était mêlé comme acteur, et comme patient, et comme juge, le convainquait-elle qu'il ne faut pas se hâter d'admettre, à la légère, l'effondrement de la conscience morale, au cours des états d'hypnose. Et pour la défense du libre arbitre, pour la dignité du vouloir humain, il aimait à rappeler cette histoire personnelle, dont en un laboratoire parisien il avait été le héros.

Le contact même qu'il prit avec notre psychophysiologie française lui procura des lumières nouvelles, et grâce à ces lumières, il put donner aux synthèses de psychologie qui s'ébauchaient à Louvain des assises plus fermes et plus sûres. Il ne s'agissait de rien moins que de rechercher les harmonies entre le thomisme et la science moderne. L'observation du composé humain telle qu'elle s'offrait aux yeux du jeune prêtre dans un laboratoire comme celui de la Salpêtrière, lui rendait les plus précieux services. Arrière ce spiritualisme désuet qui, dans l'être humain, faisait trop bon marché de notre pauvre guenille. La médecine matérialiste avait beau jeu à s'insurger contre un tel spiritualisme. Mais en face de disciplines psychophysiologiques comme celles qu'inaugurait le jeune abbé Mercier, c'était le tour aux négations du scientisme de se sentir déconcertées; et l'étudiant de la Salpêtrière qui venait interroger la science française sur les plus délicats problèmes de l'âme humaine, préparait ainsi, à longue échéance, les architectures d'idées, qui feront pignon sur la route des esprits, durant le premier quart du XX^e siècle.

Il m'apparaît que mon hommage serait incomplet si je ne l'achevais par une dernière historiette. L'abbé Mercier, en ce logis où il dévora beaucoup de livres, lut en particulier le petit volume d'un physiologiste de Turin, le professeur Mosso. *La Peur*, ainsi s'intitule le livre. « Oh le joli petit livre! s'écriait Mgr Mercier lorsqu'il eut à prendre congé de ses étudiants de Louvain, et quel bien il m'a fait! Je vous invite à y puiser une leçon de force aux heures inquiètes de votre vie. Dans une lutte à armes égales, le vaincu est celui qui a peur, telle est la thèse scientifiquement démontrée, du physiologiste italien; par contre, la conscience d'être fort rend plus fort encore. »

C'est en 1906, Messieurs, que Mgr Mercier évoquait en ces termes le livre sur *La Peur*. Laissez huit ans s'écouler, et vous verrez s'engager, dans Malines, une lutte acharnée, savamment et héroïquement conduite, au nom de la liberté spirituelle, au nom de l'idée de justice, contre les prétendus droits de la force; et parce qu'au cours de cette lutte le cardinal Mercier n'aura jamais peur, ce n'est pas lui qui sera le vaincu.

Ce petit livre de Mosso sur la peur, lu dans cette maison, avait exercé sur lui une influence du même ordre que celle qu'exerçaient sur d'autres générations les vieux livres de Morale en action : de la psychophysiologie qu'il était venu chercher à la Salpêtrière, le cardinal Mercier avait beaucoup appris, beaucoup retenu; et il avait appris, il avait retenu, plus spécialement, l'art d'être un vainqueur.

GEORGES GOYAU,
de l'Académie française

En quelques lignes...

La fête de Jehanne d'Arc

Les Anglais ne brûlèrent, à Rouen, que le corps très suave de la vierge lorraine. Son âme, son âme de petite Française spirituelle et ardente, elle continue d'inspirer la doctrine des monarchistes, au pied d'un autel tout fleuri de lis.

La fête de la Pucelle était devenue une fête nationale. Jusqu'à ce jour, il ne s'était pas rencontré un gouvernement de la République, si sectaire fût-il, pour interdire à la piété populaire le pèlerinage de la place des Pyramides. Sur son cheval doré, par un clair matin de printemps, devant les Tuileries, jardin royal, la Sainte recevait l'hommage discret ou enthousiaste de mille bouquets aux trois couleurs de France. Il a fallu l'avènement du Front populaire, il a fallu la dictature du Juif Blum et de la C. G. P. pour que Jehanne d'Arc s'entendît reprocher — officiellement — le crime d'avoir bouté les Godons hors du territoire. Tandis que les masses rouges peuvent se livrer impunément à leurs provocations, tandis que Paris doit s'habituer à la forêt des poings levés et à la cacophonie des cris de haine, la manifestation digne et française des patriotes à la statue de la Pucelle est considérée, en haut lieu, comme une intolérable menace.

... Or donc, il avait été stipulé que le cortège traditionnel n'aurait pas lieu. C'est tout juste si des délégations strictement dénombrées pourraient aller s'incliner devant Jehanne. On avait fait le compte des minutes et des pas. L'hommage serait « étouffé »... C'était faire litière du sentiment populaire. Le Parisien a la liberté dans le sang. Toute atteinte à « sa » liberté le fait se cabrer, vivement. Si jamais Jehanne d'Arc ne fut fêtée comme dimanche, c'est que les flics et les ordonnances du Préfet de police avaient fait, contre Blum, le front commun des protestataires de tout rang. Combien furent-ils (plus de 300,000, disent les évaluations les plus modérées) à défiler, l'espoir au cœur, la chanson aux lèvres, devant l'héroïne très douce?...

Allons! Rien n'est perdu, aussi longtemps que la Lorraine au tranquille courage nargue, de son cheval doré, les oukases imbéciles!

Les quarante heures

Il y a quelques jours à peine, nous évoquions, dans cette même rubrique, le tableau, fort peu idyllique, d'une société que les lois de paresse (les 32 heures, après les 40) réduiraient à une sorte de jungle. Mais nous étions loin d'imaginer que la chronique des faits divers allait confirmer — tragiquement — les sombres pronostics du courriériste.

Pourtant, vous avez tous lu cette hallucinante histoire de l'opéré qui meurt, qu'on laisse mourir, parce qu'il n'a pas plu à un infirmier de prendre son service cinq minutes plus tôt qu'il n'était prescrit sur le tableau horaire. Vous voyez la scène d'ici... On se croirait au Grand-Guignol. Même odeur d'iodoforme. Même atmosphère de drame. Le chirurgien vient de recoudre la plaie. L'intervention a réussi. Mais le patient est très faible. L'anesthésie a provoqué une perte de chaleur animale. Vite, il faut le lit douillet, la couche que la bassinoire aura faite chaude à souhait! Qu'on sonne le garçon de service, et qu'il pousse jusqu'à la chambre n° 32 le brancard à roulettes!...

— Docteur, vous n'y pensez pas! Le garçon de service ne commence sa journée qu'à 13 heures : or il est midi 55. La « pause »,

croyez-vous qu'elle ait uniquement la signification que lui prête un Jouhaux? La « pause » : cela veut dire aussi, cela veut dire surtout que le règne du Front populaire est le triomphe des bras croisés. Il est midi 55 : que l'opéré patiente!...

L'opéré n'a pas patienté. Pressé de retrouver son lit, il s'est levé, tout seul, de la table nickelée. Il a jeté, sur ses épaules qui frissonnent, un linge : son linceul. Car, dans les corridors, le malheureux a pris froid. Deux jours plus tard, il mourait...

Il y avait eu, déjà, le cadavre de ce petit Lyonnais, lapidé par des « rouges » hauts comme trois pommes. Léon Jouhaux, ventre doré de la République des camarades, on n'envie pas votre sommeil!...

Sur le mot « pause »

Un slavisant fort distingué, un de ces rares polyglottes qui aient le sens du génie même de chaque langue, nous faisait observer, l'autre jour, que le vocabulaire de l'Internationale se ressent furieusement des influences soviétiques. Il y a, pour le moment, une Centrale politique (le Komintern) qui donne le « la » aux propagandistes de Moscou à travers le monde. Des communiqués, dictés au Kremlin, sont traduits en français, en espagnol, en anglais. Mais la traduction ne réussit pas toujours à masquer l'origine. Et c'est ainsi que les nouvelles d'agences, qui courent la presse anglo-saxonne, puis la presse socialiste, puis la presse antifasciste, au lendemain de la destruction de Guernica, portaient, dans le texte même, l'estampille moscovite. Il y a de ces tournures de phrases que le Russe seul utilise. Mon slavisant se faisait un plaisir de les déceler au passage. Et la même méthode de critique textuelle lui avait permis de repérer la source de cette autre information, qui date de quelques mois : les Allemands au Maroc espagnol.

En tout cas, parmi les innovations lexicales que nous devons au Komintern, il faut compter le mot « pause ». Mot si insolite en France, d'ailleurs, que les journaux ont soin de l'imprimer entre guillemets et que Léon Blum se croit obligé de le commenter longuement, à la tribune du Palais-Bourbon. Le Français, quand il occupa les usines, avait créé la métaphore idoine : « grève sur le tas ». « Pause »?... Kéksèka? Jean Prolo s'interroge. Avec son bon sens un peu court, il est tout prêt à s'imaginer qu'il s'agit d'un nouvel article du credo des vacances payées. Une pause, c'est un temps d'arrêt, quoi! Et voici qu'on lui explique qu'il s'agit plutôt de mettre une sourdine aux revendications de la classe ouvrière. L'économie se venge. La machine à produire ne tourne plus rond. Faire la « pause » signifierait donc renoncer, pour un temps, aux formules messianiques. Demain, on ne ramera pas gratis! Demain, les alouettes ne tomberont pas toutes rôties dans la bouche du cégétiste! La « pause » à la russe : pas facile à digérer, vraiment!...

« Coronation »

J'écris ceci à la veille du couronnement. Le ciel est gris. George VI sera-t-il mouillé?... En tout cas, les ordonnances de police interdisent le port du parapluie. C'est admirable. Ainsi, des centaines de milliers de loyaux sujets de Sa Majesté britannique risqueront la fluxion de poitrine pour la peine — on n'ose pas dire : le plaisir — de voir passer, au bout d'un télescope de fortune, un carrosse doré comme celui des fées. Les répétitions générales n'ont pas réussi à blaser le badaud. On veut être sur le passage du cortège. On veut pouvoir dire, du moins : « J'y étais! »

Tous les reportages s'accordent pour représenter ces fêtes du couronnement comme un énorme enfantillage. Les Anglais se

retrouvent, à l'occasion de cet événement dynastique, éternels *babies*. Et de même qu'ils rient à gorge déployée des « gags » du clown écossais, au music-hall, ils applaudiront, demain, sans arrière-pensée, les bonnets à poils des cavaliers d'escorte, les turbans des radjahs, les cols bleus des marins, les couronnes des paires, tout ce clinquant qui serait ridicule s'il n'empruntait à la dignité candide de la foule son symbolisme émouvant. Car l'acteur le plus singulier de ces cérémonies d'un autre âge, c'est la foule. Pour faire profession de traditionalisme, elle n'a pas besoin de se déguiser, la foule anglaise. Il lui suffit d'être elle-même. Midinettes, cockneys, vieilles filles aux dents jaunes, employés du *Stock Exchange*, les mangeurs de roostbeaf saignant et les vétérans de l'armée des Indes, les joueurs de tennis sur herbe et les fidèles de l'archevêque d'York : ils seront tous là, patients et admiratifs, loyaux et orgueilleux, Anglais, Anglais jusqu'au bout des ongles, jusqu'à la racine de leurs cheveux rouges. Ils seront Anglais d'une manière à la fois naïve et agressive. Parce que le séculaire édifice a vacillé, un moment, sur sa base. Parce que, quelque part en France, dans un château de cette Touraine où toutes les pierres parlent des fredaines royales et des favorites aux longs desseins, une Américaine tient captif le roi de cœur, cet Edouard qui ne voulut pas être Edouard VIII.

Les fêtes du couronnement ont leur côté pittoresque. Il faut aller plus profond. Un pays se grandit qui, dans l'adversité, refuse de se démettre. On savait que les boxeurs d'Angleterre encaissaient les coups durs. On sait, aujourd'hui, que la nation tout entière a de l'estomac. « Nous reconstruirons une autre flotte et nous couronnerons un autre roi » : c'est ainsi que les Anglais de Baldwin vengent l'aventure de la *Home Fleet* et la désertion d'Edouard.

Imperium, anno I

Pendant que Londres et toute l'Angleterre et l'Empire s'apprêtent à célébrer le couronnement (il y a bien, qui fait exception à la règle d'enthousiasme, un fakir rebelle, dans ses montagnes inaccessibles), l'Italie est à la joie du premier anniversaire de sa conquête d'Afrique. L'Italie, elle non plus, ne sera pas présente à Westminster. On le dit comme on le pense : c'est regrettable. Ne cherchons pas, ici, à dresser le bilan des responsabilités. On a commis, de part et d'autre, de lourdes maladresses. Et si le fascisme louche, à l'heure actuelle, du côté de l'hitlérisme, si le fameux axe Rome-Berlin menace de compromettre l'équilibre du front latin, c'est que, par deux fois, on s'est ingénié, sous le couvert de Papelardie, à détourner Mussolini de la Méditerranée.

Tous les amis sincères de l'Italie — et il en reste, il en reste même beaucoup! — sont d'accord pour souhaiter qu'une politique de large compréhension prenne le pas sur les malentendus, les soupçons et les équivoques.

En attendant, par les voies triomphales de Rome parée comme aux plus beaux jours, ont défilé les vainqueurs de la campagne éthiopienne. Le peuple acclamait surtout les guerriers indigènes, superbes, il faut le dire, avec leurs ceintures écarlates, le fusil tendu à bout de bras, les dents éclatantes dans le visage cuivré. L'Empire est né. L'Empire continue. Certes, la domination italienne a rencontré quelques résistances. Le contraire eût été proprement inouï. Lors de l'attentat contre le maréchal Graziani, les représailles furent sans merci. Mais si l'on songe à la pacification marocaine, si l'on évoque ces expéditions punitives que les Anglais doivent entreprendre, aujourd'hui encore, contre les tribus révoltées du Nord de l'Inde, on doit reconnaître que l'Italie fasciste se trouve aux prises avec les mêmes difficultés que les autres puissances coloniales — exactement.

Ce qui empoisonne l'atmosphère, c'est l'attitude hypocrite des

prédicants de Genève ou d'York, lesquels refusent systématiquement d'appliquer au Duce les règles du *fair play*. Puisse l'affirmation grandiose de l'Empire *anno I* décourager les fauteurs de troubles et les semeurs de zizanie. Qu'on le veuille ou non, l'Italie est un facteur essentiel de la pacification de l'Europe et du monde. Et — nous y insistons, parce que c'est l'expression de notre sentiment le plus cher — nous autres, Belges, nous n'avons rien à gagner à voir les Romains de 1937 chercher leurs alliés sur la route de Germanie.

C'est l'occasion de relire Tacite.

Une « pasqueille » liégeoise sur le siège de Vienne

Dans le numéro 1 d'une nouvelle revue (*Les Dialectes belgo-romans*), publiée par la très vivante compagnie des « Amis de nos dialectes », M. Jean Haust, professeur à l'Université de Liège, publie le texte fort curieux d'une « pasqueille » wallonne qui doit avoir été composée, au lendemain de la délivrance de Vienne, par un soldat qui aurait pris part en personne, du 12 juillet au 12 septembre 1683, à ce « dessiement » fameux.

La « pasqueille », rimée est pleine d'intérêt pour l'histoire de notre ancienne littérature dialectale. Mais ce qui en augmente encore le piquant, c'est le commentaire historique dont M. Henri Grégoire, professeur à l'Université de Bruxelles, enrichit la trouvaille du philologue.

On connaît le flair étonnant de M. Grégoire. Personne ne sait comme lui éclairer un sujet par la méthode des rapprochements. Et comme sa culture est proprement unique, comme ses connaissances de polyglotte lui permettent de se mouvoir d'une démarche allègre à travers toutes les périodes de la littérature comparée, nous tenons en lui un des « découvreurs » les plus perspicaces de l'heure présente.

M. Grégoire a eu la chance de pouvoir confronter la « pasqueille » liégeoise avec le journal du siège, tenu par un officier d'état-major. La conclusion s'impose : notre soldat wallon n'a rien inventé. Il ne s'agit donc pas, comme on pourrait le croire à première vue, d'une relation de fantaisie. Tout est vécu, noté sur le vif. Mais, tandis que l'officier juge les événements de haut, voit la bataille dans toute son ampleur, le brave combattant se borne à relever, dans son savoureux patois, les épisodes menus et héroïques de ce coin de bastion où il faisait, vaillamment, son métier d'homme de guerre. Il y a comme une veine d'émouvante gouaille dans ces vers sans prétentions, mais non sans panache. C'est ainsi que nos grognards de l'épopée napoléonienne eussent conté leurs aventures, s'il leur avait pris fantaisie de les conter en bouts rimés. De plus, l'exactitude du témoin est un élément précieux pour l'historien de la légende épique. En 1683, le Wallon a déjà la tête épique : il lui manque — simplement — une tradition (écrite ou orale). Mais comme cette tradition fait défaut, le barde ingénu se garde bien de tomber dans le piège des expressions toutes faites, des clichés rebattus. Sincérité égale naïveté. Cela a son mérite.

Et il ne nous déplaît pas de voir confirmer, par la leçon des documents confrontés, ce renom de vaillance que les régiments de Wallonie s'étaient acquis sur tous les champs de bataille. En fait de patrimoine héroïque, nous ne devons rien à personne.

« Tu quoque!... »

Ainsi donc, les humanitaires à sens unique viennent de lancer un manifeste contre la destruction de Guernica. Les légendes ont la vie dure, surtout si elles sont préparées et soigneusement entretenues par la presse judéo-maçonnique. Parce qu'il a plu

à quelques journalistes anglais, obéissant aux consignes du Komintern, de crier *raca* sur les avions de Franco, parce qu'il a paru expédient aux séparatistes basques de se venger de la défaite par la calomnie, voici la coalition, contre l'Espagne blanche, de tous les amis de l'Espagne rouge! M. Louis de Brocquère agite sa barbe de prophète. M^{lle} Isabelle Blum tient à justifier sa parenté spirituelle avec le chef du Front populaire français. Des listes circulent. Des meetings sont annoncés. L'ombre se lève, tragique et menaçante, des représailles.

Mais que Tolède, ville sacrée pour tous les amants de l'art, ait été pilonnée par les mortiers russes; mais que Irun, Saint-Sébastien, Eibar aient été incendiées par les « dynamiteros » et les pétroleuses; mais que des dizaines de milliers de femmes, d'enfants, de prêtres, de religieuses aient été brûlés, dépecés, violents par les hordes sauvages du *Frente crapular* : nos bien-pensants et nos vertueux n'y trouvent rien à redire...

Parmi les défenseurs des Basques, on relève le nom de François Mauriac. Et d'aucuns de se voiler la face. Nous ne partageons pas leur étonnement.

Il y a quelques années, le tenancier de cette rubrique se vit traité de tous les noms d'oiseaux pour un article (d'ailleurs signé) où il s'était permis de dénoncer en Mauriac un mauvais maître de la jeunesse catholique. Il ne s'agissait pas de critique littéraire. Mauriac est un grand écrivain. Il s'agissait d'influence. Quand on vit dans la hantise du péché qui fait les mains moites, quand on se tient perpétuellement sur la corde raide du jansénisme récalcitrant, on est assez mal venu de jouer au directeur de conscience.

A force de s'abriter *sub umbra alarum nigrarum*, Mauriac a fini par céder à l'Archange des ténèbres. Sa sensibilité est devenue malade. Cet émotionnel cultive l'émotion. Alors, c'est couru : on opte pour les Basques, pour Guernica la martyre. François Mauriac du côté d'André Malraux : nous aurons tout vu! Mais ce n'était pas si difficile à prévoir...

Les monnaies de l'Empire

La Rome antique aimait d'immortaliser dans le métal (or, argent, bronze) les fastes de la *res publica*. Mussolini, fidèle à cette tradition, vient d'ordonner que fussent frappées, à l'occasion du premier anniversaire de l'Empire, de nouvelles monnaies.

Elles sont du goût le plus sûr, dues à l'art de Giuseppe Romagnoli, de la célèbre Académie Saint-Luc.

Sur l'avers, elles portent toutes, sans exception, l'effigie de Victor-Emmanuel, empereur et roi. Le Souverain, qui est lui-même, un numismate très distingué, y apparaît sous les traits graves du soldat. Au revers, le faisceau du licteur et les armes de Savoie se mêlent à d'autres motifs éloquemment symboliques.

Les pièces d'or montrent un légionnaire en marche, ou bien (celles de 50 livres) l'aigle impériale du régime : celle-là qui prend son vol à droite du Capitole. Les pièces d'argent proposent à notre admiration le quadrigé triomphal, l'Italie d'outre-mer, debout à la proue de son navire, ou cette Mère, emblème de la fécondité; et qui évoque la *Magna Mater* des anciens. Dans la série des monnaies de nickel, l'aigle qui s'accroche au faisceau est entourée d'une couronne de laurier (on a repris le motif fameux de la République romaine de 1849); sur les pièces de 0.50, toujours l'aigle, mais campée dans une autre attitude; la pièce de 0.20 s'orne d'une tête très caractéristique de l'Italie fasciste et de Savoie. Et il n'est pas jusqu'aux sous de bronze qui, témoins de l'esprit d'économie d'un peuple sobre et laborieux, ne rappellent, par des motifs d'une haute inspiration, l'œuvre rédemptrice et victorieuse qui s'achevait, le 9 mai 1936, par l'occupation d'Addis-Abeba.

Le Chanoine Hector Hoornaert⁽¹⁾

Je tiens pour un précieux privilège l'occasion qui m'est offerte de rendre aujourd'hui publiquement hommage, au nom des *Scriptores Catholici*, à un homme, à un écrivain, à un artiste, à un savant, à un prêtre dont je m'honore d'avoir été l'ami et qui m'apparaît comme une des plus nobles figures à proposer à l'admiration et à l'exemple de ceux qui, dans les générations nouvelles, nourrissent le culte de ce qui est vrai, de ce qui est beau, de ce qui est bon. D'autres, parmi nos confrères, et je pense par exemple à Firmin van den Bosch et à Maurice Dullaert, auraient certes mieux que moi défini le caractère, la vie et l'œuvre du chanoine Hector Hoornaert. Ils eussent mieux que moi traduit les sentiments que nous éprouvions en commun pour ce cher compagnon de nos goûts et de nos luttes qui était de quelque vingt ans notre aîné, mais dont la bonté foncière et l'étonnante jeunesse de cœur suffisaient à combler, au point de l'effacer, le fossé que le temps aurait pu creuser entre nous.

Mais puisqu'ils ont voulu me laisser cet honneur et ce soin, c'est avec joie que je me livre à la tentation d'évoquer un moment cet être exceptionnellement doué pour le service de Dieu et le service de la Beauté et chez lequel l'intelligence, la sensibilité, la vaillance dans le travail et l'apostolat s'équilibraient en une parfaite et rare harmonie.

C'est à Gand que mes souvenirs les plus lointains me le rappellent, lorsque nous nous retrouvions, à l'ombre de Saint-Bavon, au premier étage de la librairie Siffer, au comité de rédaction de ce *Magasin littéraire* dont Jean Casier, le chantre des « Poèmes eucharistiques », était l'âme candide et incandescente. Le *Magasin littéraire*, au titre ingrat et désuet, fut, ne l'oublions pas, en cet âge quasi préhistorique de 1880 et 1890, une audacieuse revue d'avant-garde où s'annonça, avant *Le Drapeau*, avant *Durendal*, avant *La Lutte*, presque en même temps que *La Jeune Belgique*, mais dans le climat même de notre foi, ce printemps vivifiant et tout fleuri de promesses que notre pays a vu s'épanouir pour son profit et pour sa gloire. Des écrivains de France y collaboraient parfois. Henry Bordeaux, jeune avocat à Thonon, y fit ses premières armes et le *Magasin littéraire* accueillit un jour un étincelant manuscrit de Léon Bloy : « La Chevalière de la Mort », pour lequel l'auteur du *Désespéré* avait vainement cherché un éditeur à Paris.

Les séances de notre comité étaient présidées par Hermann de Baets, avocat puissant et entraînant, qui nous réunissait parfois à sa table amicale. Son tempérament de prime-saut, son indépendance, son ardeur combative, ses dons d'animateur apparentaient notre président à Edmond Picard qu'il dépassait même en éloquence naturelle. L'abbé Hector Hoornaert lui tenait tête dans ces conversations sans apprêt et à bâtons rompus où les idées étaient débattues au gré des événements de la vie des arts et des lettres. Il fallait l'intimité de telles rencontres pour que Hoornaert se détendît, car la première impression qu'il donnait à qui l'approchait était toute de dignité et de réserve. Mais dans un milieu aussi favorable à la liberté que ces réunions d'amis, quelle métamorphose ! L'œil vif et pétillant, il savait

écouter tout en laissant deviner parfois, d'un sourire amusé et malicieux ou d'un geste étonné, la répartie spirituelle par laquelle il allait, l'instant d'après, mais à point nommé, compléter ou corriger telle appréciation ingénieuse ou tel paradoxe excessif. Il arrivait alors que sa verve se déchainât en larges éclats d'un rire bon enfant de l'effet le plus contagieux. Nul dans ce petit cénacle du *Magasin littéraire* n'était plus cultivé et mieux informé que ce professeur de poésie du Collège Saint-Louis de Bruges, à qui Homère et Sophocle, Virgile et Horace n'étaient pas moins familiers que les classiques français du grand siècle ou que les épigones du romantisme et de l'école parnassienne. Et le musicien accompli, qui doublait en lui le poète, fut un des premiers à révéler chez nous le génie d'un Grieg et d'un Vincent d'Indy. Nous sûmes alors, par la rumeur publique, que chaque année, depuis quelque vingt ans, il composait à l'usage de ses élèves une tragédie en cinq actes et en vers. Il ne s'en vantait pas. D'ailleurs, il ne se vantait de rien. Mais ce fut peut-être ce don lyrique en un genre qu'il avait délaissé, qui réclama et prit sa revanche lorsque, quelques années plus tard, résidant à Menin et avec la complicité de Pol Demade et de Maurice Dullaert — et je pense bien que Firmin van den Bosch était aussi de la fête — il commit, sous le titre d'*Africus*, une parodie demeurée fameuse dans les fastes de la littérature négrophile :

*Et la rime est pour moi tout à fait conséquente
Car chacun de mes vers vaut quatre francs cinquante.*

C'est dans le *Magasin littéraire* qu'il publia, au cours des ans, des récits de voyages vivants et colorés qui entraînaient le lecteur à sa suite en Norvège, en Rhénanie ou dans l'Afrique du Nord, ainsi que des scènes de la vie de collège et surtout des contes où la philosophie et l'histoire ajoutaient leurs prestiges à ceux d'une imagination toujours en éveil, tels que le *Larcin des Mages* et le *Sourire de Ramsès*. C'est dans la même revue que parurent nombre de ses poèmes, et notamment ses *Ballades russes* dont l'apparition coïncida à peu près avec une période d'engouement pour cette race d'âmes vagues et résignées, d'idées obscures et nomades, que les romans de Tolstoï et les études de Melchior de Vogüé avaient mise à la mode. Cette Russie qu'il a parcourue lui inspire des poèmes dont la rude facture, qui rappelle souvent celle d'un Leconte de Lisle, ne fait point de tort à la pensée. Il décrit les moujiks et les aime :

*Vigoureux et passifs ils labourent la terre,
De leur campagne immense ils boivent le mystère
Et d'une foi solide absorbent l'aliment.*

*Et sous les plis grossiers de leur sayon de bure,
Où des cœurs non usés battent paisiblement,
Germe le mâle sang qu'attend l'Œuvre future.*

L'œuvre future... Sa sympathie pour ce peuple encore fruste ne prévoyait certes point cette œuvre future ainsi qu'elle s'est brusquement révélée à nous et telle qu'elle nous menace aujourd'hui. La dernière de ses « Ballades » revendique, pour Moscou, l'aïeule vénérée

qui berça tendrement les Tsars dans leur berceau

l'honneur de ramener les Slaves au grand destin asiatique dont ils se sont écartés :

*Méprisez les langueurs du monde mécréant,
Ames de l'avenir. Et que l'Occident tremble
En voyant Pétersbourg rentrer dans le néant !*

Il avait ainsi connu, aimé et chanté le peuple des steppes. Il devait connaître, aimer et chanter le peuple des sierras.

De 1894 à 1900, il vécut à Madrid, où notre gouvernement

(1) Discours prononcé le 2 mai 1937 à l'inauguration à Bruges du mémorial en l'honneur du chanoine Hector Hoornaert érigé par les *Scriptores Catholici*, et qui fut suivi de la Réponse du chanoine Rodolphe Hoornaert, son neveu, et, comme lui, curé du Béguinage.

l'avait appelé à réclamer et à restaurer pour nous une ancienne et curieuse maison religieuse et hospitalière : Saint-André des Flamands, fondée au cœur de la capitale espagnole sous le règne de Philippe IV par un Anversois, Carlos de Amberès, au profit des ressortissants des Provinces belgiques.

Ce long contact avec la vie d'un pays dont l'éthique est naturellement rigide et sévère devait exercer sur lui une profonde influence, car la mentalité des hidalgos s'alliait sans effort à je ne sais quoi de chevaleresque dans son propre caractère comme dans son être physique. Et comment nous défendre aujourd'hui d'une émotion poignante à relire, comme je viens de le faire, ce livre intitulé : *D'après les Maîtres espagnols*, qui est pour une moitié un essai de critique artistique et pour l'autre moitié un florilège d'une centaine de poèmes, et qui constitue sans doute son œuvre maîtresse dans l'ordre littéraire, tandis qu'une autre œuvre inspirée elle aussi par l'Espagne : sa monumentale traduction, commentée et en quatre tomes, de saint Jean de la Croix, marque la maîtrise de sa science et de sa piété dans le domaine de l'ascétisme et de la théologie mystique.

D'après les Maîtres espagnols, c'est le fruit de ses longues stations et méditations dans ce merveilleux Musée du Prado, où les trois grandes écoles rivales du XVI^e et du XVII^e siècle confrontent leur génie. L'art italien et l'art flamand y triomphent peut-être : celui-là par la caresse des lignes, celui-ci par l'éclat des couleurs. Mais l'art transpyrénéen, moins enclin à la fougue et à l'exubérance, moins séduisant parce que moins sensuel, leur oppose à tous deux, dans ses panneaux et ses toiles aux tonalités plus discrètes, la noblesse supérieure de son sobre vérisme et la profondeur de son inspiration chrétienne. Après avoir, dans une préface du goût le plus sûr, analysé la peinture espagnole dans ses caractères permanents et dans sa curieuse évolution, Hoornaert entreprend cette gageure, et il y a brillamment réussi, de transposer chacun des chefs-d'œuvre de cette peinture en un sonnet de forme classique et de style impeccable. Il n'est que de parcourir avec lui cette galerie glorieuse pour comprendre toute la vocation de cette race ibérique à la fois raffinée et farouche, austère et véhémence, mêlant la sagesse et la démence dans l'histoire commune de l'humanité.

Voici Juan de Juanès :

doux, humble, souriant et prodigue d'azurs.

Voici José de Ribera : « qui trempa ses pinceaux dans les larmes humaines ». Voici le grand Velasquez, « peintre de la noblesse et de l'autorité, le plus équilibré des peintres.

Voici Esteban Murillo : « au rêve de candeur et de saine mystique », et puis voici l'énigmatique et troublante sécheresse du Greco et le modernisme hallucinant de Francisco Goya

aux âpres visions de morts et de sorcières.

Quel accent prennent aujourd'hui pour nous des vers comme ceux de sa « Fusillade » :

*de la nuit, de l'horreur, une odeur de batailles
et l'on vient de coller au mur des insurgés.*

Mais reposons plutôt nos regards et nos pensées sur quelqu'un de ces maîtres édifiants d'où se dégage mieux la note générale, grave et mystique, de ces œuvres qui, si l'on en excepte les portraits des palais royaux, furent surtout créées pour des moines, hommes de solitude et de recueillement. Relisons, parmi tant d'autres poèmes que je pourrais choisir, la *Dormition de la Vierge*, d'après Correa, qui reflète bien la manière de ces transpositions littéraires :

*De notre Mère à tous voici l'heure dernière;
Sainte et vieille, elle gît sur son lit de douleur,
Et les Douze, debout, épiaient leur malheur,
Écoutent Jean qui dit la suprême prière.*

*Près du chevet, penché discrètement, saint Pierre,
Qui sait le rituel, pense à la Chandeleur,
Et, pour donner l'exemple à tout chrétien qui meurt,
Tend un cierge où vacille une fleur de lumière.*

*Tout est simple et pieux, et le peintre a pris soin
— Car l'art poursuit le vrai — de mettre en évidence
Un choix de fruits exquis sur un plat de faïence.*

*Et de nous présenter, à genoux dans son coin,
Le Donateur qui suit la scène d'un air grave,
Avec, sur son manteau, la croix de Calatrave,*

C'est à Madrid qu'Hector Hoornaert écrivit aussi la *Nef du Marchand*, d'après Calderon de la Barca, qui parut précédée d'une étude sur le théâtre allégorique castillan. C'est enfin pendant le même séjour qu'il composa celui de ses ouvrages où il se donne le plus complètement, prêtre et poète confondus, en une émouvante apologie poétique qu'il intitula : *L'Heure de l'Âme*, et qui mériterait, à elle seule, de sauver son nom de l'oubli.

La première année du siècle ramène Hector Hoornaert au pays natal. Son évêque, Mgr Waffelaert, qui l'a toujours tenu en haute estime et dont il deviendra plus tard le secrétaire, lui confie une cure à Bruges. Mais quelle cure ! Celle de ce Béguinage princier qui, pour toute âme éprise du charme de traditions à la fois imprégnées d'art et de piété, apparaît comme une sorte de miroir pittoresque et sacré de la vieille et noble cité flamande. Et c'est dans ce presbytère qui regarde le « Lac d'amour » et dont les petits vitraux plombés vibrent aux proches sonneries dont est scandée la journée des saintes filles à l'abri du monde, c'est dans ce cadre qui semble fait pour lui que le chanoine Hector Hoornaert poursuivra pendant vingt-deux ans et qu'il achèvera sa vie de pensée et de travail.

C'est là que je vins le surprendre le 21 octobre 1918, lorsque arrivé sur les talons de notre armée, j'eus la joie de saluer la ville libérée après qu'elle eût, pendant quatre longues années de guerre, subi, avec quelle dignité, toutes les affres et toutes les souffrances d'une impitoyable servitude. Enfin libérée de ce martyr, Bruges, pour accueillir nos soldats vainqueurs, s'était parée comme pour une procession du Saint-Sang. Les cloches — celles qui avaient été respectées — chantaient à toute volée, mêlant leur voix de bronze aux acclamations de la rue et au *Magnificat* entonné dans les églises. Et quelle leçon que ce majestueux beffroi des Halles, témoin de nos vieilles libertés civiques, qui souriait, dans le ciel bleu, à la rédemption de la Patrie. Du haut jusqu'au bas, il était tout pavoisé de drapelets et de pavillons qui étaient les trophées rapportés par les sous-marins allemands de leurs expéditions meurtrières et que les envahisseurs avaient oublié d'emporter dans la précipitation de leur fuite.

Le presbytère du Béguinage avait connu aussi ses heures d'angoisse, et, à la vérité, ces heures ne semblaient pas encore tout à fait révolues car, au moment de ma visite, mon ami le chanoine me montra — et je retrouvai dans son geste le philosophe et l'ironiste que je connaissais bien — un entassement de gros projectiles tout prêts à servir et qu'une délicate attention de l'occupant avait accumulés au pied même de sa demeure. Quelle joie de retrouver alors, contrastant avec la fièvre de ces moments tant

OLIVETTI

LA MARQUE DE
CONFIANCE



Modèle MIKRON
Une machine à écrire robuste
à la portée de chacun. 50 fr.
par mois ou 995 fr. comptant.



Modèles
SIMPLEX et ICO portatifs
pour le travail courant et les
déplacements. A partir de
75 fr. et 88 fr. par mois.



Modèle OLIVETTI M. 40
la machine idéale pour le bu-
reau. 12 avantages exclusifs.
A partir de 176 fr. par mois.

DEMANDEZ, SANS ENGAGEMENT,
NOTRE DOCUMENTATION GRATUITE

OLIVETTI

35, RUE DE L'ÉCUYER • BRUXELLES

Service partout

Galerie BOUCKOMS

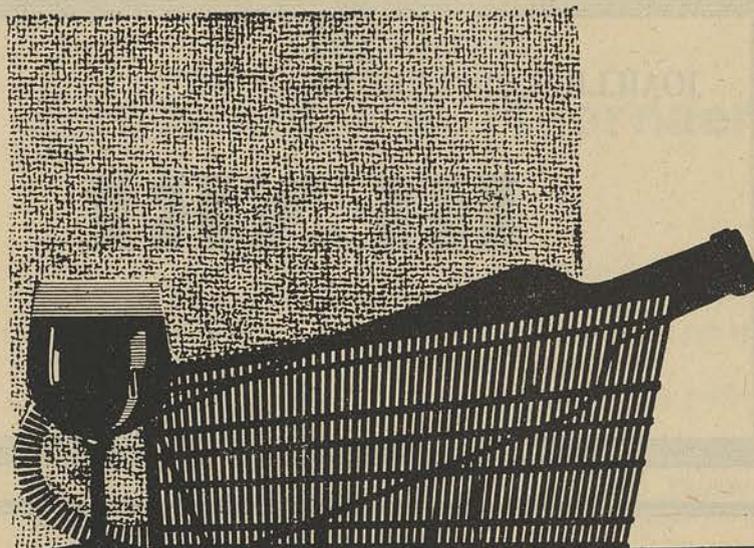
47, boulevard d'Avroy — LIÈGE

La maison du TAPIS

Le plus grand choix

Prix les plus bas

Qualité garantie



VINS

récolte 1931

PRIX NOUVEAUX

BONS COTEAUX

La bouteille Frs.

CLOS ST-GEORGES

La bouteille Frs.

COTES DE SAILLAC

La bouteille Frs.

CLOS DU MANOIR

La bouteille Frs.

3²⁵
4⁰⁰
5⁰⁰

★ Tous nos vins rouges de table
sont garantis **pur jus de raisin** ; ils
proviennent exclusivement de vigno-
bles dont la production est soumise
à la législation française.

DÉGUSTATION GRATUITE

A NOTRE RAYON DE VINS

AU BON MARCHÉ

VAXELAIRE • CLAES • BRUXELLES

JOAILLIER-ORFÈVRE D'ART

HENRI OPPITZ

24, AVENUE LOUISE

Téléphone 11.88.69

Vous devez essayer les Huiles Multi-Sol-Gulflube :



- 1 Votre kilométrage augmentera de 20 à 25 %.
- 2 Plus de dépôts grâce à leur haute résistance à l'oxydation.
- 3 Elles produisent peu de calamine : d'où mouvement libre pour les segments et soupapes et pas de dépenses de décalaminage.
- 4 Elles résistent aux plus fortes chaleurs de l'été.
- 5 Vous démarrerez facilement en toutes saisons.
- 6 Les coussinets de votre voiture ne seront pas attaqués.
- 7 Meilleur graissage quelle que soit la marque de votre voiture.
- 8 Film d'huile très résistant.
- 9 Elles conservent une grande fluidité en hiver.
- 10 Elles sont raffinées par solvants sélectifs.
- 11 Nos huiles se vendent en gros et au détail.

VOUS LES ACHÈTEREZ PARTOUT EN BELGIQUE, SOUS LA GARANTIE DU DISQUE ORANGE

S. A. DES HUILES SPIDOLEINE

Toutes les huiles pour l'automobile, l'aviation et l'industrie

24, MEIR, ANVERS

Huiles de vaseline, vaselines pharmaceutiques et industrielles



LES PLUS DIFFICILES

sont satisfaits lorsqu'on leur sert une cuisine préparée avec l'Extrait de Viande Liebig qui améliore les mets auxquels il est incorporé, les rend plus digestifs et facilite la préparation des plats les plus compliqués.

Et songez aussi que l'Extrait de Viande Liebig vous permet de réaliser une économie considérable!

EXTRAIT DE VIANDE LIEBIG
AMÉLIORE LA CUISINE • DIMINUE LA DÉPENSE

attendus et que traversaient déjà de nouvelles et vagues inquiétudes, sa sagesse et sa bonhomie et d'entendre de sa voix tantôt grave et tantôt secouée du rire le plus franc, le commentaire des journées de servitude, de misère, de bombardement, mais aussi de vaillance simple et tenace et parfois héroïque.

Je ne le revis plus qu'une ou deux fois avant qu'il ne prit congé de ce bas monde. Ayant mis au point son magistral travail sur Jean de la Croix, il avait consacré à un grand et beau livre sur le Béguinage, illustré par Reckelbus, une bonne partie de ses veilles, absorbé qu'il était, tout au long du jour, par les devoirs de son ministère, ceux de son apostolat auprès des communautés dont il assumait la direction spirituelle et ceux de son secrétariat à l'évêché.

Mais l'heure du congé approchait. Elle sonna aux premiers jours de septembre 1922 et pour dire quel accueil lui fit ce parfait serviteur de Dieu, je ne puis mieux faire que de céder la parole à l'un de ceux qui furent témoins de ce grand départ : « La sœur infirmière, qui l'assista, répétait : « J'ai vu mourir bien des prêtres. Je n'en ai point vu qui fussent morts plus saintement. » Avec ce stoïcisme qui n'étonnera nullement ceux qui l'ont connu, dès l'instant où il s'était senti sérieusement atteint, il avait fait à Dieu le sacrifice de sa vie. Il s'était rendu semblable à ce saint auteur qu'il vivait en même temps qu'il le traduisait, dégagé de toute attache terrestre. « Enfin, disait-il, je vais pouvoir, comme saint Jean de la Croix, m'unir au Christ. » Il morigénait ceux qui, autour de lui, devant la sublimité de sa fin, ne pouvaient s'empêcher d'avoir un moment d'émotion : « Pas de sentiment, surtout pas de sentiment; tout cela est humain, trop humain. » Comme on voulait à tout prix lui faire espérer un retour à la vie et à la santé, il arrêta d'un geste son interlocuteur et, avec cette verve pittoresque qui ne l'a jamais abandonné : « Ah! non, j'espère bien que cette plaisanterie ne va pas recommencer. »

Du moins, s'il ne dépend pas de notre amitié et de notre admiration de lui infliger un démenti ni de le ressusciter, nous pouvons contribuer, en quelque mesure, à prolonger l'écho de sa pensée et de son action. Un jeu heureux de la Providence, qui prend presque l'aspect d'un cas d'hérédité sacerdotale, a voulu que beaucoup de sa personnalité et de son talent nous soit continué en un autre chanoine Hoornaert, qu'un livre de premier ordre sur *Sainte Thérèse écrivain*, — autre reflet de la catholique Espagne, — a mis à son tour à l'honneur de nos Lettres.

Pour aider comme ils le peuvent à perpétuer le souvenir de celui qui a disparu, les *Scriptores Catholici* ont voulu ériger ici ce mémorial que l'art d'un Huygelen a fait digne de son noble objet.

Dans ce décor du *Minnewater*, où plane encore quelque chose de son âme, cet hommage dira à tous ceux qui passent le nom de ce grand écrivain du pays flamand qui se révéla un maître de la langue française et qui fut, lui aussi, suivant le mot de Dante, « une lumière intellectuelle, toute pleine d'amour ».

H. CARTON DE WIART.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique

des idées et des faits

Réponse du Chanoine R. Hoornaert

Hier soir, tandis que, réfléchissant à tout ce qui devait se faire aujourd'hui en l'honneur du chanoine Hoornaert, je relisais ses vers, dans cette demeure tranquille où son esprit est resté vivant, son ombre s'est penchée sur moi.

Il avait cet air un peu ennuyé que je lui ai connu, parfois : une moue désabusée, avec un rien d'ironie.

Et je *sentis* sa pensée sans qu'il eût besoin de l'exprimer : « Pourquoi tout ce tapage! » J'avoue que j'étais gêné. J'éprouvai le besoin de lui expliquer, de lui présenter des excuses : « Vos amis seront là; pas tous, car beaucoup vous ont déjà rejoint, mais ceux qui survivent; les bons amis fidèles de jadis : les Carton de Wiart, les Van den Bosch et d'autres... »

Ils seront là, ils diront leur très vieille amitié; la presse sera là pour vous rendre hommage, et les *Scriptores catholici* et beaucoup d'admirateurs inconnus; et cela nous fera du bien à tous et cela nous rendra heureux! »...

Son visage reprit son expression de large sérénité et il me dit : « Allons! il faut beaucoup les remercier! Tous!... »

* * *

Messieurs, vous avez exalté le poète, l'écrivain; nous avons connu davantage l'homme de l'intimité, simple et bon, le prêtre modeste, en la compagnie de qui j'ai travaillé pendant dix ans. Simple et bon!

Il n'a jamais travaillé pour sa gloire. Il a ouvert, simplement, en bon artisan du verbe, sans chercher à occuper un piédestal.

Il avait horreur de la foule, et en particulier du fracas de la politique. En ses débuts, en des circonstances spéciales, il écrivit le *Drame d'Heule*. Quoique cette publication ait eu un certain retentissement, il ne reviendra plus jamais à de tels sujets. Sa pensée ne l'orientait pas vers l'extérieur.

Son *Heure de l'âme*, qui est peut-être son chef-d'œuvre, débute par ces vers si actuels :

*Du bruit, partout du bruit! La houle des paroles
Remplit nos jours navrés d'une immense rumeur;
Parlout des mains qui font le geste du semeur,
Et parlout sur les champs des splendeurs d'herbes folles.*

Dans sa chambre de travail, on pouvait lire sur le manteau de la cheminée, ces paroles de l'*Imitation* : « Chaque fois que je m'en suis allé parmi les hommes, j'en suis revenu moins homme. »

Simple et bon; il était prêtre avant tout; et sous l'impassibilité parnassienne qui était le climat de son école, on sent dans toutes ses œuvres battre son cœur sacerdotal.

Sa bonté ne sacrifiait rien du principe, mais il était très large dans ses conceptions et la gravité du péché ne l'a jamais écarté du pécheur.

Cette largeur d'idées lui permit d'approcher bien des âmes et de pénétrer dans bien des milieux d'ordinaire fermés au prêtre. Si Edmond Picard, si Jules Destrée, si d'autres, qui pourtant ne méritent le titre de *Scriptores catholici* dans aucune langue, étaient encore du nombre des vivants, je suis sûr qu'ils s'associeraient de cœur à votre geste d'aujourd'hui. Hoornaert avait

des amis dans tous les milieux et, nous l'avons entendu maintes fois, il en éprouvait une joie presque enfantine.

Prêtre, il savait qu'on peut chercher et trouver Dieu partout, et il s'inquiétait peu de ce que pense l'homme. Ce n'était donc pas pour lui, ni pour sa propre gloire qu'il cherchait à se faire des amis.

Il a traduit avec ferveur telle phrase de saint Jean de la Croix : « Celui qui par amour très pur travaille pour Dieu, ne s'inquiète pas de ce que les hommes l'ignorent. »

Hector Hoornaert était dans toute la forme du terme *un Sage* : Il avait si peu d'estime pour la gloire! il savait si bien de quoi sont faites nos vanités creuses :

*O les petits plaisirs du temps,
Un peu de rire, un peu d'écume,
Et... le réveil plein d'amertume.*

*Oh! la leur des courts instants,
Et demain, s'en aller en terre
Dormir le sommeil solitaire.*

*Et sur l'oreiller du caveau
Vider l'orgueil de son cerveau!...*

Sérénité du Sage, qu'à ne point le connaître dans l'intimité on eût pu prendre pour du scepticisme.

Ce n'est ni un sceptique, ni un désabusé qui a écrit ces vers :

*Vivez du pain d'en-haut! que votre soif vous mène
Vers l'urne où but le cœur de la Samaritaine;
Vivez d'âme; lutez, veillez, priez, aimez
Et votre esprit, bridant les désirs affamés,
Et passant de la chair au monde de la gloire
Dressera sur le temps son œuvre et sa victoire!...*

Mesdames et Messieurs, au nom de la famille et des amis, je vous remercie de rendre aujourd'hui cet hommage au chanoine Hector Hoornaert.

Je remercie les *Scriptores catholici* en la personne de leur président, M. le sénateur P. Crockaert, de leur vice-président, M. Félix Timmermans, de leurs actifs et zélés secrétaires, M. Jos. Conrardy et M. Théo Bogaert; je remercie tous ceux qui en un mouvement spontané ont généreusement contribué à ériger ce mémorial.

Je remercie M. le ministre Carton de Wiart, que j'ai eu l'honneur de rencontrer pour la première fois ici même, en cette cure du Béguinage, il y a dix-neuf ans, en ce 21 octobre 1918, dont il vient de rappeler le souvenir.

Et vous, Firmin van den Bosch, qui déchaîniez parfois le large rire d'Hector Hoornaert, quand il vous entendait pourfendre et dégonfler « les féticheurs portant les chaudrons de Shakespeare (Africus) ».

Je remercie la presse qui s'est montrée si sympathique et si accueillante pour célébrer la mémoire du chanoine Hoornaert.

Je remercie l'animateur de cet hommage, Louis Beyaert, qui avec son enthousiasme et sa pétulance verbale a su raviver dans nos cœurs la flamme du souvenir.

Je remercie le sculpteur éminent M. Huygelen qui a voulu mettre son beau talent au service du beau geste des « *scriptores* ».

Je remercie la ville de Bruges en la personne de son bourgmestre M. Van Hoestenbergh, d'accueillir avec une large compréhension en sa bonne ville flamande la glorification de ce Flamand d'expression française.

Je remercie l'évêque de Bruges, S. Exc. Mgr Lamiroy qui a bien voulu déléguer son vicaire général, M. le chanoine Van der Meersch — ancien élève d'Hornaert — à cet hommage public rendu à l'un de ses prêtres.

Je remercie enfin et surtout : ce cadre unique où Hoornaert vécut les vingt dernières années de sa vie : je remercie le Béguinage de Bruges.

A l'esprit de ce Sage, à l'âme de ce prêtre, il fallait une telle ambiance : cadre unique, autel de la pensée, haut lieu apparenté aux grands centres spirituels du monde.

Ici, en ce climat de paix merveilleuse, à mesure qu'il descendait l'autre versant de sa vie, la sagesse du poète de l'*Heure de l'âme* n'a cessé de croître. C'est ici qu'il l'a vécue avec intensité, cette « *Heure* » aux minutes profondes. Et plus il s'enveloppaît de silence, plus la grande connaissance de l'au-delà s'élargissait en lui.

*Si vous voulez sonder les secrets, peu à peu,
Éteignez tous les bruits, et vous entendrez Dieu.*

C'est ici qu'il a traduit toutes les œuvres de saint Jean de la Croix. Son âme s'y tourna exclusivement vers l'unique nécessaire en dehors de quoi rien n'a de l'importance.

*Heureux le pèlerin qui suit l'étroite sente
Le visage tourné vers l'aube éblouissante.*

Il mourut là-bas, à l'Hôpital Saint-Jean, calmement, placidement, avec sérénité, interdisant à ceux qui l'approchaient toute manifestation d'émotion.

Sa mort, profondément édifiante, fut comme sa vie, celle d'un sage qui ne regrette rien parce que il va posséder tout.

Et en assistant à sa mort, je me rappelais ces autres vers de son poème :

*Mais un doigt m'a touché ; le Vôtre, ô divin Maître,
J'ai tué l'égoïsme et le bonheur m'inonde,
L'espoir divin m'a pénétré,
Et j'espère, Seigneur, des bassesses du monde
Monter à votre Cœur sacré!*

Chanoine R. HOORNAERT.

Les origines du culte de Notre-Dame

En ce doux mois de mai, on aimera sans doute de trouver ici un aperçu des premières manifestations du culte de la très sainte Vierge, et de voir comment naquirent les belles fêtes de Notre-Dame qui nous sont si familières. On ne sera pas moins heureux d'apprendre que des savants ont découvert récemment une solennité mariale qui a précédé dans l'histoire toutes celles que nous connaissons. Leurs travaux, en effet, nous mettent en présence de la plus ancienne fête de Marie que compte la liturgie romaine, et qui était restée inconnue jusque dans ces dernières années.

Premiers indices

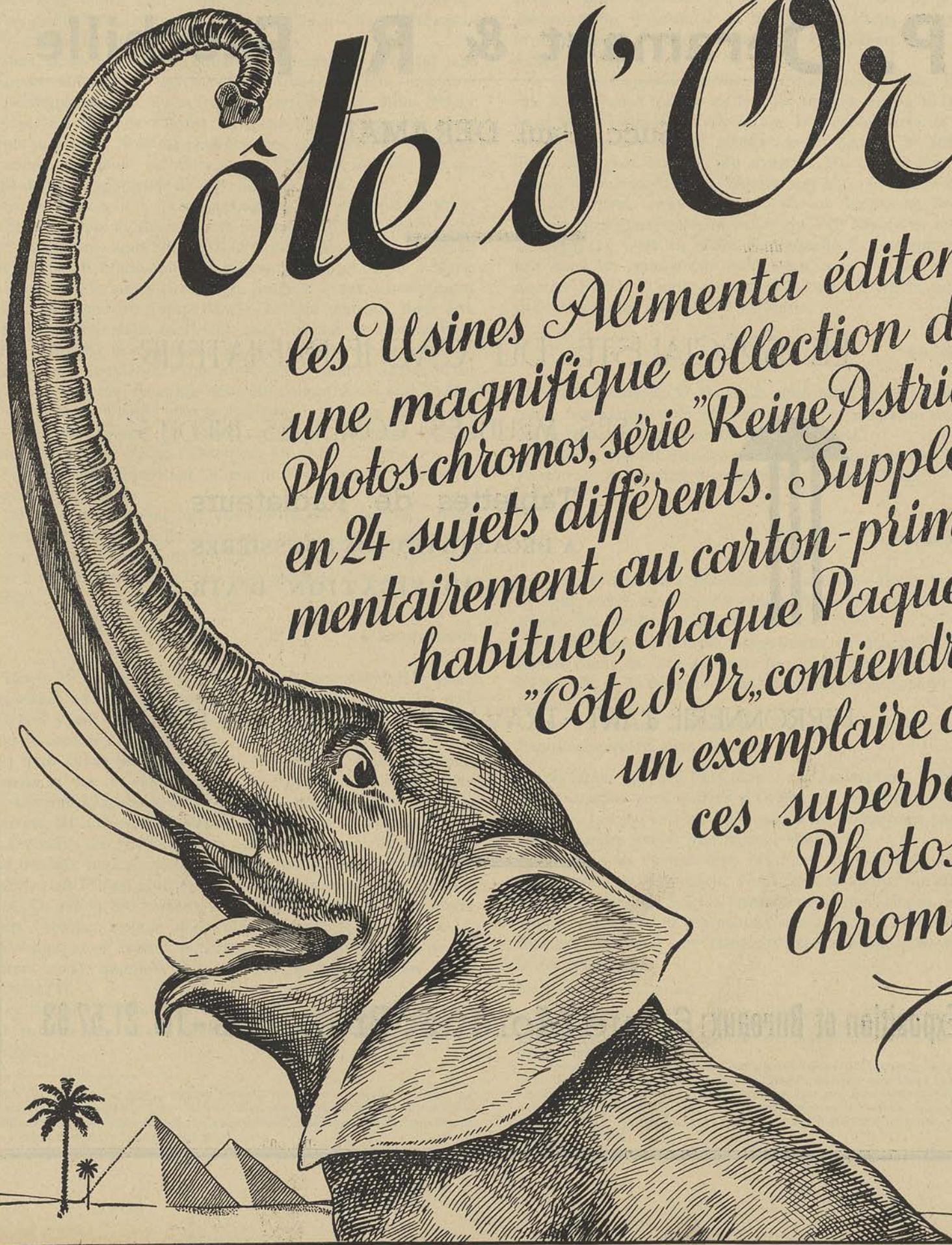
Nous ne nous arrêterons pas, elles sont trop connues, aux peintures des catacombes qui représentent la sainte Vierge

70 *A l'occasion du*
MILLIONIÈME PAQUET

Côte d'Or

*les Usines Alimentaires éditent
une magnifique collection de
Photos-chromos, série "Reine Astrid",
en 24 sujets différents. Supplé-
mentairement au carton-prime
habituel, chaque Paquet*

*"Côte d'Or", contiendra
un exemplaire de
ces superbes
Photos-
Chromos*

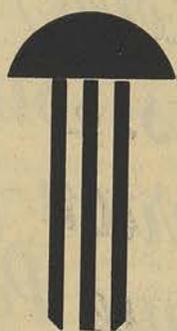


ANCIENS ÉTABLISSEMENTS

P. Deramaut & R. Fauchille

Succ. Paul DERAMAUT

LE SPÉCIALISTE DU CACHE-RADIATEUR



SES MEUBLES COMBINÉS INÉDITS

Tablettes de Radiateurs

A DÉCANTATION DE POUSSIÈRES

A HUMIDIFICATION D'AIR

FERRONNERIE d'ART. - TRAVAIL ARTISTIQUE de la TOLE

Exposition et Bureaux: 6, rue Moretus, Bruxelles - Tél. 21.57.83

dès le II^e siècle. Nous ne nous attarderons pas davantage à la littérature apocryphe qui nous est témoin de la profonde vénération que les chrétiens du II^e siècle vouaient à la mère du Sauveur.

Il faut noter, cependant, que, de bonne heure, on rattacha à la naissance du Christ, le souvenir de ceux qui touchent à ce grand événement, comme le montre un martyrologe grec du IV^e siècle. Dès le V^e siècle, on trouve des homélies et d'autres écrits ayant Marie pour objet. De tout ceci, il faut conclure qu'on glorifiait déjà Notre-Dame avant qu'aucune fête ait été instituée en son honneur.

Mais, il semble que les Orientaux célébrèrent assez tôt une mémoire de Marie peu après Noël. On trouve une fête semblable à Constantinople : *Μνήμη τῆς ἁγίας Θεοτότου καὶ ἀναρχῆς Θεοῦ Μαρίας*. La fête de l'Eglise syrienne au deuxième ou troisième jour après Noël est peut-être une trace de cette ancienne solennité. En Gaule, on célébrait, au VI^e siècle, une fête qui est sans doute à rapprocher de celle des Orientaux.

On se doute que la proclamation, en 431, du droit de Marie au titre de Mère de Dieu ne sera pas sans influence sur le culte de Notre-Dame. Sous Sixte III, la basilique libérienne restaurée devient Sainte-Marie-Majeure, la première église dédiée à Marie en Occident (du moins l'a-t-on cru jusqu'ici. Nous verrons tantôt que la basilique de *Sancta Maria Antiqua* pourrait bien être son aînée). Mais déjà, en Orient, sous Juvénal, évêque de Jérusalem (425-428), un sanctuaire est érigé à Marie sur la route de Jérusalem à Bethléem, et un autre sur le mont Garizim. C'est à Constantinople surtout que des églises somptueuses sont dédiées à la très sainte Vierge; elles se multiplient d'ailleurs dans toutes les villes de l'empire. En Gaule, on signale plusieurs temples païens dont on a délogé l'idole pour les dédier à Marie.

Notons aussi l'apparition du nom de Marie dans le Canon de la messe au VI^e siècle.

De son côté, le peuple fait faire des images de la sainte Vierge et recherche avec avidité les objets qui ont pu lui appartenir.

Les dédicaces dont nous parlions il y a un instant préparent la voie à l'institution des grandes fêtes mariales dont nous allons parler.

L'Assomption

Dès le II^e siècle, on le sait, certaines églises célèbrent le *natale* (naissance au ciel) de leurs martyrs. Le culte des saints non-martyrs ayant suivi, on fêta aussi le *natale* de Marie, d'abord sous le nom de *Dormitio* ou de *Pausatio*. La plus vieille collecte que nous ayons de l'Assomption, qui était à l'ancien bréviaire romain et que les chanoines réguliers de Prémontrés, ainsi que les Dominicains, conservent dans leur liturgie d'origine romano-franque, fait une allusion claire à la dormition : *Veneranda nobis, D. ne, huius diei festivitas opem conferat salutarem : in qua sancta Dei Genitrix mortem subit temporalem, nec tamen nexibus deprimi potuit, quae Filium tuum Dominum nostrum de se genuit incarnatum*. Ce que la fête vénère, c'est la mort temporelle de Marie, mais l'oraison insinue déjà l'objet propre de notre fête de l'Assomption en faisant remarquer que les coups du trépas ne purent tenir humiliée celle qui donna naissance au Verbe incarné (1).

Le fait de l'Assomption n'est d'ailleurs pas ignoré, puisqu'il est entouré très tôt de tout un tissu de circonstances légendaires.

(1) On s'étonnera que l'oraison actuelle du Missel romain ne fasse pas allusion à l'Assomption. La raison est bien simple : l'unique oraison actuelle était autrefois précédée de celle que nous venons de citer. En la supprimant, on a omis de rendre l'autre plus explicite.

Un remaniement du VI^e siècle d'une de ces légendes, le *De Transitu Mariae*, présente la Dormition comme une fête célébrée au 15 août. L'empereur Maurice (582-602) demande qu'on l'étende à tout l'Orient. C'est donc qu'elle avait déjà eu du succès.

Passons à la Gaule. Le martyrologe hiéronymien indique la *Depositio Sanctae Mariae* au 18 janvier. C'est la célèbre fête gallicane de la sainte Vierge dont nous avons parlé au début. On l'identifie avec celle que saint Grégoire de Tours mentionne *mediante mense undecimo* (P. L., 71-713). Le *Missale Gothicum* (sacramentaire d'Autun de la fin du VII^e siècle) a une *Missa in adsumptione sanctae Mariae* entre l'Epiphanie et la Sainte-Agnès.

A Rome, d'après le *Dictionnaire d'archéologie* (fasc. 112-113, col. 2037), Rome n'a pas de fête de Marie avant le VII^e siècle. Nous verrons tantôt si c'est certain. D'après le même, la fête de l'Assomption n'y est pas attestée avant Sergius I^{er} (687-701). Cette date peut être un peu avancée. En effet, l'évangéliste roman W (manuscrit 62 de Wurzburg) n'a que cette seule fête de Notre-Dame, alors que la notice sur Sergius au Pontifical et le sacramentaire gélasien (cours du VII^e siècle) en ont trois au moins (1). C'est un indice d'antériorité. L'Assomption apparaît dans W. comme une innovation, sous le titre de *Natale Sanctae Mariae*. D'autre part, au début du VII^e siècle, saint Grégoire ne connaît aucune fête de Marie.

La Nativité

Vers la moitié du V^e siècle, la célébration de la naissance de saint Jean-Baptiste va attirer celle de la naissance de Marie. On la trouve à Constantinople au VI^e siècle.

A Rome, elle est attestée pour la première fois dans le *Liber Pontificalis*, à la notice déjà citée de Sergius († 701).

L'Annonciation

L'Annonciation n'a pas d'attestation sûre avant le Concile in Trullo (692), qui en parle comme d'une fête établie (can. 52, Kirch, *Enchiridion Fontium*, 1103).

En Espagne, la liturgie wisigothique ou mozarabe, qui n'a jamais connu la fête gallicane du 18 janvier, possède, dès le VII^e siècle, au 18 décembre, une fête consacrée surtout à l'Annonciation.

Elle est connue, à Rome au VII^e siècle, témoin : le *Liber Pontificalis* qu'on vient de citer.

Conclusion pour ces trois fêtes. — L'Assomption, la Nativité, l'Annonciation sont venues d'Orient en Occident, et d'abord à Rome. Les pays de rite gallican ne les connaissent pas avant l'adoption des usages liturgiques romains.

Comme nous l'avons noté, ces fêtes n'ont pas de témoin à Rome avant le VII^e siècle. Nous devons ajouter qu'elles sont antérieures au pape Sergius, puisqu'il ne les institue pas, mais leur ajoute seulement une procession (*letonia*). Enfin, elles ne remontent pas plus haut que saint Grégoire le Grand (590-604), qui ne les connaît pas.

(1) On verra tantôt que si nous ne disons pas nettement que la notice sur Sergius a quatre fêtes, c'est qu'il n'est pas du tout certain que celle de la Présentation dont on y fait mention (*dies sancti Symeonis*) est dès lors une fête mariale.

Le texte de la *Vita Sergii* au *Liber Pontificalis* (éd. Duchesne, I, p. 376) est trop instructif et trop utile à ce qui suit pour que nous omettions de le copier : *Constituit autem est diebus Adunationis Domini, Dormitionis et Nativitatis sanctae Dei genitricis semperque virginis Mariae ac sancti Symeonis, quod Ypamenti Greci appellant, letania exeat a sancto Fladriano et ad sanctam Mariam populus occurrat.*

Il faut donc les situer entre la mort de Grégoire (604) et le commencement du règne de Sergius (687) (1).

Reste à parler des fêtes de la Purification et de la Conception.

La Purification

Au début du VIII^e siècle, Bède connaît, comme un usage établi en Angleterre, la procession de la Chandeleur, « le jour de Sainte-Marie », *die sanctae Mariae*, dans son *De Temporum ratione*, achevé en 727; or, en ce temps, la liturgie romaine était devenue la liturgie de l'Eglise anglo-saxonne. A la même époque, on ne trouve encore cette fête nulle part en Occident; d'où l'on conclut avec Mgr Batiffol « que la fête du 2 février est propre à la liturgie romaine et s'est avec elle et par elle propagée de Rome en Occident » (*Op. cit.*, p. 196). Mais, est-on en droit de conclure que Rome célébrait dès lors la fête de la Présentation de Jésus au Temple comme fête mariale, c'est-à-dire dans le sens de notre Purification de la sainte Vierge? Rien ne nous y invite. La notice du *Liber Pontificalis* sur le pape Sergius dit qu'il institua une procession le jour que les Grecs appellent la *Rencontre* (entre Siméon et l'enfant Jésus,) *sancti Symeonis, quod Ypapanti Greci appellant*.

On ne peut donc, à l'aide des témoins appelés, conclure que les « quatre fêtes byzantines de la mère de Dieu existaient... déjà à Rome » au VII^e siècle (Batiffol, *op. cit.*, p. 197). Il est seulement à supposer avec beaucoup de vraisemblance que le lieu choisi pour station par Sergius, *ad sanctam Mariam (maiolem)* donna bientôt à la Présentation une tonalité mariale.

On objectera sans doute que le sacramentaire Gélisien, qui représente la liturgie romaine au début de son introduction en nos pays, c'est-à-dire au cours du VII^e siècle, appelle déjà la fête *Purificatio*. Ceci, malheureusement, n'est pas une preuve, car tout le monde reconnaît que le plus ancien manuscrit du Gélisien (C. Reginensis 316, BB, vaticane), qui date de 700 environ, contient de larges alluvions gallicanes.

Inutile de remonter l'an 380 environ et à la *Peregrinatio Sylbiae*. Sa description de la Présentation n'a aucune couleur mariale.

Nous en restons donc comme premier indice à celui de Bède, avant 725.

La Conception

La première allusion à ce mystère est dans le *Protévangile de Jacques*, que Conrady fait dater d'avant les premiers chapitres de Matthieu et de Luc. Nous avons ensuite, au IV^e siècle, l'*Euan-gelium de Natiuitate sancte Marie* (cap. III.).

Dans la liturgie, la fête de la Nativité attira celle de la Conception. Elle est célébrée dès la première moitié du VIII^e siècle (un canon d'André de Crète, † V/720, et un sermon de Jean d'Eubée, † V/740. Celui-ci donne pour date de la fête le 9 décembre.)

En Occident, les calendriers irlandais ont la Conception aux IX^e et X^e siècles. Elle oscille entre le 1^{er} et le 3 mai, fixation qui semble bien d'origine orientale et faite d'après des computs à base légendaire (1).

Parlons maintenant de

La plus ancienne fête romaine de Notre-Dame à Sancta Maria Antiqua

Deux études ont paru, à neuf ans de distance, qui je pense, sont d'une importance très grande dans l'histoire des premières manifestations du culte de la très sainte Vierge.

La première, de D. Buenner, O. S. B., dans la défunte revue *La Vie et les Arts liturgiques*, porte ce titre un peu trompeur : « La fête ancienne de la Circoucision » (*V. A. L.*, n^o 109, janv. 1924, pp. 104-112). La seconde, de D. Bernard Botte, O. S. B., dans les *Ephémérides liturgicae* de 1933, est intitulée : « La première Fête mariale de la liturgie romaine » (*E. L.*, 1933, pp. 425-430).

Nous commencerons par résumer la première, qui répond à la première partie de notre titre : *la plus ancienne fête romaine de Notre-Dame*.

Ouvrons le Missel romain au 1^{er} janvier. Nous y lisons ce titre : *In Circumcisione Domini et Octava Natiuitatis*. Cette inscription est grosse d'histoire. Résumons cette histoire en trois lignes pour être tout de suite en pays connu :

In Circumcisione Domini est l'inscription la moins ancienne (X^e ou XI^e siècle).

Celle que notre missel a reléguée au second plan (octave de la Nativité), est plus ancienne (VII^e siècle).

Est-elle LA plus ancienne? Non, il y en eut une troisième qui l'a de beaucoup précédée. Et c'est ici que D. Botte entre en scène.

Ce docte bénédictin belge commence par prouver qu'une inscription rencontrée dans certains documents des VIII^e et IX^e siècles, au 1^{er} janvier, celle-ci : *Natale Sanctae Martiniae* (P.), n'est pas la bonne leçon, le culte de sainte Martine n'étant pas antérieur à la fin du VII^e siècle, époque où l'octave de la Nativité était déjà célébrée.

La bonne leçon est *Natale Sanctae Mariae* (V. L.).

Jusqu'ici, l'auteur a étudié les anciens évangélistes romains, de la fin du VII^e au XI^e siècle. Il passe maintenant aux antiphonaires. Leur leçon est : *Natale Sanctae Mariae*. De plus, ils indiquent tous une messe en l'honneur de la très sainte Vierge. Absolument rien de l'octave de Noël, ni, on s'en doute, de la Circoucision. L'auteur inscrit cette première manche sous cette forme : « Avant de fêter l'octave de Noël par la messe *Puer natus est* avec l'évangile Luc 2, 21-22, on a donc chanté à Rome le 1^{er} janvier, la messe de la Vierge Marie. » (*Vultum tuum*).

Reste à établir la date. Nous aurons à ce sujet un premier pas chez D. Botte. Dans W. (manuscrit 62 de Wurzburg et Palatinus 46, fin VII^e siècle), la fête du 15 août apparaît comme une innovation. Mais bientôt, le pape Sergius, qui meurt la première année du VIII^e siècle, connaît également les deux autres fêtes de l'Annonciation et de la Nativité. Il y eut là une croissance rapide. « Dès lors n'est-il pas probable que le *Natale Sanctae Mariae* aux kalendes de janvier est antérieur aux autres fêtes mariales?... » « Cependant, lorsque l'influence orientale eut fait adopter très rapidement les autres fêtes, cette commémoration de caractère un peu vague devait disparaître devant le rappel des faits concrets de la vie de Marie. Ce fut la fête du 15 août — la première qui apparaît dans W — qui devint le *Natale Sanctae Mariae*. On comprend que le rédacteur de W, qui introduit cette mention au 15 août, l'ait supprimée au 1^{er} janvier. » (D. Botte, *op. cit.*, p. 429.)

Cependant, D. Botte insinue que la fête ne remonte pas au delà de l'âge du manuscrit C (*Comes* de Wurzburg — ne pas confondre avec W) témoin de la liturgie romaine au déclin du VI^e siècle, et cela pour cette raison que C ne connaît aucune fête de Marie. Nous allons voir que D. Buenner complète les données

(1) Sources : L. DUCHESNE, *Origines du Culte chrétien*, 5^e éd., *passim*.

Pierre BATIFFOL, *Etudes de liturgie*, Lecoffre, 1919, pp. 193-215.

Dictionnaire d'Archéologie chrétienne et de Liturgie, Letouzey, fasc. 112-113, H. Leclercq, art. Marie, col. 2035-2041.

(1) Sources : les mêmes que plus haut.

de D. Botte en cherchant où et quand notre vieille fête était célébrée.

Des fouilles pratiquées à Rome non loin du temple de la *Vesta Mater* ont fait découvrir et identifier sous l'église de Sainte-Marie-Libératrice, les ruines de la respectable basilique de *Sancta Maria Antiqua*, très fréquentée aux IV^e et V^e siècles. Chose curieuse, alors qu'il n'est pas une basilique, peut-être pas un oratoire de la Rome ancienne qui n'ait sa mention dans les documents liturgiques, celle-ci n'en a aucune. Silence apparent! L'auteur nous rappelle les inscriptions des manuscrits liturgiques au 1^{er} janvier, et notamment *Natale Sanctae Mariae*, ou *in honorem Sanctae Mariae*, ainsi que les textes de la messe qui s'appliquent, non à la Circoncision, ni à l'octave de la Noël, mais à la sainte Vierge.

Or, les *Acta Sylvestri* racontent, au V^e siècle, que, derrière la *Vesta Mater*, dans une caverne du Forum, il y avait un dragon que les vestales nourrissaient une fois l'an, le 1^{er} janvier. Les prêtresses étaient dévorées par le monstre, et, pour en finir avec ces massacres, saint Sylvestre descendit dans la caverne, tua le dragon, et construisit au-dessus de son antre, une église qui fut d'abord connue sous les noms de *Sancta Maria de inferno*, ou de *Sancta Maria libera nos de poenis inferni*, puis de *Sancta Maria antiqua*, comme la plus ancienne des églises de Rome dédiées à Notre-Dame.

Dans la légende que nous venons de résumer, Mgr Duchesne voit concrété et symbolisé le fait du triomphe de saint Sylvestre sur le paganisme lors de la paix constantinienne.

De cette hypothèse, rapprochons ce fait : En plus de la messe de la sainte Vierge, des sacramentaires (gélasiens des VII^e-VIII^e siècles, grégoriens des VIII^e et IX^e), ont, aux calendes de janvier, une messe *ad pro hibendum ab idolis*, avec des pièces visant manifestement des débauches païennes. Or, on sait que le 1^{er} janvier, jour de Janus et de la déesse Strenna, était célébré à Rome, et cela encore aux premiers siècles chrétiens, par des réjouissances qui dégénéraient facilement en saturnales. De là cette messe contre l'espèce de carnaval païen du 1^{er} janvier.

De ces données résulte l'hypothèse de D. Buenner : « Rome célébrait au 1^{er} janvier dans le *Natale Sanctae Mariae* l'anniversaire de la défaite du paganisme par la Dédicace de *Sancta Maria Antiqua*. » (*Op. cit.*, p. 110.) *Natale* et dédicace sont, dans ce cas, synonymes.

L'installation de la colonie grecque à Rome au V^e siècle, l'établissement d'une colonie de moines de cette nation près de *Sancta Maria antiqua* et l'attirance qu'exercèrent leurs offices accrût sans doute son importance, mais ensuite la construction des somptueuses basiliques mariales de l'Esquilin et du Transtévère éclipsa l'humble dédicace, la vieille fête du 1^{er} janvier, et la fit tomber dans l'oubli. Cette ignorance fut cause des erreurs que les copistes introduisirent dans l'inscription du 1^{er} janvier et dont nous avons un spécimen dans le missel romain : *Statio ad Sanctam Mariam trans Tiberim!*

De la plus ancienne des fêtes de Marie n'avons-nous conservé que ce mensonge ?

Si, l'oraison *Deus qui salutis aeternae*, que nous avons gardée au 1^{er} janvier, précieuse relique de la première fête de Notre-Dame dans la liturgie romaine (1)!

JEAN D'ESCALETTE.

L'artisanat en Russie soviétique

On assisterait actuellement, en U. R. S. S., à des essais de restauration de l'artisanat et des arts populaires, qui, après avoir tenu une place importante dans l'économie de l'époque impériale, avaient presque complètement disparu depuis l'avènement des bolchevistes. On trouve, de temps en temps, dans la presse soviétique, quelques renseignements relatifs aux anciens métiers populaires. Ainsi la *Pravda* a annoncé que des tentatives étaient faites afin de relever la fabrication des célèbres châles de duvet, qui était une spécialité de la région de Penza. On est parvenu à découvrir jusqu'à cinq mille vieilles tricoteuses expérimentées. Ce qui entrave surtout la restauration de ce métier, c'est le manque de duvet de chèvre. La race des chèvres laitières et à beau pelage des régions de l'Est (celles de Penza, de Samara, de Simbirsk et d'Orenbourg) est détruite et ce qui en reste est dégénéré. Un grand effort est nécessaire pour relever cette race. Les expéditions de duvet de chèvre de l'Asie centrale sont insuffisantes. Aussi les tricoteuses ne s'étaient-elles engagées à livrer, au cours de l'exercice 1936, que 10.000 châles tout au plus.

On trouve, d'autre part, dans le même journal, une appréciation plutôt optimiste concernant le relèvement des métiers traditionnels du pays de Khokhloma (au Nord-Ouest de Nijni), notamment des sculpteurs, des artistes peintres et des peintres décorateurs, le tout sur bois. Ces artisans ont consenti à livrer aux experts du gouvernement les secrets des coloris remarquables dont ils revêtent le bois. Il s'agit, en l'occurrence, de procédés assez compliqués, légués par l'antiquité la plus reculée et grâce auxquels des objets en bois acquièrent des brillances métalliques (1).

Tous ceux qui ont connu la Russie d'avant-guerre gardent le souvenir de l'originalité, de la variété, voire de la finesse d'articles d'usage courant dues autant à l'initiative individuelle qu'à la tradition populaire, à ces secrets de fabrication, cuisson, coloration qu'on se transmettait dans chaque région d'une génération à l'autre : association de la matière et de l'esprit, du talent et du savoir-faire où le génie imaginaire du peuple pouvait s'exprimer aussi bien que dans les arts supérieurs; sans compter que le commerce y trouvait sa part, tout en stimulant le zèle des artisans-producteurs pour la grande satisfaction, à la fois esthétique et pratique, des consommateurs.

Ce petit rappel du passé suffit à faire comprendre pourquoi un tel artisanat, contraire dans sa forme et dans son esprit au système collectiviste, n'a pu s'accommoder de ses exigences. Les petits ateliers cessèrent de produire, quand ils ne furent pas fermés par ordre des autorités communistes, et avant que les entreprises de l'Etat n'aient eu le temps de s'outiller en vue d'organiser la fabrication en série, il arriva que les objets les plus élémentaires manquèrent sur le marché, jusqu'aux jattes à lait et aux pots destinés à conserver les concombres salés, ce condiment inséparable de la cuisine russe...

Or, le revirement, qui se manifeste en U. R. S. S. depuis quelque temps et dans plusieurs domaines, touche, en parti-

(1) La secrète mariale *Tua Domine propitiatione*, provient, dans la messe du 1^{er} janvier, d'une ordonnance de 1290, et l'incise de la postcommunion et *intercedente beata virgine Dei genitrice Maria*, semble postérieure au grégorien d'Hadrien (fin du VIII^e siècle). Comparez cette postcommunion avec celle du lundi après le deuxième dimanche du Carême.

Quant à l'office du 1^{er} janvier au bréviaire romain, il est très marial mais aussi très byzantin.

(1) L'objet en bois à colorer est soumis d'abord à un séchage à l'air libre, puis il est recouvert d'une couche d'argile spéciale, ensuite il est séché à nouveau et plusieurs fois enduit d'huile. Puis on le sèche dans un four tiède, après quoi il est saupoudré de plomb. C'est dans cet état que l'artiste trace sur cet objet le dessin désiré, qui est recouvert de laque, et — dernière opération — l'objet est cuit au four.

culier, à l'industrie artisanale et aux métiers d'art, si tant est qu'on puisse encore les ramener à la vie. Certains métiers semblent renaître aujourd'hui un peu partout dans le pays, même dans les régions les plus reculées du Nord. Ceci se rapporte avant tout au village Denissovka (région d'Arkhangel), l'ancien centre de fabrication des fameux objets en os de morse. Seuls deux vieux spécialistes ont survécu. Il n'y a pas bien longtemps qu'une association d'artisans a été organisée avec la participation de ces deux vétérans et une école de travail artistique sur os a été fondée. Plusieurs apprentis sont déjà devenus des ouvriers qualifiés. Leurs travaux ont été envoyés récemment à Moscou où ils sont sélectionnés par les organisateurs du pavillon soviétique pour figurer à l'Exposition de Paris de 1937.

* * *

« Il n'y a pas une activité propice au développement et à la consolidation de notre Union, déclare la *Literatournaïa Gazeta* (n° 51), qui ne soit honorable. Il n'existe pas un homme de talent dans notre pays dont l'activité ne soit encouragée par notre Pouvoir populaire. » Seulement, la gazette oublie d'ajouter que toutes les activités sont « honorables », en U. R. S. S., à condition de se conformer aux limites du programme tracé d'en haut et aux formes prescrites. Pour le moins, il en fut ainsi jusqu'à ces derniers temps, ce qui est démontré par le martyrologe de l'artisanat russe. S'il existe un domaine où le souffle délétère de l'économie dirigée et généralement du régime collectiviste se laisse sentir avec une parfaite clarté et netteté, c'est précisément dans celui de l'artisanat. A l'usine, l'homme est subordonné à la machine, il se sent sous sa puissance. Ses mouvements sont déterminés d'avance et soumis au travail du mécanisme. Par contre, l'artisanat respecte l'individualité de l'homme, ses goûts, son esprit d'invention. Le travail de l'artisan (comme l'indique son nom) se rapproche sur plus d'un point de celui de l'artiste.

L'esprit inventif du peuple de Russie se révélait surtout dans son artisanat, ainsi que dans son penchant au commerce. Aussi les travaux des artisans russes étaient-ils à toute époque remarquables par leur finesse artistique. Tout cela changea avec l'avènement du nouveau régime. Le travail des artisans s'est révélé, d'emblée, incompatible avec le schéma obligatoire de l'économie dirigée. Les travailleurs étaient coercitivement réunis dans des associations. Dans la majorité des cas, les ateliers étaient tout simplement fermés. Ils étaient remplacés par les organisations des différents « trusts », à la tête desquelles se trouvaient des fonctionnaires ignorant tout du travail qu'ils avaient pour mission de diriger.

Les résultats ne se sont pas fait attendre. La Russie ne connaît même plus de pots en terre cuite. Les arts et métiers dépérirent et moururent rapidement, et c'est en vain que le *Vnutorg* et le *Gorvnutorg* cherchèrent à découvrir les anciens ouvriers spécialisés, qui approvisionnaient jadis le pays en couteaux et cuillers, en espagnolettes, serrures à boîtes, crochets pour penderies, sans parler des objets d'un fin travail artistique. L'artisan en possession des secrets de son métier a disparu...

Les quelques faits que nous avons rapportés au début de cette esquisse semblent indiquer qu'un certain changement s'est produit dans la politique du gouvernement à l'égard des anciens métiers populaires, et ceci se trouve, d'ailleurs, en étroite connexion avec les nouvelles tendances des Soviétiques qui semblent vouloir restaurer certains principes des anciens temps. On a renoncé aux appréciations négatives primaires du passé, on tend aujourd'hui à se rapprocher à certains égards de ce passé, voire même de son organisation économique. Ainsi fut donné le mot d'ordre : ranimer les petits métiers qui se perdent, découvrir les vieux spécialistes de ces métiers, s'assurer de la possibilité

de la fabrication pour les artisans de leurs produits, et déclarer honorable et utile la maîtrise personnelle, dont les heureux possesseurs doivent être engagés au service de l'Union Soviétique.

En fait, les métiers populaires ne sont pas tout à fait morts, bien qu'ils aient été étouffés par le nouveau régime. Et la meilleure preuve que quelques épaves de ces métiers subsistent encore est fournie par une exposition de l'art populaire ukrainien, qui a été dernièrement organisée à Moscou avec le plus grand succès.

On a pu admirer, à cette exposition, les produits céramiques des paysans d'un village de la région de Vinnitza. Ils ont exposé des vases en poterie, des cruches, crémiers, cafetières, des services de table complets, remarquables par leur beauté et leur décoration, depuis la soupière et jusqu'à la salière incluse. Les visiteurs ne voulaient pas croire que tous ces objets étaient faits d'argile. Et le correspondant de la *Sovietskaïa Torgovlia* (d'où nous tirons ces renseignements) compare le créateur de toutes ces merveilles, le vieux potier héréditaire Ivan Gontcharoff (ce nom veut justement dire *potier*), avec les « camarades » de l'usine céramique soviétique, qui lance sur le marché de la vaisselle abominable.

D'autre part, la susdite exposition a démontré qu'en ce qui concerne les objets usuels des paysans, l'Ukraine a gardé intacts l'ornementation populaire, les coloris locaux et les formes artistiques traditionnelles. Les Ukrainiens décorent les murs de leurs habitations, ils fabriquent des jouets remarquables, ils font des Gobelins, brodent des blouses, des robes, des écharpes, mouchoirs et le tout en des coloris aussi jolis que variés. Et « notre industrie » — se plaint amèrement le journal — continue à inonder le marché d'objets laids et de mauvais goût.

Aussi recommande-t-il aux directeurs des usines soviétiques d'établir des rapports réguliers avec les maîtres ukrainiens et de s'assimiler leur précieuse expérience. Ainsi les tisseuses ukrainiennes ont exposé un ensemble décoratif tissé, ravissant, exécuté dans de délicieuses teintes. Or, elles emploient des colorants végétaux obtenus par des procédés primitifs. Leurs ouvrages tentent particulièrement le public soviétique à l'heure présente, étant donné que l'« embellissement de la vie » se trouve à l'ordre du jour. Les affreux produits de l'industrie soviétique ne peuvent certainement pas contribuer à cet embellissement et c'est ainsi qu'il faut découvrir les trésors du génie populaire qui avaient été presque engloutis lors de la « reconstruction socialiste » de l'économie.

De même que les tricoteuses des fameux châles de duvet de Penza et d'Orenbourg, les dentellières de la Russie-Blanche et de la région de Vologda sont rassemblées aujourd'hui à Moscou. Il est officiellement reconnu que leur concours pourra être très utile à l'industrie soviétique de transformation.

Les plus beaux produits de l'art populaire traditionnel ont été découverts dans les régions nordiques, notamment à Véliki-Oustioug.

Le correspondant de *Nachi Dostijenia* (1) raconte comment on s'appliqua à détruire les monuments historiques incomparables de cette ancienne ville et, en même temps, les arts et les métiers de la région, célèbre par ses noircisseurs, ses travaux en filigrane, ses émaux, ses carreaux de faïence et broderies en or. En plus, la ville d'Oustioug était réputée pour les travaux de ses graveurs sur métal, sculpteurs sur bois, de ses admirables serruriers (2) et de ses artistes en « gelée sur fer-blanc » (des cassettes ornées de dessins rappelant la gelée cristallisée).

(1) Ce nom veut dire : « Nos réalisations. »

(2) Dans le musée de la ville, dû à des initiatives privées, on trouve des serrures dont les dimensions ne dépassent pas celles d'un grain d'orge.

« Ce grand art ne doit pas mourir » — disent aujourd'hui les dirigeants soviétiques après avoir tout fait pour le perdre. Aussi les vieux spécialistes sont-ils devenus l'objet d'attentions particulières. Voici, par exemple, le vieux graveur sur argent Michel Tchirkoff. Ce grand artiste, qui revêt les dessins gravés d'un noir dont la composition, tenue secrète, a été oublié pendant longtemps. A présent, il enseigne la gravure et le noircissement à la jeunesse. Un autre ouvrier qualifié, Tchernetzky, est un émailleur. Les émaux d'Oustioug se conservaient pendant trois siècles. En plus, la ville était jadis célèbre pour ses fleurs artificielles. Et encore aujourd'hui, les roses du maître Kostylev ne se distinguent pas des roses naturelles. Chacune de ses fleurs est différente. Elles n'ont jamais deux pétales absolument semblables. Les fleurs de Kostylev ont des étamines et des pistils tels que la nature les fait.

* * *

Les faits que nous avons exposés, témoignent-ils d'une renaissance des anciens arts et métiers populaires? Etant données les particularités de l'économie soviétique ainsi que celles du régime, il est difficile de présager de l'avenir. Toujours est-il qu'outre la laideur des produits de l'industrie légère soviétique, ce renouveau subit d'intérêt témoigné pour le vieil art populaire peut être expliqué, en partie, par la surpopulation des *kolkhozes*, qui ont, de ce fait, un excès de main-d'œuvre. Des menuisiers, des sculpteurs, des confiseurs, des facteurs de *balalaïkas* remplissent aujourd'hui les fonctions de garçons d'écurie, de gardiens, de comptables. Il serait préférable qu'ils servent à former les cadres de nouvelles « brigades » ou associations d'artisans.

Mais ce qui semble s'inscrire, avant tout, en faux contre le succès de ces plans, c'est précisément le terme de *brigade* que nous venons d'employer et qui ramène le mouvement libérateur visant à la résurrection des anciens arts populaires dans le cadre de l'« édification socialiste ». Somme toute, il serait, à coup sûr, plus simple — et en même temps plus efficace — de briser les fers asservissant l'effort du génie populaire. Dans ce cas, l'Etat n'aurait pas besoin de dépenser des sommes énormes pour la construction de nouvelles usines géantes et la population de fort nombreuses régions aurait recouvré le travail auquel elle était habituée de génération en génération. Il suffirait, pour obtenir ce résultat, d'ajouter à la nouvelle Constitution soviétique un article donnant à tout citoyen le droit de pratiquer librement le métier qu'il s'est choisi et de vendre librement ses produits (1).

C'est en vain que l'on chercherait dans les statistiques soviétiques des chiffres relatifs au nombre des artisans de l'Union. Les métiers vivaient à l'ombre depuis une vingtaine d'années. L'activité de leurs représentants était entravée, sinon formellement interdite. Quelques-uns parmi ces artisans travaillaient sous le couvert d'« associations industrielles », mais la plupart des métiers ont déperé. Aussi est-il nécessaire, pour se former une idée sur ce qu'il a pu en rester à l'heure actuelle, de recourir aux chiffres du recensement général de 1897.

D'après ce document, le nombre d'artisans travaillant en chambre dépassait les 3.000.000. De plus, le tiers au moins des paysans vivant sur leurs terres et s'occupant d'agriculture (leur nombre était, en 1897, de 17 millions environ) tirait des ressources

(1) Notons pourtant que l'existence d'un groupe social, désigné du nom d'« artisans », est aujourd'hui officiellement reconnue en U. R. S. S., ce qui semble contredire, en quelque sorte, le texte de la nouvelle Constitution, destinée à régler la vie d'une « société sans classes ». De même, six autres groupements sociaux sont légalement reconnus. Ils portent les noms suivants : 1° ouvriers; 2° employés; 3° *kolkhoziens*; 4° titulaires d'exploitations agricoles individuelles; 5° serviteurs du culte; 6° non-travailleurs (*Krasnaïa Gazeta*, 13 XII, 1936).

supplémentaires des arts et métiers. Tout compte fait, le nombre de familles dont l'existence était assurée — uniquement ou partiellement — par l'artisanat, se rapprocherait de 8 millions, ce qui représenterait plus de 30.000.000 d'individus (le quart environ de la population de l'ancien Empire, en 1897).

Comte SOLTYKOFF.

Aerenthal

Un quart de siècle vient de s'écouler depuis la mort du comte d'Aerenthal, un des derniers ministres « impériaux et royaux » de la défunte monarchie austro-hongroise.

Je le vois encore — plusieurs années durant il avait été ambassadeur à Saint-Petersbourg — recevant ses invités à une soirée officielle, sanglé dans son uniforme chamarré, légèrement voûté, bien que très grand de taille, aux yeux clignotants. Très myope, il ne quittait presque jamais ses lunettes.

Aerenthal n'appartenait à l'aristocratie que par sa mère; son père était le fils d'un riche commerçant. Très travailleur, très apprécié par ses chefs, il ne tarda pas à faire rapidement son chemin au Ministère des Affaires étrangères. Il avait du reste sous les yeux un modèle à suivre : le comte Kalnoky (mort en 1898). Ce diplomate unissait, on ne pouvait mieux, le *suaviter in re* au *fortiter in modo* : les rapports austro-russes, au plus fort de la crise bulgare des années 1880, le prouvèrent surabondamment. Car la Russie était à ce moment-là le grand danger. Kalnoky lui tint tête avec succès, tout en parvenant à éviter le cataclysme d'une guerre. Aerenthal sut s'inspirer de cet exemple.

La politique du comte Agénor Goluchowski, chef du « Quai d'Orsay » austro-hongrois de ce temps-là, ayant été l'objet de véhémentes critiques au sein des délégations hongroises, le comte dut se retirer, et Aerenthal était tout désigné pour le remplacer. Entre les deux hauts fonctionnaires il y avait un contraste saisissant tant au physique qu'au moral. « Agénor » — comme l'appelaient ses amis : ils l'avaient aussi baptisé « Golu » du reste ! — était un grand seigneur à « côtelettes » de maître d'hôtel, nonchalant, débonnaire, plutôt bon enfant. Aerenthal, myope, svelte et — je l'ai dit — légèrement voûté, était, lui, un *chef*. Chez « Golu », la passivité, pour ne pas dire l'inertie, prédominait; Aerenthal était un « activiste » vibrant d'énergie, un chef sévère et sec. Le changement qui s'opérait au *Ballplatz* après la démission de Goluchowski n'était pas seulement un changement d'ordre personnel : c'est le système lui-même qui changeait. Un nouveau chapitre — l'avant-dernier — de l'histoire diplomatique de la monarchie austro-hongroise commençait.

Goluchowski était resté impassible lors de la tragédie serbe de 1903 : et cependant, c'est le fils de Milan Obrénovitch, l'ami fidèle de l'Autriche-Hongrie, qui fut supprimé par les conspirateurs avec la brutalité que l'on sait, et c'est la dynastie russo-philie des Karageorgevitch qui monta alors sur le trône dans la personne de Pierre I^{er}. Aerenthal eût agi autrement. La « monarchie (1) » avait manqué là une occasion d'intervenir; il attendit son heure. La guerre russo-japonaise ayant singulièrement affaibli l'empire des tsars, Aerenthal en profita. Il débuta par un coup d'épingle — mais un coup d'épingle fort sensible.

(1) Le défunt empire austro-hongrois était officiellement désigné ainsi.

Le traité de Berlin (1878) avait autorisé la « Monarchie » à occuper et à administrer la Bosnie, l'Herzégovine et le Sandjak de Novibazar. Soudain, sans entente préalable avec la Russie, Aerenthal fit connaître que l'Autriche-Hongrie allait construire une voie ferrée reliant le Sandjak à Usküb (Skoplië) en territoire turc. A Saint-Petersbourg on jugea que c'était là une atteinte au *statu quo* et à l'accord dit de Mürzsteg intervenu entre François-Joseph et Nicolas II en 1903. En Italie et dans les Balkans l'affaire eut également des répercussions fâcheuses. En fin de compte, le chemin de fer en question ne fut pas construit (il n'existe pas encore !), mais tout cet incident laissa des traces et prépara la voie à un conflit bien plus grave qui manqua mettre l'Europe à feu et à sang cinq ans avant 1914.

Ainsi que nous le rappelions plus haut, la « Monarchie » avait été autorisée à occuper et à administrer la Bosnie et l'Herzégovine, restées provinces turques de nom, par le traité de Berlin. Trente ans plus tard, une annexion — à laquelle la Russie semble avoir donné secrètement son assentiment dès 1878 — venait remplacer le régime d'occupation (le Sandjak de Novibazar, également occupé, fut restitué à l'empire ottoman). Cette annexion, de caractère passablement unilatéral, convenons-en, eut des répercussions profondes. On protesta de divers côtés. Le ministre des Affaires étrangères de Russie avait cru agir avec une habileté consommée en donnant d'avance son assentiment à l'absorption par la « Monarchie » des deux provinces, à condition que l'Autriche-Hongrie ne s'opposât pas au passage par les Détroits des navires de guerre russes. Iswolsky et Aerenthal(?) avaient compté sans la Grande-Bretagne. L'ineffable Grey refusa nettement son assentiment. Mais l'Autriche-Hongrie avait déjà la Bosnie-Herzégovine en poche et Iswolsky en fut pour ses frais. Il crut se rattraper en boudant la « Monarchie ». La Russie impériale ne pouvait faire plus à ce moment-là, paralysée qu'elle était par les conséquences de la guerre de Mandchourie.

Chose bizarre, en Angleterre on fut aussi mécontent : c'est qu'Edouard VII n'avait appris les projets d'annexion que le lendemain d'une entrevue à Ischl avec François-Joseph, lequel n'avait cru devoir lui en souffler mot, Aerenthal observant la même réserve vis-à-vis de l'ambassadeur d'Angleterre Sir Charles Hardinge. Furieux, Edouard VII envisagea ces réticences comme une espèce d'affront à son prestige de souverain. D'autre part, la Turquie, prétendument régénérée par la révolution jeune-turque et à laquelle la Bosnie-Herzégovine avait continué à appartenir de nom jusqu'au moment de l'annexion, protestait en organisant le boycottage des marchandises austro-hongroises, alors qu'à Belgrade l'irritation était arrivée à son paroxysme : les populations bosniaques et herzégoviniennes n'étaient-elles pas, elles aussi, serbes ?

Chose bizarre : même en Allemagne le geste du gouvernement austro-hongrois semble avoir d'abord été accueilli avec un enthousiasme relatif. Guillaume II, lorsqu'il eut été mis en présence du fait accompli, ne dissimula pas son mécontentement et il fallut toute l'adresse de son chancelier pour l'amener à appuyer l'annexion. En fin de compte, Bülow y réussit si bien qu'à peu de temps de là l'ambassadeur d'Allemagne à la Cour de Russie, comte de Pourtalès (il occupait toujours ce poste en juillet-août 1914), reçut pour instructions de remettre au gouvernement russe une note d'allure comminatoire. La Russie s'inclina. A Belgrade, une pression anglo-franco-russe réussit à ramener à la modération les Serbes. Ils rongèrent leur frein — quitte à prendre une belle revanche quelques années plus tard.

Alors Aerenthal frappa un grand coup : il adressa à Londres une note dont la teneur rappelait celle de la note Pourtalès — puis attendit. Ce fut là, paraît-il, à en juger par ce que nous raconte le baron Musulin, une attente remplie d'anxiété. Que répondrait

Albion?... Enfin, un soir, vers six heures, cette réponse arriva à Budapest. Napoléon disait que le monde pousserait, en apprenant sa mort, un formidable Ouf! Le « Ouf! » d'Aerenthal, à ce moment-là, ne dut pas être moins impressionnant. La Grande-Bretagne estimait que la Russie, principale intéressée en dehors des Balkans, ayant abandonné la partie, il n'y avait pas lieu pour elle de se refuser à reconnaître l'annexion.

La « Monarchie » triomphait ainsi sur toute la ligne. Mais quelqu'un d'autre encore pouvait, à juste titre, se frotter les mains : Ferdinand de Bulgarie avait profité de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine pour proclamer l'indépendance de la principauté (jusque-là tributaire de la Turquie), qui devenait désormais royaume (1908-1909).

François-Joseph créa Aerenthal comte; il était déjà baron, et nul ne s'avisa de nier que ce ne fût là, à en juger du moins par les apparences, une distinction méritée.

A la fin de 1909 le tsar rendit au roi d'Italie, à Raconggi, la visite que Victor-Emmanuel lui avait faite lors de son avènement. A cette occasion, Nicolas II évita de traverser le territoire austro-hongrois. Il est permis de penser que le comte Aerenthal ne regretta pas pour cela avoir été l'ouvrier de l'annexion.

Quoi qu'on en dise, celle-ci ne fut pas une des causes de la Grande Guerre. Elle contribua, il est vrai, à intensifier l'antagonisme austro-russe. Mais à lui seul cet antagonisme n'eût jamais suffi à déclencher 1914. Sans l'ultimatum allemand à la Russie, l'Autriche-Hongrie dominerait très probablement à l'heure qu'il est la péninsule balkanique presque tout entière.

Du point de vue des intérêts de son pays, Aerenthal eut donc raison d'agir comme il le fit en 1909. En fut-il de même en 1911-1912 ?

A cette date l'Italie était en guerre avec la Turquie pour lui enlever la Tripolitaine et la Cyrénaïque. Ses alliées d'un côté, l'Entente de l'autre, mues par des raisons analogues, — s'assurer la bienveillance italienne, — laissaient faire. Mais les militaires austro-hongrois voyaient plus loin que les diplomates (qui, à en croire une annotation marginale du Kaiser, ne prévoient jamais l'avenir...). En particulier, Conrad von Hötendorf, alors chef du grand état-major austro-hongrois, n'avait pas la moindre illusion sur le rôle éventuel de l'« alliée » italienne en cas de conflagration.

Une occasion unique s'offrait à la « Monarchie », lui semblait-il, pour écarter le futur danger : il demandait une guerre préventive contre l'Italie.

Conrad von Hötendorf sollicita une audience impériale et développa sa thèse. Mais il se heurta chez François-Joseph à un *non possumus* absolu. La résistance qu'il rencontra chez Aerenthal ne fut pas moindre. On sait le reste.

Combien de fois le clairvoyant patriote ne dut-il pas se rappeler ces résistances et ces *non possumus* lorsqu'il mena ses troupes à des victoires stériles sur le front italien de 1915 à 1918 !

Mais c'est que pour prendre une décision telle que celle que préconisait Conrad, il fallait quelqu'un de l'envergure d'un... mettons : d'un Mussolini.

Aerenthal, malgré son intelligence, n'était pas ce quelqu'un. Et puis, n'était-il pas diplomate?...

Mort en cette même année 1912, il n'aura pas survécu longtemps à ce qui, envisagé à la lumière des événements ultérieurs, fut une faute. Du moins n'aura-t-il pas assisté, impuissant, à l'effondrement de cet empire austro-hongrois qu'il avait servi dans la mesure de ses forces et de ses capacités.

Comte PEROVSKY,

Les idées et les faits

Chronique des idées

Une Vie nouvelle de la Sainte Vierge

Le R. P. IGNACE BEAUFAYS, O. F. M., le bibliste bien connu par ses travaux et ses leçons d'exégèse, l'auteur de *l'Homme-Dieu*, vient de donner un pendant à ce beau livre, en publiant chez l'éditeur Duculot, à Gembloux : *La Madone dans le cadre palestinien*, dont une première édition, de beaucoup dépassée par celle-ci, avait paru à Jérusalem.

L'heureuse inspiration ! Cet ouvrage, qui réunit l'érudition bénédictine à l'onction franciscaine la plus pénétrante, fait revivre Marie, Mère de Jésus, Mère de la tête et des membres du Corps mystique, dans sa vérité historique, telle qu'elle apparut à ses contemporains, dans son milieu familial, dans son cadre palestinien, à l'époque évangélique, sans rien lui faire perdre de sa beauté idéale et de ses sublimes prérogatives.

La vie juive est reconstituée avec tous les éléments qui la composent, d'après les données bibliques continuellement utilisées, d'après les traditions les plus sûres et les informations de la science néo-testamentaire la plus avertie, sous tous ses aspects : religieux, politique, social, économique, domestique, culturel, rabbinique et populaire, dans une série de tableaux où fourmillent les détails les plus pittoresques et les plus savoureux.

Quelle merveilleuse évocation d'un stade très intéressant de la civilisation juive, à l'heure où l'Iduméen Hérode le Grand relève le Temple dans sa splendeur, mais où le peuple de Dieu sent peser de plus en plus sur lui le joug de la domination romaine, à la veille de la catastrophe annoncée par le Christ.

Dans cette trame est insérée l'existence de la Vierge, qui vit conformément aux usages de sa race, la destinée de la petite esclave de l'Éternel, qui apparemment ne se différencie en rien des femmes de son entourage, enfouissant toutes ses grandeurs, avec le mystère de Jésus, dans l'obscurité où elle disparaîtrait, si l'auteur se bornait à la matérialité des faits.

Mais il n'en est rien. Avec une science profonde des Écritures, il a su ménager et distribuer ce que j'appellerai l'éclairage des tableaux historiques entre lesquels il a réparti la vie de la Vierge. Parallèlement à l'exposé des faits se développe la série des textes sacrés, des prophéties d'Isaïe surtout et des psaumes, projetant leur clarté surnaturelle sur les événements qui en sont la réalisation. Et cela, avec d'autant plus d'opportunité que Marie, versée dans la science des livres sacrés, garde la lucide conscience de la constante application des oracles divins.

Si l'on est tenté de trouver parfois excessive la place faite à l'érudition et d'appréhender que l'auteur, par amour de sa spécialité, ne s'évade du sujet, on n'achève pas la lecture du chapitre sans lui donner raison. Marie n'y est pas noyée, au contraire, elle émerge parce que le nimbe d'une vertu transcendante l'illumine toujours.

N'accusez pas l'écrivain, par exemple, de longueurs super-

flues, parce qu'il s'étend avec complaisance sur le mariage chez les Juifs. Plus il vous démontrera en quel honneur il était tenu, le décri qui s'attachait à la stérilité, la passion de la continuité de la race qui allait jusqu'à susciter par l'union léviratique, celle du beau-frère, un héritier au mari décédé, plus l'auteur vous fera toucher du doigt l'incompréhension dans la mentalité juive de l'état de virginité, plus aussi il vous transportera d'admiration pour celle qui, rebroussant le torrent de l'universelle coutume, dépassant les tendances ataviques, s'éleva jusqu'à l'idéal d'un hymen mystique avec Dieu lui-même et sut entraîner à cette hauteur Joseph, le juste. A ce trait vous reconnaîtrez l'Immaculée, affranchie de la servitude des sens.

* * *

Ce n'est pas un des moindres charmes de ce livre, où j'avoue avoir pris mes délices, que cette lumineuse ordonnance qui partage en dix-sept tableaux l'existence terrestre de Marie, étape par étape, depuis sa naissance, à Jérusalem, proche de la Piscine probatique, dans la *maison de la guérison*, jusqu'à sa mort et sa sépulture, — dans la ville sainte aussi, dans une grotte de la vallée du Cédron, près du jardin de Gethsémani, — pour se clore par la triomphale Assomption.

Toutes les extrémités des choses humaines sont rassemblées dans cette destinée unique qui a fait monter l'humble fille d'Anne et de Joachim, élevée à l'ombre du Temple, jusqu'à l'insurpassable dignité de Mère de Dieu. L'idylle s'y croise avec le drame et, en somme, la croix la domine. Marie a connu l'inénarrable extase à l'apparition de l'Enfant-Dieu miraculeusement éclos de son sein et l'effroyable martyre de la Compassion au pied de la croix où la grande Victime, son enfant, s'immole pour le salut du monde. Elle a entendu, dans sa chambre de Nazareth, la radieuse annonce de sa maternité divine proclamée par l'ange que le Ciel lui députe, et, au Calvaire, la douloureuse annonce de sa maternité humaine murmurée par son Fils expirant. Le glaive prédit par Siméon lui a traversé le cœur d'outre en outre, mais n'en a pu arracher sa foi héroïque en la victoire finale du Fils de David promis au trône éternel.

Jésus a eu beau la reléguer dans l'ombre pendant son apostolat et presque la dédaigner quand il a dit : *Qui est ma mère?* Il demeure son fils à jamais, il tient d'elle, d'elle seule, toute son humanité, et, lorsqu'elle l'a vu monter au Ciel, tout comme elle le voit sur le trône de Dieu, elle a le droit de l'appeler son fils et d'être seule à partager cette gloire avec le Père céleste.

Toutes ces scènes évangéliques sont peintes ici d'un pinceau fidèle, avec la couleur locale que le savant bibliste trouve toujours sur sa riche palette, avec les touches délicates d'un fils aimant qui dessinerait le portrait de sa mère.

Estimant qu'un exemple fera mieux connaître la manière du R. P. Beaufays qu'une froide analyse, je choisis ce passage de *La Vie cachée*, qui nous permet, si je puis dire, de surprendre Marie dans l'intimité de son délicieux tête à tête avec Jésus.

« ... Marie, comme Anne, sa mère, et comme Elisabeth, sa parente, « marchait dans les voies du Seigneur d'une manière

« irrépréhensible ». Debout au chant du coq, pour faire le pain et se rendre à la fontaine, elle préparait la nourriture pour sa maison, filait, tissait, cousait, lavait, rapiécailait vêtements et couvertures pour les siens et pour les pauvres. Elle continuait à donner à Jésus ce qu'une mère pieuse donne à son enfant : après son sang, son lait, ses soins, le meilleur de son cœur pétri d'amour de Dieu et du prochain.

» Celui qui un jour séchera les larmes de la veuve de Naïm et pleurera devant la tombe de son ami Lazare, qui embrassera les petits enfants, imposera les mains aux malades, annoncera la bonne nouvelle aux pauvres, regardera avec émotion les oiseaux et les fleurs, a vécu pendant trente ans aux côtés d'une mère délicatement compatissante. Il l'a vue se penchant vers les infortunes et l'a entendue raconter les belles histoires d'Israël, que « Dieu conduit comme un pasteur son troupeau ».

» Afin de rendre accessible aux humbles la doctrine reçue du Père, « Il puisera dans le trésor de son cœur du vieux et du » neuf », ces délicieuses images empruntées à la vie galiléenne, ces allusions familières, et quantité de détails pittoresques, observés et relevés avec cette finesse nuancée où excellent les femmes.

» D'autre part, Jésus rayonnait sur sa mère, la femme élue, sainte et humble entre toutes, qui le suivra jusqu'à la mort. En regardant, son Enfant, Marie voyait l'Éternel, car, dira-t-il plus tard, « celui qui me voit, voit le Père : je suis dans le Père et le Père est en moi ». Ce que tant de rois et de prophètes avaient brûlé de voir, Marie nuit et jour le contemplait : Dieu vivant parmi les hommes et les enseignant par son exemple plus encore que par sa parole. Elle buvait ses moindres gestes, s'emplissait de Lui et devenait un miroir où se refléchissait la splendeur divine toujours plus parfaitement. Depuis qu'on était venu s'enfoncer dans l'obscur bourgade, les vols d'anges et les voix de l'Esprit avaient cessé, mais Marie « conservait dans son cœur » et attendait « l'heure et l'accomplissement de la promesse ».

Je ne puis terminer ici cette chronique, pour laquelle les circonstances de sa composition, sur un lit d'hôpital, réclament l'indulgence du lecteur, sans dire un mot des trois hors-texte qui illustrent le volume : ils sont d'une exécution parfaite. L'un représente la célèbre fresque trouvée dans le cimetière de Priscille, remontant, d'après Marucchi, au II^e siècle : *La Vierge avec l'Enfant*, en vraie matrone romaine, surmontée de l'étoile, symbole héraldique de la divinité, et un personnage, revêtu du pallium, semble dire par son geste indicateur : « Voici la mère de Dieu ». Vénérable témoignage de l'antiquité du culte marial.

Une autre image représente avec une admirable fidélité la *Madone de Saint-Luc*, que l'on dit avoir été apportée de Jérusalem au IV^e siècle et qui est conservée à Sainte-Marie-Majeure. Je ne connais rien de plus impressionnant et ne m'étonne pas que cette effigie seule ait retenu l'attention de Bernadette lorsqu'on lui soumit un album d'images de Marie. Quelle noblesse royale chez la fille de David. Quelle bonté attendrissante ! Et ces yeux ardents qui ont beaucoup pleuré et que brûle la passion du ciel.

Enfin, une création moderne, inspirée par le type oriental, avec l'ovale sémite. C'est bien la créature la plus parfaite sortie des mains de Dieu, l'être de lumière et de grâce, plus pure qu'un rayon astral, plus blanche que la neige des grands monts. C'est, a dit un grand orateur, le paradis de la Rédemption.

J. SCHYRGENS.

Electrobel

Du rapport de cet important trust d'entreprises électriques et industrielles nous extrayons ces lignes :

Le compte de profits et pertes comporte les revenus du portefeuille, les redevances de gestion et sur travaux, les loyers d'immeubles ainsi que le solde créateur des intérêts et commissions, qui ont atteint fr. 77.398.771,64, en augmentation de fr. 2.356.052,53 sur le chiffre de l'exercice précédent.

Après déduction des intérêts aux obligations, des frais généraux et pensions, d'une provision fiscale de 2.000.000 de francs, ainsi que d'une somme de fr. 20.734.458,36 pour amortissements, le solde favorable, augmenté du report antérieur, s'établit à fr. 34.413.278,77; il nous permet de vous proposer l'attribution d'un dividende net de 75 francs à chacune des 420.000 actions de capital de 500 francs.

Nous vous donnons, en annexe au rapport, des renseignements sur la plupart des entreprises dans lesquelles notre Société est intéressée. Vous constaterez qu'elles ont largement participé à la reprise générale des affaires. Cependant, dans l'industrie électrique, les bénéfices n'ont pas suivi l'allure de l'accroissement des ventes, car celles-ci continuent à se faire sensiblement aux mêmes tarifs, malgré l'influence de la hausse générale sur les prix de revient.

UNION MINIÈRE DU HAUT-KATANGA

Société congolaise à responsabilité limitée.

Siège social : Elisabethville-Katanga (Congo belge).

Siège administratif : Bruxelles, 6, Montagne-du-Parc.

VENTE PAR SOUSCRIPTION

de

414.000 parts sociales sans désignation de valeur nominale

Création, en représentation du capital augmenté, de 1.242.000 parts sociales, sans mention de valeur nominale, dont 828.000 numérotées de 1 à 828.000 jouiront immédiatement de tous leurs droits et participeront aux bénéfices éventuels de l'exercice 1936, tandis que les 414.000 parts restantes, n^{os} 828.001 à 1.242.000, ne participeront aux dividendes éventuels qu'à partir de l'exercice 1937, et ne jouiront de leurs droits dans les assemblées qu'immédiatement après l'assemblée générale ordinaire de juillet 1937.

Les 828.000 parts portant les n^{os} 1 à 828.000 seront échangées ultérieurement contre chacune des 828.000 actions privilégiées, de jouissance, de capital ou de dividende actuelles, sans distinction de catégories, à charge pour les actions de jouissance présentées à l'échange de verser 500 fr. par titre.

Les 414.000 parts numérotées de 828.001 à 1.242.000 ont été souscrites contre espèces par la Société Générale de Belgique, au prix de 1.000 fr. par titre, avec libération immédiate de 20 %, à charge pour elle de les offrir, après libération complète, aux propriétaires des 828.000 parts n^{os} 1 à 828.000 — représentées actuellement par les actions privilégiées, de capital, de dividende et de jouissance anciennes — au même prix, augmenté de 45 fr. par titre pour frais.

Droit de préférence :

Les 414.000 parts nouvelles, réservées comme il est dit ci-dessus aux porteurs des titres anciens, peuvent être acquises par eux :

1. **A titre irréductible** : dans la proportion d'une part sociale nouvelle pour deux actions privilégiées, de capital, de dividende ou de jouissance, sans distinction de catégories et sans délivrance de fraction;

2. **A titre réductible** : à concurrence des titres restant disponibles après l'exercice du droit irréductible. La répartition se fera proportionnellement au nombre de titres anciens présentés, chaque bulletin de souscription étant considéré isolément.

Le droit de préférence s'exercera contre la remise des talons de recouppement détachés des actions anciennes.

Prix de vente : 1.045 fr. pour une part sociale nouvelle payable intégralement à la souscription pour les titres souscrits irréductiblement.

Les demandes réductibles seront appuyées d'un versement de 200 fr. par titre, le solde, soit 845 fr., devant être payé à la date fixée lors de la répartition.

La souscription sera ouverte jusqu'au 29 mai 1937 inclus

A BRUXELLES, à la Banque de la Société Générale de Belgique, 3, Montagne du Parc, et à toutes ses succursales et agences.

EN PROVINCE, à Anvers, à la Banque d'Anvers, place de Meir, 48; aux sièges administratifs, sièges, agences et bureaux auxiliaires de la Banque de la Société Générale de Belgique.

CARBONES :: RUBANS

POUR MACHINES A ÉCRIRE

STENCILS

CHIFFONNABLES et CIRE



ENCRE S

POUR DUPLICATEURS

La plus importante fabrique belge

Téléphones : 26.26.47-26.61.73

Produits 'eco' 43, rue J Delhaize, Bruxelles

Filature de Laine Cardée

Hauzeur-Gerard Fils

VERVIERS

Tous fils cardés pour draperie, nouveautés,
flanelles et sous-vêtements, en pure laine
et en mélange laine et coton
Fils fantasies pour la robe

807

APPRÊTS TIQUET-WÉRY

Fondés en 1868

DISON-VERVIERS

Teinture - Achèvement - Presse - Décatissage

Imperméabilisation

DE TOUS TISSUS LAINE ET MI-LAINE

Noirs lavables et Inverdissables sur Tissus
pour Communautés

Pour votre machine à écrire, à calculer ou comptable,
Pour votre duplicateur rotatif ou plano,

Réclamez les Produits **LORA**

**CARBONES
RUBANS**

La marque belge de qualité



**STENCILS
ENCRE S**

La marque belge de qualité

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Établissements Textiles De Witte-Lietaer

SOCIÉTÉ ANONYME

à LAUWE-LEZ-COURTRAI

Télégr. : DEWITTELIT.

Téléph. COURTRAI 1382

FILATURE — TISSAGE

SPÉCIALITÉS : Linge de table tous genres — Inolus nappes
pour autels — Purificateurs — Corporaux — Lingerie,
draps, essules, toilettes, nappes serviettes pour couverts
et institutions

**COUVRE-LITS — TISSUS D'AMEUBLEMENT — TISSUS
ÉPONGE — TISSUS MATELAS — ESSUIES**

FILATURE et TISSAGE de JUTE

PAPER-LINED BAGS

GOOSSENS Frères

BELGIAN JUTE and LINEN MILLS

ZELE (Belgique)

Téléphones : Zele 22-24 et 193

Télégr. : Goossens-Zele

SACS, TOILES D'EMBALLAGE, bâches, tissus filtrants

SACS neufs pour tous usages

Spécialité de **SACS** pour SCORIES; CEMENTS, ect

JACQUES DRIESSEN

Anolens Etablissements

I. Brixhe-Deblon

Maison fondée en 1860

SPÉCIALITÉS :

GROUPAGES RAPIDES sur TILBOURG

GELDROP-HELMOND-EINDHOVEN et toute LA HOLLANDE

VERVIERS

49 à 53, rue Tranchée
Téléph. 156.20 (2 lignes)

ANVERS

16, rue des Récollets
Téléph. 202.23

Société Anonyme des Usines

ROOS, GEEBINCKX & DE NAEYER

34, rue de Bruxelles, ALOST

Manufactures de Couvertures

de laine et de coton unies, rayées,
imprimées et à la Jacquard pour
le Pays et l'Exportation.

TORCHONS — LAVETTES — COUVRE-LITS

Pour vos

laines à tricoter

fil de laine

tissus de laine

draps de billard

adressez-vous à la

SOCIÉTÉ ANONYME

IWAN SIMONIS

VERVIERS (Belgique)

Maison fondée en 1880

TISSAGE DE COTON

La Coriandre

Société Anonyme

Bureaux et Magasins:

rue de la Coriandre, GAND

Spécialité d'Articles Blancs, Teints et Imprimés
pour toutes Lingeries

Téléphones 103.14 — 129.99 — 181.55

USINES A GAND ET A SLEIDINGE

La Chemiserie

Anciens Etablissements ELIE FLACHÉ, s. a.

20, Quai des Moines, GAND—Bureaux : 15, rue Traversière

**Chemises, Cols,
Pyjamas, Robes de chambre**

Tissus **SERVICERTUS** en exclusivité

MANUFACTURES DE

COLS, CHEMISES, PYJAMAS

pour hommes, dames et enfants

LINGERIES DAMES ET FILLETTES

ROBES FILLETTES — COSTUMES GARÇONNETS

L A Y E T T E M O U C H O I R S

Ets L. CLÉMENT



Usines, Bureaux, Comptabilité
340, Chaussée de Gand, 340

Magasins de Vente

23, Rue Philippe-de-Champagne, 23

TÉLÉPHONES : 26.09.85 Administration et Faux-Cols
26.41.48 Comptabilité, Chemises, Lingeries
12.37.35 Magasin rue Philippe-de-Champagne, 23

Adr. Télégr. Lingeries-Bruxelles — Chèques Postaux 2256.39
Registre du Commerce de Bruxelles n° 6130

Spécialité de Linge de Table

Couvre-lits — Couvertures
Toiles pur fil mixtes et
coton pour draps de lit —
Taies d'oreillers — Ser-
viettes de toilette en tissu
éponge et damassé

Maison Ed. TOUSSAINT

13, rue Philippe-de-Champagne, 13

BRUXELLES

Téléph. 11,61,20

Compte Chèques
Postaux : 8931

Reg. Com. Brux.
N° 7691-7692

*Vos jolies robes resteront fraîches,
si vous les faites
en Tobralco.*

Un tissu garanti () par Tootal.*



CHOISISSEZ dans la collection Tobralco, parmi les imprimés, les écossais, les larges pastilles, les semés de fleurettes et les unis de tous tons, le tissu que vous préférez. Ce sera pour vous une garantie que vos robes resteront toujours fraîches et élégantes et que ni le soleil, ni le lavage n'auront de prise sur elles.

Sur simple demande (Dépt. R nous vous enverrons une sélection d'échantillons, sans aucun frais.

Nouveau prix :

fr. 19⁵⁰
LE METRE
Largeur 91/92cm.

(*) LA GARANTIE TOOTAL :

Tous les tissus portant la marque Tootal sont garantis devant donner satisfaction. Pour toute faute imputable à leurs tissus, les fabricants s'engagent au remplacement ou au remboursement. Exigez et vérifiez la marque sur la lisière.

TOBRALCO

MARQUE DÉPOSÉE

C'est un tissu TOOTAL. En vente dans les meilleurs magasins.

TOOTAL (Dépt. R) 18, AVENUE DE LA TOISON D'OR — BRUXELLES.

Charles DELVOYE

1, rue de l'Avenir COURTRAI (Belgique)

TOILES & TISSUS

POUR FAUTEUILS PLIANTS

Spécialité d'Essuie-mains

USINES TEXTILES D'EUPEN

Société Anonyme

Filature - - Tissage Apprêt & Teinturerie

FINE DRAPERIE POUR HOMMES ET DAMES
VELOURS DE LAINE — DRAPS D'ADMINISTRATION
ET ECCLÉSIASTIQUES

Manufacture de Couvertures de Laine

ÉTABLISSEMENTS

Louis van Dooren

Société Anonyme

M O L L (Belgique)

Téléphone : 25.

Spécialités Couvertures Pure Laine et Mixtes Foulées et Lavées
Jacquart et Fantaisies.
Couvertures pour Couvents. — Laines à Matelas.

POUR VOS VIEUX CHIFFONS
vos déchets ou vieux papiers

Adressez-vous aux :

Établissements Desmet Frères

CHIFFONS LAINES ET COTON ESSUYAGE

ZULTE Iez-Waereghem

Acheteurs par quantité minimum 1 tonne
AU MEILLEUR PRIX

La Textile de Pepinster

Soc. Anon.

PEPINSTER (près Verviers)

Téléphone Verviers :
602.39 — 602.41

Adresse télégraphique
Textile-Pepinster.

Filature de Laine peignée

Fils pour tissage et bonneterie, simples et
retors, moulinés et jaspés. Fils gazés.

Filature de Laine cardée

Fils écorus et teints, simples et retors pour
tissage et bonneterie. Fil normal pour sous-
vêtements. Bourrettes de soie. Fils fantai-
sies. Qualités pure laine, laine et coton,
laine et soie.

Manufacture de Tissus et Étoffes de Laine

Tissus unis et fantaisies — Hautes nouveautés
en peigné et cardé — Serges — Beaver —
Draps de cérémonie — Velours de laine —
Flanelle — Genre tropicaux — Draps d'admi-
nistration — Draps militaires — Draps pour
ecclésiastiques — Loden — Gabardines

Séb. Polis Verviers

Téléphones : 122.04 - 124.70
Part. : 122.05 - 107.56

Télégr. : SELIS
V Code 1929

Importation directe
des pays d'origine
de laines de toutes
— provenances —

Stock important en toutes qualités

Tissage mécanique

de nouveautés pour tissus d'ameublement, tapis de
table, couvre-divans, coussins, soleries,
moquettes laine, etc.

EXPORTATION

Ancienne firme DE BOUTTE Frères

Successeurs : M. DE BOUTTE & C^{ie}

INGELMUNSTER (Belgique)

Maison fondée en 1865

Adresse télégraphique :
Deboutte-Ingelmunster

Téléphone:
44 Iseghem

Registre de Comm.
de Courtrai 1612

MOULINS DE PÉRUWELZ

SOCIÉTÉ ANONYME
PÉRUWELZ

Farines de première qualité
et de grand rendement

PAR WAGON FRANCO GARE

Tél. 66 Péruwelz

MOULINS BRISACK

CHARLEROI

FARINES SUPÉRIEURES

PAR WAGON FRANCO GARE

Téléphone 12.200 (3 lignes)

S. A. Moulins de Gheel, à Gheel

S. A. Moulins Hellemans, à Lierre

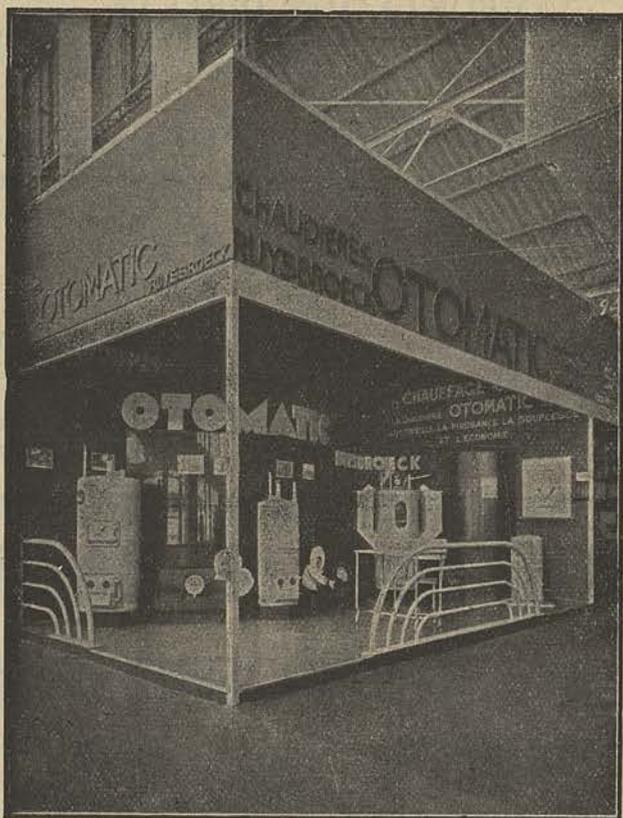
0

MÊME direction
MÊME qualité : La meilleure

0

Farines de froment

Farines de seigle



MÉDAILLE D'OR Exposition de Bruxelles 1935
Stand 94 au Pavillon de la Collectivité du Bâtiment.

Vous serez **MIEUX CHAUFFÉ**
plus **FACILEMENT**
et à **MOINDRE FRAIS**

si vous équipez d'une

OTOMATIC

votre installation de

Chauffage Central

Chaudières Otomatic S^{te} A^{me}

RUYSBROECK - Téléphone : Bruxelles 44.35.17

CHOCOLAT
MARTOUGIN

Laboratoires NOVEX

Société Anonyme
6, rue de la Linière, St-Gilles-BRUXELLES
Téléphone 37.73.47

Parfums VINERIO
Ses Eaux de Cologne
Ses Pâtes dentifrices

Maison RUBBENS Frères

ZELE fondée en 1817

GRANDES SPÉCIALITÉS

Genièvre Rubbens, Schiedam Pollen
étiquette bleue
Cognac Liqueurs de table
extra-fines

Tous les Produits sont de qualité irréprochable
PRIX COURANT SUR DEMANDE

CAFÈS

Beyers Frères & Co

Rue de Borgerhout, 32-34, Anvers
Tél. 530.97

Compte-chèques 22253 Reg. de Commerce 18066



Chicorée - Thé - Cacao

IMPORTATION DIRECTE
des Grands Vins de Bordeaux, de Bourgogne, d'Oporto,
de Champagnes et de Liqueurs de marques

Em. De Ridder-Laenen & Fils

27, Grand'Place MALINES

Maison fondée en 1854
Chèques postaux 365.80

Reg. du Com. n° 269
— Téléphone 158 —

Entrepôts particuliers :

Tuileries (Dyle), 10 Longue rue des Bateaux, 61
VIN DE MESSE

CHICORÉES BOSSUT

Successeur M. CLAEYSSENS
(Fondée en 1892)

PONT-A-CHIN près Tournai

Qualité, pureté garantie sur facture
Prix sans concurrence à qualité égale

Demandez prix en FIXANT QUANTITÉS

JAMBONS DU PAYS

Henri ROUFOSSE Fils

Rue des Champs, 85, Liège

Téléphone 253.96

Compte Ch. Post. 2710.39 Reg. Commerce Liège 10.303

PRIX SPÉCIAUX POUR COMMUNAUTÉ



CUISINIÈRES

GAZ
CHARBON
MIXTES
ÉLECTRICITÉ

Usines *Kreffi*
S. A.

38, Avenue Rittweger
Haren - Bruxelles
TÉLÉPHONE : 15 76 91

DEMANDEZ
UN **de LAGO**
VOUS BOIREZ UN
PORTO d'origine

Agent général pour la Belgique :
R. TOUSSAINT : 11, rue du Vieux-Marché-aux-Grains, Bruxelles
Téléphone 12.28.27

PORTO - SHERRY - MADÈRE - MALAGA
Bordeaux - Bourgognes - Champagnes - Spiritueux

The Continental
Bodega Company

Demandez notre Prix courant général (gros-détail)

Siège social : BOULEVARD ÉMILE JACQMAIN, 50, BRUXELLES
Téléphone 17.53.69 R. C. Bruxelles 8574

COMPTOIR VINICOLE BOURGUIGNON - GIRONDIN

Société Anonyme

Bureaux et Caves : 22, rue de Venise, BRUXELLES

VINS FINS

Grande réserve de Vins de BORDEAUX, BOURGOGNE
PORTO en bouteilles et en cercles

Vins Mousseux et Champagnes

Cuisinières

de la plus petite de ménage à l'installation la plus importante.

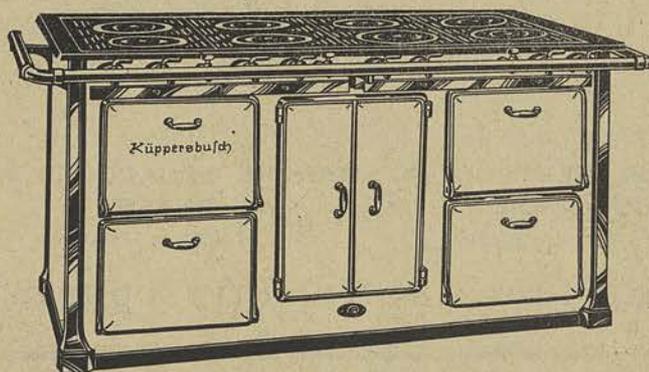
Pour PENSIONNATS,
INSTITUTS,
COUVENTS,
ÉCOLES MÉNAGÈRES
CASERNES, etc.



KUPPERSBUSCH

SALLES D'EXPOSITION :

35, rue de la Blanchisserie, Bruxelles



VINS des COTEAUX de l'HARRACH

des RR. PP. Missionnaires d'Afrique
(Pères Blancs)

Spécialité de vins de messe et de dessert

Dépositaire :

Edw. Moortgat-Meeus

33, rue d'Hanswyck, 33, MALINES

Tél. 381

C. Chèq. 173.03

Maison connue pour ses vins vieux de toute origine

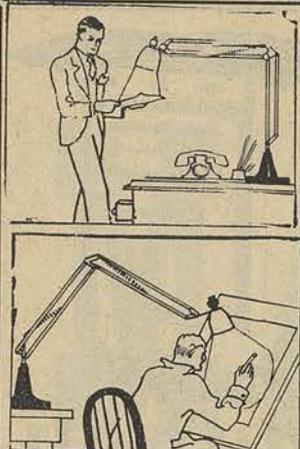
Mon Albert Leroy-Grégoire

Le Balcon, BINCHE

VINS FINS de la Bourgogne, et du Bordelais
Vins pour la Sainte Messe

CHAMPAGNES

Stocks très importants de vins vieux en bouteilles



La Lampe TERRY
« ANGLEPOISE »
d'une conception merveilleuse,
rendra
UN SERVICE INESTIMABLE
aux
Industriels, Médecins, Dentistes,
Artistes, Dessinateurs, Pédiçures
Ecrivains, Lecteurs, etc.

Catalogue détaillé sur demande

Agent général pour la Belgique :
H. J. BOVENS
59, Rue de Ruysbroeck, Bruxelles

EXPOSITION UNIVERSELLE BRUXELLES 1935
Médaille d'Argent — Diplôme d'Honneur

**BRULEUR
AU MAZOUT** **Gazhuile**

SPÉCIALITÉS : Cuisinières : ménagères, restaurants, ba-
teaux (avec distribution eau chaude), Ré-
chauds, Cuves cuivre à bouillir linge,
Chaudières tubulaires (pour chauffage cen-
tral et distribution eau chaude).
(Fonctionnant avec notre brûleur mazout
sans force motrice.

**ÉCONOMIE
PROPRETÉ
FACILITÉ**

Rue Florent Dethier, 84, NAMUR
TÉLÉPHONE 1548

CIGARES & TABACS
J. & J. VAN DEN AUDENAERDE
Maison fondée en 1880

• • •

Fabrique et Bureaux Dépôt

RUE MERTENS, 44 MARCHÉ ST-JACQUES, 94
BORGERHOUT ANVERS

Téléphone : 502.17 Téléphone : 316.64

Demandez notre Prix courant

**POÊLES
GODIN**

R. RABAUX & C^{ie}

158, Quai des Usines, BRUXELLES
Usine à Guise (AISNE) FRANCE
MAGASIN D'ÉCHANTILLON A AMSTERDAM, 20 22, AMSTEL

*A quoi tient l'efficacité
toute spéciale des poudres*

LA CROIX BLANCHE



Une synergie anti-douleur
fébrifuge - tonique.
Maux de tête et de dents - Douleurs
périodiques - Névralgies - Douleurs
rhumatismales - Grippe.

L'efficacité toute spéciale des Poudres "LA CROIX BLANCHE",
trouve sa source dans la "synergie des composants", c'est-à-
dire l'exaltation des propriétés particulières de chacun des
ingrédients par leur association mutuelle. Grâce à elle cha-
cun d'eux apporte à l'ensemble son efficacité propre et pleine
tout en n'y figurant qu'en dose très réduite d'où toxicité nulle
tolérance parfaite, absence de toute réaction secondaire
désagréable.

Les calmants exercent souvent un effet dépressif sur le sys-
tème nerveux et circulatoire, et provoquent de la fatigue ou
de la somnolence. Cela n'est pas le cas pour les Poudres
"LA CROIX BLANCHE" qui comptent aussi parmi leurs
ingrédients un élément tonifiant, dont la présence a pour
effet d'annihiler l'influence déprimante des éléments cal-
mants de l'ensemble.

Les Poudres "LA CROIX BLANCHE" ont maintenant plus
de 35 ans d'existence. Grâce à leurs qualités réelles elles
ont su conquérir la confiance des malades et s'imposer
dans la majeure partie du monde civilisé. Quiconque en
a fait l'essai, continue à en faire son calmant favori.

le tube de 24 comprimés :	11 fr.	
la boîte de 8 poudres :	4 fr.	En vente dans toutes les
" 24 "	11 fr.	pharmacies du pays.
" 48 "	20 fr.	

C'EST UN PRODUIT BELGE
DES LABORATOIRES PHARMACEUTIQUES TUYPENS, A SAINT-NICOLAS-WAES

Ameublement général

LUCIEN LIAGRE
15, rue des Moineaux, Bruxelles
Téléphone : 12.36.49 Compte Chèques : 1972.45
Registre du Commerce Bruxelles : 65897

SOIERIES ET TISSUS D'AMEUBLEMENT
TAPIS ET CARPETTES EN TOUS GENRES
LINOLÉUM ET COUVRE-PARQUET SYKOLÉUM
EXCLUSIVEMENT EN GROS

SCHROEDER Frères
8, rue Simonon, LIÈGE
Tél, 108.40 (8 lignes) Adr. tél. LEGLARM-LIège

Toutes espèces d'ARMES et MUNITIONS de CHASSE et de TIR
TOUS ACCESSOIRES DE CHASSE

Agents de la Fabrique Nationale d'Armes de Guerre-Herstal

Département ZEISS IKON — Tous appareils de projection
Diascopes, Episcopes, Cinématographes,
Appareils, Films didactiques

PENSIONNATS, INSTITUTS, ÉCOLES...
Un bouclier pour la santé de vos élèves



**DE
 L'HYGIÈNE
 100 %**

En cirant vos parquets, — meubles, — bancs, — etc... avec **BAOCCIR**, qui cire merveilleusement et désinfecte radicalement (prix spéciaux pour pensionnats).

BAOO, incorporé dans vos peintures les rend antiseptiques et microbicides de façon permanente, moyennant une dépense négligeable. (Procès-verbal du Laboratoire de Bactériologie de l'Université de Louvain, 28 nov. 1935.

Pour renseignements : Société Anonyme Belge **BACO**
 (Les Bactéroïdes colloïdaux), 24, r. du Châlet, La Louvière. t. 1695

L'Ecole Berlitz

n'enseigne que les
LANGUES VIVANTES
mais les enseigne BIEN

Leçons particulières et cours collectifs

20, Place Sainte-Gudule, Bruxelles

Fabrication et Négoce de Tissus en tous genres

Étienne Van Oost

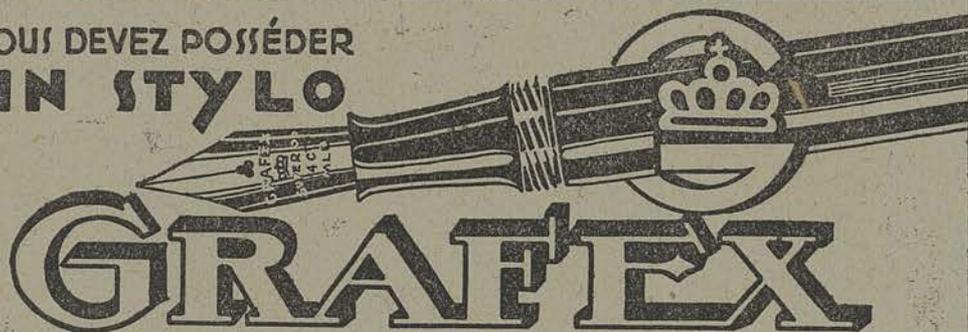
précédemment Étienne et Jean VAN OOST
 Maison fondée en 1865

Béverlaai, 18 COURTRAI

Chèq. Post. 3 72645 — Téléphone 68

Serges, volles, camelots, draps, coton divers, toiles, laines à tricoter, etc. — Tissus pour processions. — Spécialité d'articles pour communautés religieuses et pour confections.

**VOUS DEVEZ POSSÉDER
 UN STYLO**



RÉSERVOIR DE SATISFACTION

FABRICATION CONSCIENCIEUSE DIGNE DE L'INDUSTRIE BELGE

GRAND PRIX ANVERS 1930

EXIGEZ-LE DANS TOUTES LES BONNES PAPETERIES

Pour le Gros : **E. GRAFEX • 231, Rue Victor Rauter • Bruxelles**

Le Stylo **GRAFEX** intégralement Belge, exécuté avec une machinerie remarquable et inédite, les meilleures matières et le maximum de soin, n'est pas grevé de frais onéreux de change, douane, multiples intermédiaires et publicité tapageuse. En le choisissant vous bénéficiez de la plus haute qualité pour le plus juste prix et vous réservez au Pays des capitaux et du travail.

**RAFFINERIE
TIRLEMONTAISE**

Tirlemont

**EXIGEZ LE SUCRE SCIÉ-RANGÉ
EN BOITES DE 1 KILO**

L'ATTRAPE-MOUCHES...



MUNI DE LA PUNAISE

(Tube bleu - Couvercle vert)

Vous donnera toujours SATISFACTION

 **Elixir de Spa**
LIQUEUR TONIQUE ET DIGESTIVE
CRÉÉE EN 1858 PAR
SCHALPIN, PIERRY & C^{IE}
FOURNISSEURS DE LA COUR DE BELGIQUE

AUTRES LIQUEURS FINES DISTILLÉES : Curaçao, Cherry-Brandy,
Triple Sec, Extra-Sec, Anisette, Kummel, etc
SPIRITUEUX D'ORIGINE : Kirsch, Rhum, Cognac
EXCLUSIVITES : Genièvres "Sky" et "Picvert" • Schiedam "Jek."

**OSTENDE-
DOUVRES**

La meilleure route vers l'Angleterre

EN ÉTÉ, EXCURSIONS D'UN JOUR A DES PRIX RÉDUITS

**Un voyage à bord du nouveau motorship : Prince Baudouin
vous émerveillera.**